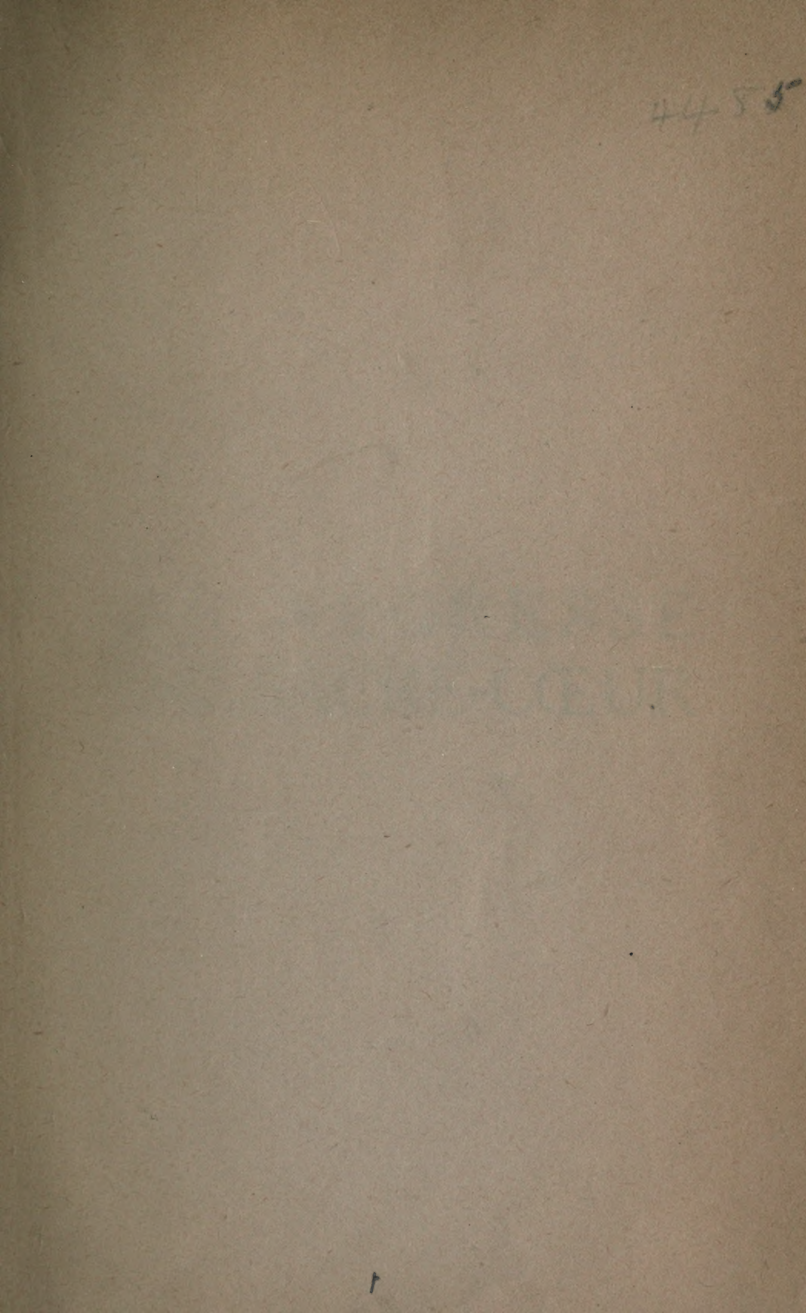


LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

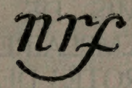
ŒUVRES DE ANDRÉ SALMON

CANNIBALISME
TENDRES CANAILLES, *ROMAN*
LE CHASS'BI
HISTOIRES DE BOCHES
LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE
LA JEUNE SCULPTURE FRANÇAISE
POÈMES — *ÉPUISÉ*
LES FÉERIES — *ÉPUISÉ*
LE CALUMET
LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN CHAPEAU

ANDRÉ SALMON

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT VINGT-HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXX ET MILLE QUARANTE EXEMPLAIRES IN-16 COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET DEUX CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 1030, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE

L'ENFANT QUI TRAVERSAIT LA PLAINE

Cette molle nuit de décembre où les réclames lumineuses des industries de la débauche éclaboussaient le ciel boueux, assez pour y remplacer les étoiles endormies ; quelques années avant la guerre, celle de 1914 bien entendu, la seule, celle que nous fîmes, mes camarades ; je me trouvais, bien mieux occupé de mon ennui que d'un vice déterminé, assis devant un gobelet de wiskhy, les coudes fortement appuyés sur une nappe blanche à peine tachée d'alcool, dans le décor à prétentions, mais en somme assez pitoyable, d'un cabaret nocturne de la rue Fromentin, au pied de la Butte Montmartre.

Cette boîte à chansons, à danses, à poisons, à péchés languissants avait été installée dans un atelier illustré jadis par le passage du délicat et détestable Aubrey Beardsley, Anglais trop subtil pour être bon ouvrier et qui, lui-même, succédait, après je ne sais quel interrègne, au bon Belge Félicien Rops, trop homme de métier pour être délicatement pervers.

Tout ce qu'avaient conçu et manqué ces deux artistes aboutissait logiquement au spectacle ordonné une fois pour toutes par le maître du lieu, l'ancien cireur de bottes d'Alger, l'enfant aux belles hanches Achmed Safar ben Mahmoud, devenu quadragénaire corpulent aux agressives moustaches aile de corbeau et que tout Paris connaissait désormais, de la Place Pigalle à la Tour Pointue, sous ce sobriquet avantageux : « le beau Mémède ».

Au Cabaret de la *Perle Noire*, en souvenir des hôtes glorieux de l'ancien atelier, le plafond trop bas, qui remplaçait la verrière abattue, s'ornait en son milieu d'une composition que son auteur, artiste du crû, ne craignait pas d'appeler en son jargon une synthèse. Aujourd'hui la merveille a disparu — le cabaret ayant fait place à un ouvroir de la Croix Jaune, puis, après quelque vilaine histoire d'escroquerie touchant d'assez près à la haute trahison, à un cinéma moralisateur. Mais elle serait commode à reconstituer cette merveille : une tête de mort couronnée de roses liées par des perles, éclatante ainsi qu'un soleil, avec pour rayons une roue de jambes maigres et blanches escarbouclées de jarretières vertes et de jambes grasses et noires fleuries de jarretières rouges, aimablement infâmes.

Ainsi était-il défendu à chacun d'ignorer que, si « on était des esthètes », on n'en était pas moins au lupanar, au b..., s'il faut exactement citer Achmed Safar ben Mahmoud, dit le beau Mémède, car la formule était de lui.

Sur l'ancienne table à modèle, drapée de velours crevette, s'évertuait une maigre troupe de musicos ; les uns au large, les autres à l'étroit dans des smokings cramoisis qu'ils restituaient à l'aube avant de toucher leur demi-louis et leur choucroute garnie.

Vraiment, ô débauchés douloureux! — pour abriter un de ces spleens canailles auxquels l'homme a parfois la faiblesse de s'attacher, eut-on pu mieux choisir que la *Perle Noire*?

J'avais pour voisin de table, cette nuit-là, mon confrère Honoré Gringolle, celui qui s'est rendu illustre, avant la guerre, par sa vigoureuse campagne de presse en faveur du modernisme, de l'hygiène, etc. et qui, la guerre venue, s'est rendu plus illustre encore par cette histoire de fourniture de pansements wurtembergeois à l'armée française, laquelle lui prépare peut-être une fin semblable à celle du duc d'En-

ghien, le plus beau, mais le plus malheureux des Condé.

En fait de Condé, le publiciste ne connaissait que le rectangle de carton rose qu'un temps il tint des fonctionnaires du boulevard du Palais.

A l'époque évoquée, Honoré Gringolle, fraîchement décoré du ruban rouge, suait par tous les pores de sa peau moite, par tous les poils rudes de son complet d'homespum, la gloire que lui valait ses trente articles réunis en volume sous ce titre : *Le Pittoresque assassin de la race.*

C'était, au surplus, une fin assez curieuse pour Honoré Gringolle, benjamin du naturalisme, et qu'on savait s'être, observateur complaisant, abondamment attardé chez les escarpes en leurs plus nauséabonds repaires.

A *La Perle Noire*, Honoré Gringolle tenait en maître l'emploi recherché de vieil enfant chéri de la maison. Il protégeait, de loin, de haut, les habituées pénétrées pour sa personne du plus indiscuté respect. Que quelque nouvelle s'avisât de le considérer ainsi que l'anonyme Monsieur Lebon, tout de suite Mémède intervenait :

— Veux-tu f... la paix à Monsieur ?

Et la sultane en location, docile au verbe impératif, n'insistait jamais, filant, soumise, au point qu'on eut pu croire qu'elle sentait passer le vent d'une gifle tombée d'en haut, du ciel où trônent, assis aux pieds du souverain juge, les régulateurs particuliers à chaque caste humaine, de la plus orgueilleuse à la plus misérable.

Un assez gentil garçon, bien vêtu, soigné, avec en lui quelque chose d'indéfinissable qui le maintenait comme en état d'invincible malpropreté, les poings menus aux poches bordées de soie, les chevilles mignonnement croisées — miracle d'équilibre — les lèvres apprêtées pour une ignoble communion, chantait joliment l'une des Marseillaises de la sentimentalité indigène :

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

L'enfant qui traversait la plaine
M'a dit bonjour, à moi le fou !
J'ai voulu prendre son haleine
Et j'ai mis mes mains sur son cou...

Comme après le beau chanteur c'était à son tour de divertir la triste société, une danseuse noire se préparait, posément, devant une glace étroite déchirée de noms et de dates au diamant.

Levant ses jupes roses à la façon d'un gai rideau de comédie, les élargissant, les soulevant en montgolfières, poussant de la croupe un obstacle imaginaire, elle souriait professionnellement à sa sombre image ruisselante de clartés fades ; et c'était bien là le plus soutenable divertissement de cette soirée perdue ; un jeu plus agréable même que la danse d'une obscénité mesurée dont la souple Africaine devait nous régaler dans la suite.

Le beau Mémède s'était assis à la table d'Honoré Gringolle, après que les deux hommes, l'écrivain et le « tôlier » se fussent fraternellement serré leurs dextres pareillement grasses et presque identiquement baguées.

Le petit page de la crapule, le groom sentimental et à voix ne menait pas trop grand tapage avec sa musiquette. Je ne perdais rien ainsi des propos qu'adressait Mémède à Honoré Gringolle. C'était de cordiales objurgations, d'amicaux reproches.

— Je ne croyais pas que vous auriez fait ça, disait le tenancier, en versant à l'écrivain un verre de fine, la vraie fine de la maison, la fine des habitués. Je ne conçois pas que vous ayez pu souhaiter publiquement, et comme qui dirait par vos écrits, la disparition complète du Vieux Montmartre.

« Je vous le dis franchement, mon cher monsieur Grin-

golle. Et cependant, moi, je représente plutôt le Jeune Montmartre, celui du Tango, des petites dames, des poules, des Argentins qui s'emmerdent ; le Montmartre des Messieurs entre deux eaux pour putains entre deux âges.

« On fait ce qu'on peut ; j'ai des goûts de luxe et on ne m'a pas élevé pour être ambassadeur. Mais tout patron de boîte que je suis, j'ai pas compris votre attitude.

« Oh ! ça n'est pas que je soie plus sentimental qu'un autre. Je suis payé pour la connaître, la romance montmartroise ; j'en sers avec la galantine, et je sais tout ce qu'il y a de belles flemmes ou de roublardises moins belles derrière tant de vocations d'artistes.

« Je veux seulement que vous sachiez que je suis logique avant tout et que vous ne me ferez pas croire qu'un monsieur comme vous n'a pas de goût pour un loustic comme lui !... »

Et, de sa grasse main baguée richement, le patron de la *Perle* désignait un singulier personnage, qui n'était ni un client, ni un mendiant, pas même un pilon, on n'en tolérait aucun dans l'établissement, et, qui, humble et persuasif, insinuant, éperdu de politesse reconnaissante, de gratitude humiliée, allait de table en table, une longue feuille de papier-ministre à la main ; une main douteuse.

Maigre autant qu'un jeûneur professionnel, rasé ; le visage labouré de rides affreuses ; dégingandé en son antique redingote verdâtre ; exhibant une lavallière toute faite sur un plastron de carton rose, le personnage donnait quelques explications à un groupe de petits Cubains jaloux qu'on les documentât à fond avant de signer, ainsi qu'on les en priait.

Honoré Gringolle ne répondait rien, les paupières lourdes, manifestement abruti par un passage récent au coin le plus discret de la *Perle* ou sa veulerie s'abandonnait aux soins d'une paradoxale Carmen blonde, pâle et maigre, et qui,

dans sa jarretière, cachait une seringue en guise de poignard. Ce fut donc à moi d'interroger Mémède :

— Qu'est-ce qu'il nous veut, ce fantôme ? Recueille-t-il des signatures pour obtenir du tsar la grâce d'un prisonnier d'Irkoutsk ?

— Pensez-vous ! fit Mémède, dégoûté et s'oubliant dans son indignation non feinte. Pensez-vous, on n'est pas sur la rive gauche !

« Ça ne serait vraiment pas le genre de la maison.

« Vous ne devinez pas que c'est une pétition pour la conservation du Vieux Montmartre ?

« Ah ! c'est du bonheur inespéré pour ce vieux déchet-là. »

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Tel que vous le voyez, il a tout fait. Sous l'Empire, il a été maître d'hôtel aux Tuileries. Napoléon III, qui avait de la bonté pour lui, l'a subventionné afin qu'il monte un petit théâtre au Camp de Châlons ; une idée de l'Empereur, un rêveur, comme vous savez, un idéaliste et qui voulait donner des spectacles moraux aux Zouaves de la Garde.

« L'imprésario de Châlons leur en donnait tant qu'on voulait, sûr et certain. Seulement, il vaut peut-être mieux ne rien dire des représentations privées que donnait la femme du directeur.

« Il prit là le goût malheureux du théâtre ; il a voulu être cabot et ça l'a traîné jusqu'à ces dernières années, de faillite en fours noirs et de Grenelle à Belleville. Il a fait tous les métiers de ceux qui n'en ont pas, et, en dernier lieu, il déménageait les peintres, leur montait leurs poëles et transbahutait leurs navets au Salon. C'est comme ça qu'il a entendu parler des fêtes que les artistes organisent pour sauver la Butte.

« Vous le voyez, le vieux roublard ; il a une situation, il

récolte des signatures. Ça lui vaut une modeste mensualité, des petits avantages aussi : un bock par ci, un sandwich par là ; sans compter qu'on lui repasse des frusques à peu près propres pour qu'il puisse se présenter en ville sans déshonorer le Comité. Enfin, figurez-vous qu'un conseiller lui a fait avoir les palmes, le rêve de sa vie, et qu'un phénomène, qui habite à côté du Moulin de la Galette, le loge et lui paie la cuite le dimanche.

« Mais vous devez bien le connaître, c'est lui qu'on appelle le Planteur de Montmartre. Non ? Ah ! ça, vous ne connaissez donc rien ? »

Je me gardais d'interrompre le tenancier.

— Avant les travaux de l'avenue Junot, reprit Mémède, il habitait une espèce de cambuse en planches et en carreaux de plâtre avec un toit en chaume... le dernier toit de chaume de Paris ; une curiosité que des sociétés d'art et de bienfaisance — d'art populaire, c'est comme ça qu'on dit ? — venaient visiter le dimanche ; on faisait même des conférences là-dessus. Je vous demande un peu !... Enfin. Moi, je crois que c'est ça qui lui a tourné la tête et puis aussi un souvenir d'amour ou de voyage manqué ; peut-être les deux qui lui trottaient par le crâne. Bref mon bonhomme...

Un cri aigu perça l'air épaissi des fumées troubles du tabac, de l'alcool, des vins sophistiqués et des parfums ennemis.

— Vous permettez ? dit le beau Mémède se levant en hâte.

C'était permettre beaucoup.

Honoré Gringolle acquiesça d'un battement de paupières, semblable à un poisson qui dirait « oui » avec ses ouïes.

Rita la Pâle venait de déchirer, simple effet de sa naturelle méchanceté, la tunique de tulle de son amie Cély. La mauvaise ramassait son sac et sa trousse et Cély, maintenant,

hurlait en conscience et non sans d'excellentes raisons car, déjà, elle pouvait ajouter en esprit au désastre de sa fraîche toilette ruinée, sa soirée perdue et les coups de pied que ne manquerait pas de lui administrer, dans le secret du vestiaire, le beau Mémède en l'expulsant ainsi que sa rivale.

Ainsi fit-il.

Et alors — non pas pour faire diversion, mais parce que c'était l'instant de son numéro — la négresse bondit parmi les tables cristallisées, colorées çà et là des carapaces de monstres marins. Mieux que les derniers propos du patron, le tourbillon des jupes roses dégageant le double pistil des jambes noires ravivaient mes souvenirs.

Et la vie du Planteur, douloureuse et folle, absurde et charmante, si pleine de poésie et si riche en douleur, ressuscita dans ma mémoire avec tant de séduisante netteté que l'envie me vint de la traduire en lignes intelligibles et durables pour mes amis et les enfants de mes amis.

Ainsi qu'il en advient de tant de fiers projets, je dus ajourner la réalisation de celui-là. Mais cette nuit d'alors j'étais si bien possédé de mon sujet que je quittai précipitamment la *Perle*, afin de dresser le plan du récit véridique dont le titre s'imposait : *Le Planteur de Montmartre.* J'ai cru, dans la suite, devoir lui substituer celui-ci que j'essaierai de justifier : *La Négresse du Sacré-Cœur.*

La négresse se déhanchait. Je te reconnaissais, ô Vénus noire de la rue Caulaincourt ! Et tu prenais toute ta place dans mon livre.

Que ton corps long et souple, ta chair de bronze fuselé en soient la solide armature.

Que tes jupes roses odorantes et balancées en soient la lumineuse et mélancolique fantaisie !

Sur le seuil du cabaret, je me retournai.

La négresse avait fini de danser.

PREMIER CHAPITRE

En vain le vieux cabot pétitionnaire lui parlait bas, comme on sermonne un bébé incrédule et rétif. La petite tête crépue et lippue, à peine, secouait avec obstination des mèches d'ombre et tordait des lèvres de sang.

Les doigts passés dans son gilet, sous les aisselles, le patron, tout près de moi, chapîtrait à son tour sa pensionnaire, d'un verbe plus haut et plus gras.

— C'est de la part du Planteur ? Et tu refuses ? T'as peut-être tort de ne rien vouloir connaître. Tu ne seras pas toujours jeune et fraîche. Alors, ma pauvre noire, quand tu auras cessé de plaire, on sera bien obligé — moi tout le premier — de te balancer comme les autres... Une boîte du genre de la mienne et une maison de charité, ça fait deux.

M'ayant aperçu, le protestataire champion du Vieux Montmartre me rejoignit en une pirouette, me tendant sa feuille de papier-ministre en mâchonnant de vagues paroles enrobées d'un funèbre sourire.

Aux signatures encore humides du général Ilarion Amphithéatrovich Spiridonow, de Ramon Garcia y Solar, du licencié Ruy Aranga, de Vincente di Parmienti, du docteur Max Alfnerbaûm et de Si-Li-Huen-Say, défenseurs éclairés des beautés agrestes de la Butte, j'ajoutai la mienne.

Le jour pointait, aigre et narquois comme les remords qui parfois nous visitaient en ce temps-là.

Assis sur la dernière marche de l'escalier étroit, un voyou gras, affublé d'une houppelande de Suisse du grand siècle et tenant *Paris-Sport* entre ses grosses mains sales, s'essayait à chanter à son tour :

L'enfant qui traversait la plaine
M'a dit bonjour, à moi le fou !...

FLORE ET FOLKLORE DE MONTMARTRE EN 1907

Pourquoi Médéric Bouthor n'eut-il pas été planteur rue Caulaincourt, dans le maquis ? Mon ami le baron Crochard s'était bien établi — en amateur — constructeur de yoles, de canots et de périssoires, sur le sommet de la Butte, entre une carrière épuisée et un moulin paralytique !

Bien d'autres exerçaient sur le mont des Martyrs bien d'autres industries, beaucoup plus surprenantes et nul ne saurait dire lequel de tous ces gens, dont le pouvoir de suggestion était grand, déterminait la vocation de l'autre, en cet étrange pays où des vieux avaient des jeunes pour maîtres, où seuls les morts — pas même les morts martyrs — ne comptaient pas ; où des vivants eussent pu s'avouer, par l'effet d'une charmante humilité bien digne d'eux, les disciples des maîtres à naître.

Je veux parler des précurseurs, des initiateurs inconnus.

Si j'étais peintre de paysages, je voudrais m'épuiser en efforts sublimes pour vous contraindre d'en adorer un seul : coin d'ombre ou de lumière, de ciel et d'eau ou de verdure et qui serait tout l'univers. Mais je tiens l'invention de la boîte à pouce pour funeste à l'avenir des beaux-arts ; je hais les croquetons en série... et Dieu m'a refusé les dons du peintre de paysages.

Ne préférez-vous pas à l'attirail cocasse du peintre en voyage la boîte verte du botaniste ? la boîte de Jean-Jacques ? la boîte aux herbes dont une subtile mécanique suffit aussi à faire, d'un coup, une boîte à musique ?

DEUXIÈME CHAPITRE

Ainsi, entêté en notre exclusive affection, n'étudierons-nous ici, et dans la mesure où c'est indispensable à l'intelligence du récit, que la flore et le folklore ornements du chemin conduisant au domaine du Planteur de Montmartre, le pitoyable Médéric Bouthor.

Au terme de notre route nous trouverons la plantation ; nous en pousserons la porte, avec précaution ; nous apprendrons à connaître le domaine et ses hôtes ; et puis nous recommencerons, afin de faire en route des connaissances nouvelles et, de ce jeu plaisant, l'on verra bien qui, de vous ou de moi, se lassera le premier.

De luxueux établissements où le homard se débite, sous le feu des lustres, jusqu'au prix inouï de trois francs la patte, peuvent bien éclabousser de leurs flaques électriques les pavés de la rue Lepic, premier boulevard du bastion naturel qu'est la Butte ; le distingué Honoré Gringolle et ces messieurs du Comité d'Initiative ont bien pu obtenir que les ruelles tortueuses fissent place, une à une, à des escaliers de granit ; ils ont bien pu obtenir encore que des immeubles aussi beaux, aussi cossus que les temples de la Nouveauté dressassent leurs sept étages jusqu'au ciel de la rue Girardon ou de la rue Lamarck ; des personnages aussi bien pourvus que le baron Crochard, extravagant de qualité, ont bien pu accrocher leur nacelle à débauches riches aux contreforts même de la Basilique ; Montmartre n'en appartient pas moins aux pauvres qu'on ne pourra jamais tous chasser.

Ouvriers sans travail ; infirmes barbouillés de vin bleu ; ménagères rouées de coups ; mendiants du Sacré-Cœur ; enfants vagabonds ; poètes morts de froid ; ils règnent sur Montmartre ; ils le possèdent, eux les pauvres, drapés dans le sang impérissable des martyrs parisiens.

L'émeute elle-même, des rives du fleuve, rebondit jusque là-haut, s'il faut verser un sang choisi.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

Parfois, lorsque la brume accoutumée enveloppe Paris, si quelque rayon s'essaie à percer la croûte céleste, en levant les yeux sur le sommet de la colline vous voyez flamber, au-dessus des toits et un peu plus bas que les coupoles byzantines, comme une étole de flamme, quelque chose qui ressemble à une lumière ardente.

Sans doute pensez-vous ne rien voir qu'une vitre sale et brouillée que suffit à métamorphoser en flambante merveille la magie d'un rais étroit. C'est mieux que cela ! C'est toutes les guenilles des pauvres muées en une chape d'or vivant !

Les pauvres chantent, pour tromper leur douleur, pour bercer leur enfant livide et pour toucher votre cœur.

Dans les chansons des pauvres, toutes les saisons se confondent.

Est-ce pour cela que Montmartre ignore les saisons ?

Toutes les fleurs y poussent en pots ; tous les oiseaux y sont en cage et le gazon des terrains vagues est pareil au manteau des pauvres, d'un vert et jaune indéfini, avec des trous.

Aussi, en cette histoire, les jours couleront-ils sans que nous nous attardions à nommer les mois.

Celui qui, en 1917, faisait le moins de cas de l'ordre des saisons, le plus dédaigneux des variations du climat parisien, c'était assurément le héros de ce récit : Médéric Bouthor, un quadragénaire corpulent et basané, toujours vêtu d'une singulière vareuse à basque, d'un gilet haut boutonné, d'un pantalon à pattes d'éléphant, le tout en grosse toile à voile.

Un soir que la nature, par un fort jet de flocons blancs, s'évertuait à rappeler le nom de décembre aux Montmartrois indifférents, je me souviens très exactement d'avoir rencontré Médéric Bouthor, nu tête, son grand chapeau mexicain en paille de manioc au bout de son bras gauche, et, s'épongeant

le front, de la main droite, avec un mouchoir à carreaux jaunes et rouges, large autant qu'un madras.

Combien d'entre les hommes de mon âge sauraient dire exactement vers quelle époque Médéric Bouthor, à qui la voix populaire prêtait une fortune considérable, s'était installé à Montmartre, dans le maquis ?

A l'instant que commence ce récit, vers dix heures du matin, l'instant le plus paisible de la journée, sur la Butte, Médéric Bouthor, soulevant avec cérémonie son chapeau mexicain, s'apprêtait à franchir le seuil d'une échoppe misérable de la rue d'Orchamps en laquelle travaillait, penché sur un établi aussi étroit qu'encombré, un personnage assez élégant et qu'on était bien étonné de voir là ; un ouvrier dandy à la souple barbe bien soignée et dont l'œil droit disparaissait au fond d'une loupe d'horloger.

L'artisan, habillé à la façon de quelque commis de la Banque, faisait ainsi songer à ces farceurs de société qui, à la fin d'un bon repas, se logent dans l'arcade sourcillière un rond de serviette en guise de monocle.

— Merci, monsieur Trozzi, et bien le bonjour, dit Médéric Bouthor en faisant jouer le loquet de l'échoppe rustique.

— Grazia, signor Bouthor ! répondit l'artisan.

En une enjambée, Médéric Bouthor se trouva au milieu de la petite rue d'Orchamps et s'y heurta du ventre à Florimond Daubelle, ce poète délicat qu'on voyait paraître chaque soir, en habit de bonne coupe, dans plusieurs salons de la meilleure société, mais qui, ce matin-là — comme bien d'autres matins — s'exhibait par les rues de la Butte en un équipage baroque dont il ne paraissait ressentir la moindre honte.

Une casquette de lad abattait soixante-deux carreaux bruns et soixante-deux carreaux soufre sur les yeux et les oreilles.

Son nez long et fin se brûlait à une petite pipe en terre, mal culottée ; une remarquable pipe à sujet figurant un naturel des îles Fidji dévoré par un crocodile. Le sauvage était blanc et le crocodile habillé d'émail vert.

Le corps maigre de Florimond disparaissait dans un mince pardessus gris-fer dont le col relevé encadrait le menton pointu du poète.

Des jambes de Florimond on ne voyait rien que le tire-bouchonnement d'un pyjama rose. Des snows-boots s'agrafaient tant bien que mal sur les pieds nus.

— Déjà levé, monsieur Bouthor ?

— Mais vous-même, monsieur Daubelle ?

Ai-je oublié de dire que le poète était embarrassé d'une casserole de fer blanc, débordante d'un lait bleuâtre ?

— Excusez-moi si je ne vous donne pas la main... c'est cette damnée casserole... Moi, mon cher monsieur Bouthor, c'est bien différent... je vais me recoucher !... mais, reposé ou non, je dois d'abord commencer par me lever... pour mon chat Sibilot, mon petit angora... le coquin ne me laisserait pas dormir en paix s'il n'avait pas à l'heure dite ses deux sous de lait... Ce soir, à cinq heures, ce sera son foie... Ah ! monsieur Bouthor, on a bien du mal quand on élève un enfant !

Florimond Daubelle, poète de vingt ans, ne paraissait aucunement plaisanter en parlant de la sorte et Médéric Bouthor l'écoutait avec une attention qui dépassait les mesures de l'ordinaire courtoisie.

Derrière les carreaux de l'échoppe, l'artisan à la belle barbe souriait à ces messieurs. Il avait délivré son œil droit de l'énorme loupe.

Sur le fronton de l'échoppe, on lisait, en lettres blanches sur un front cru de vert véronèse :

DEUXIÈME CHAPITRE

AMBROSINO TROZZI

Horloger-Bijoutier

Réparations — Occasions — Or et argent

La bicoque lilliputienne de l'horloger s'adossait à un assez vaste atelier en forme de châlet suisse, mais sans autre ouverture sur la rue que la porte en bois plein, le tout badigeonné d'un rouge-sang délavé par l'averse parisienne. A un cordon de sonnette, fait d'une cravate de soie pompadour, pendait, en manière de pied de biche, une main de plâtre, maintenant crasseuse pour avoir éprouvé trop d'étreintes, et à laquelle manquait l'auriculaire.

Sous la main, une carte de visite était piquée dans le bois de la porte par une punaise. La carte se libellait ainsi :

ORLANDO TROZZI

Sculpteur

Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand

De cet atelier sortait, une fois par semaine, des Marie et des Jean-Baptiste, des Jésus et des Saint-Antoine-de-Padoue, des Madeleine et des Jeanne, tendres images aux teintes de pastel dont le gastralgique Huysmans dénonça peut-être imprudemment la hideur et que l'avenir recherchera comme un irrécusable témoignage de la sentimentalité catholique à l'aurore du XXe siècle.

— J'ai fait réparer mon oignon, par Trozzi, dit Médéric Bouthor en tirant de son gousset une grosse montre d'argent pour l'exposer au creux de sa patte velue.

— Ah ! oui, fit Florimond sans regarder l'objet.

— Maintenant elle va bien. J'y tiens surtout parce que

c'est un souvenir ; elle a appartenu au capitaine qui conduisit Maximilien au Mexique.

Florimond remua la tête, en homme pour qui cette histoire n'était pas nouvelle.

Médéric Bouthor crut devoir ajouter :

— Trozzi est un très bon horloger.

— A bientôt, monsieur Bouthor, fit brusquement le poète à qui l'entretien n'offrait sans doute pas l'intérêt escompté.

La figure de Médéric Bouthor s'éclaira d'un sourire ; le gros homme alla même jusqu'au rire étouffé et, quand il riait, ses joues soulevées faisaient assez comiquement trembler les poils noirs faufilés d'argent de ses favoris à la mode de la vieille marine.

— Dites donc, monsieur Florimond, vous avez fait une chanson avec vos amis ?

— Mes amis et moi, répondit gravement le poète en faisant passer, non sans difficulté, sa casserole pleine de lait de sa main droite dans sa main gauche, mes amis et moi nous faisons beaucoup de chansons.

— La chanson du fils Trozzi, vous savez bien !

Sans se faire prier, sa face goguenarde à peine visible entre la casquette rabattue et le collet relevé, Florimond chantonna sur l'air d'une scie du jour :

Le fils Trozzi est horloger
Son pèr' fait d' la sculpture,
C'est un garçon des plus rangés,
Une excellente nature !
Soir et matin
Ru' Durantin
Il répare les montres
De la grand' dame et du trottin
Qu'en son chemin il rencontre !

DEUXIÈME CHAPITRE

Il est bêt' comm' chou
Mais f'ra très bien votre affaire !
Pour moins d' quarant' sous
Il pourra vous satisfaire...

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— J'ai mis Durantin pour la rime, expliqua le poète sans qu'on pût savoir s'il se moquait, bien que l'action se passe rue d'Orchamps par un beau soir.

La lourde patte de Médéric s'abattit sur l'épaule du poète.

— Mon lait, malheureux !... le lait de Sibilot ! hurla Florimond.

— Oh ! pardon, cher ami !

Derrière le groupe cocasse qu'ils composaient, quelque chose vivait qui riait aussi ; Florimond et Médéric se retournèrent.

Au seuil de l'échoppe basse, au seuil de l'atelier rouge-sang, MM. Trozzi père et fils, les saluaient cordialement.

— Cher monsieur Bouthor, demanda Ambrosino Trozzi le père, sur quel méridien mon fils a-t-il réglé votre montre ?

— Comment, sur quel méridien ?

— Eh oui, ne pensez-vous pas qu'il eut bien fait d'adopter pour vous l'heure de Mexico ? Qui sait si vos plantes exotiques ne pousseraient pas mieux si vous les arrosiez à l'heure de là-bas ? Je ne me moque pas, signor, je parle très sérieusement. Et à moi, monsieur Bouthor, qui êtes si riche, quand me donnerez-vous du travail ? Une belle statue au milieu de la plantation, hé ?... est-ce que cela ne serait pas tout à fait zoli ?

La proposition ne semblait point si folle à Médéric Bouthor. Il réfléchit, les yeux fixés sur le bout de ses souliers, puis fit un demi-tour pour consulter Florimond.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

Le poète s'était esquivé.

On eut pu aisément le retrouver à la trace. De petites gouttes de lait, de saut en saut, étoilaient la boue de la rue d'Orchamps, entre les pavés rebondis.

Médéric Bouthor saisit l'artiste par l'échancrure de sa longue blouse blanche.

— Peut-être vous commanderai-je quelque jour, bientôt, une Trinité zapotèque.

Ambrosino Trozzi ferma lentement les yeux et, tandis qu'il les fermait, ses larges lèvres s'ouvrirent comme une blessure, la blessure du rire, entre les poils gris et noir de sa barbe à la Jules II.

Armando, le fils, souriait aussi, par respect filial ou par simple habitude de commerçant.

Très lentement, très doucement, avec tant de délicatesse qu'il eut été impossible de se fâcher, le sculpteur, de ses mains rondes et grasses, dégagea sa blouse blanche recrépie de plâtre de l'emprise de Médéric Bouthor ; puis, mettant à rouvrir les yeux autant d'onctueuse mesure qu'il avait mis à les fermer, il dit sans cesser de sourire.

— Zapotèque ! zapotèque !... Jésus-Maria que c'est zoli !... Conservateur des Zapotèques ! dirait notre voisin et ami Septime Febur, le poète qui a tant de goût pour le calembour bien qu'il soit un saint accompli... et qui, pour son excuse, affirme l'existence d'une hiérarchie d'anges badins !

M. Ambrosino Trozzi devint brusquement grave. Son fils cessa à son tour de sourire et rentra à l'intérieur de son échoppe une jambe et un pan de sa jaquette élégante.

— Mon cher monsieur Médéric Bouthor, il faut vous adresser à un autre ; l'art zapotèque n'est pas du tout mon affaire... cela regarde nos jeunes amis qui ne croient plus en la beauté antique et qui demandent des leçons aux sau-

vages. Pauvres jeunes messieurs ! Ça n'est pas de leur faute, on les a trompés. En quel temps vivons-nous !... Si je n'avais mon art et mon cher Aretino pour me désennuyer, je mourrais de la honte de ce siècle ; si, signor, c'est comme j'ai l'honneur !

« Aussi, permettez que je m'écrie , comme le vieux Liséo dans l'*Ipocrito* du divin : « Que celui qui donne aux bouffons ce que l'on doit aux grands artistes mendie jusqu'aux fourches où il sera pendu !... Et vous, gracieux, qui n'entendez à rien et mettez le bec à toute chose, puissiez-vous avoir le visage condamné à recevoir un perpétuel *asperges* d'urine pourrie. »

Un sourire débonnaire fit place à la grimace imprécative et les mains rondes se tendirent, généreuses.

— Je ne dis pas cela pour vous, Signor !... mais, décidément, adressez-vous ailleurs pour vos diableries zapotèques.

Armando, le fils, ne pouvait sourire de conserve, car épouvanté par la fureur lyrique de son père, il avait précipitamment réintégré dans l'ombre de l'échoppe la seconde jambe, le second pan de jaquette et la tête calamistrée aux beaux yeux stupides qui dominait l'édifice d'élégances citadines.

— Sans rancune, monsieur Bouthor ?

— Sans rancune, père Trozzi, sans rancune !

Furieux d'être ainsi traité avec une bonhommie protectrice qui s'accordait mal avec sa personnelle courtoisie, ordonnée, méticuleuse, le vieil artiste battit en retraite, claquant violemment derrière soi la porte de bois rouge-sang. Il ne pouvait comprendre que c'était de la part de son interlocuteur des façons maritimes, coloniales ; des façons de planteur, enfin, auxquelles le rentier du maquis attachait une grande valeur sentimentale.

Seul au milieu de la rue d'Orchamps, Médéric Bouthor demeura un instant à considérer la main de plâtre qui se balançait, cahotée, au bout du ruban pompadour, telle qu'on l'eut dite agitée, frémissante, de la fureur du maître.

Médéric Bouthor lut alors l'heure au gros oignon d'argent ingénieusement remis en état par le fils Trozzi. Il était exactement dix heures cinquante-cinq.

— Je vais aller réveiller Septime Febur, se dit-il ; s'il voulait m'accompagner ce soir à la réunion que je compte troubler, ça me ferait une fameuse recrue pour les défenseurs du Vieux Montmartre. Ah ! les gaillards du Comité de Défense des Intérêts de la Butte verrons de quel bois je me chauffe !... C'est dit, je vais surprendre Septime dans son capharnaüm.

Médéric Bouthor décida encore d'accompagner Septime Febur rue Cavallotti, derrière l'Hippodrome, chez son restaurateur le père Vernin. Il paierait le déjeuner à toute la société, les hôtes de la table réservée dont le poète catholique, Florimond Daubelle et Sorgue le peintre étaient les plus précieux ornements.

L'homme au chapeau mexicain traversa la petite place où quatre gosses dépenaillés jouaient à la marelle.

Une grosse blonde en peignoir secouait à son balcon un tapis de peluche verte blasonné d'un lion de gueule.

Elle salua Médéric sans interrompre sa besogne ménagère et son amant vint la rejoindre au balcon ; un petit homme maigre, chétif, singulier époux de cette géante plantureuse, qui salua aussitôt le passant.

Un mendiant, drapé dans une cape espagnole, gravissait la Butte, à cinq pas devant Médéric Bouthor ; clopinant, boîtillant, il chantait :

DEUXIÈME CHAPITRE

J'ai pris un bleuet
Fluet
Cueilli parmi l'herbe !

Il s'arrêta, lui aussi, à l'entrée de l'impasse Trainée.

Une autre voix, lointaine, chantait par là, mais si fraîche malgré l'accent barbare que Médéric Bouthor en fut tout pénétré.

Peut-être même fut-ce l'accent barbare qui fit battre à se rompre le cœur de Médéric. La voix livrait au vent aigre de la Butte ces paroles, cette musique et cette littérature de colibri :

Paôles d'amour,
Zoli bouquet,
Bouquet pâfumé pou zôeilles !...

— Qui est-ce qui chante ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Médéric à la face du mendiant.

Le stropiat appartenait à la caste des gueux à prétentions. Haussant les épaules, ce qui le rendit un instant moins difforme, il grogna :

— Est-ce que j'sais !... Est-ce que je m'occupe de ces bêtises-là !...

Médéric Bouthor ne lui laissa pas le temps d'achever, selon sa probable intention :

— Je suis un artiste, moi !

Il le repoussa brutalement et se jeta comme un fou dans le corridor ténébreux de l'immeuble branlant et moisi où gitait Septime Febur.

Les injures du mendiant l'y poursuivirent sans l'atteindre.

L'élan de Médéric Bouthor ne fut arrêté que par la crainte de se rompre le cou. L'ignoble boyau allant de l'impasse

Trainée à la courette située entre les deux bâtiments faisait songer à ces corridors en lesquels les écrivains malades, cruels ou piteux à l'excès, ce qui s'équivaut, précipitent les héros de leurs contes fantastiques, de leurs diableries plus ou moins plausibles.

Dans le pire coin d'ombre où d'ordinaire siffle le Dragon, la bête maudite et dévorante, sifflait tout bonnement l'asthme de Mme Breischwantz, concierge ; une vieille femme presque impotente, dont les sens s'atrophiaient un peu plus chaque jour, hormis celui de la vue, parce qu'à vivre ainsi dans les ténèbres elle avait appris à voir dans la nuit, aussi bien que son chat Mistagor dont les yeux d'or verdâtre luisaient sataniquement en ce puits d'ombre humide.

Médéric Bouthor crut que Mistagor le frôlait aux jambes ; mais une faible voix harmonieuse modula :

— Pardon, Monsieur.

La forme fragile qui se mouvait à ses côtés s'était collée au mur pour le laisser passer.

La voix était celle d'une très jeune fille.

Mme Breischwantz, roulant sur ses jambes enflées, sortit de sa loge, une lampe Pigeon à la main.

Elle éleva le fumeux luminion à la hauteur de son crasseux bonnet de dentelle noire et, presque simultanément, elle dit :

— Où allez-vous ?... Ah ! c'est toi, Léontine.

— M. Septime Febur est-il chez lui ?

— Oui qu'il y est... même qu'il est encore au lit... Vous feriez peut-être mieux de le laisser dormir, le cher Monsieur, il a passé sa nuit à travailler... tenez, vous ne voyez pas d'ici qu'il a laissé allumée sa grosse lampe ?... Mais, c'est vous le Monsieur du Maquis ? Alors allez-y tout de même puisque vous êtes de ses amis... Ça ne veut pas dire qu'il vous ouvrira... chacun vit comme il veut, pas vrai ?... pourvu qu'on ne fasse

pas tort à son prochain... et si seulement M. Septime était plus régulier dans ses paiements ce serait un homme à proposer en exemple.

On remarquera que Mme Breischwantz, tenant en haute estime son locataire, le seul « Monsieur » de la plus pauvre maison de l'impasse Trainée, parlait de lui en disant « M. Septime ».

Tous ceux qui respectaient le poète catholique, en se reconnaissant naturellement de ses inférieurs, braves gens ou fripons, disaient ainsi « M. Septime ».

L'épicière de la rue Berthe qui, concurremment avec M. Vernin, nourrissait le poète — de bouillon en comprimé, de lentilles et de thon à l'huile — disait « M. Septime ».

— Prenez des lentilles, M. Septime ; c'est bien ferrugineux et ça n'échauffe pas le sang comme la viande. Rien ne vaut les lentilles, M. Septime, pour le travail de tête.

La blanchisseuse de la rue des Trois-Frères disait aussi « M. Septime ».

— M. Septime n'est pas assez riche pour s'habiller à la mode, mais Dieu de Dieu qu'il est coquet de son linge ! C'est un plaisir pour moi que de repasser ses plastrons. Il faut aussi vous dire que M. Septime va beaucoup dans le monde.

M. Vernin, le restaurateur de la rue Cavalotti, à l'enseigne des *Lettres et des Arts*, disait « M. Septime ».

L'écrivain, soucieux de se soumettre à une règle profitable, avait établi avec son hôte un plan de campagne alimentaire et budgétaire.

Étant admis que ses ressources ne lui permettaient en aucun cas de consacrer à la table au delà d'une somme dont le chiffre, d'un commun accord, avait été fixé sur l'examen des ardoises antérieures, on avait décrété que M. Vernin

ne servirait à son client rien que des repas dont un menu perpétuel constituerait la mesure, à savoir :

Potage
Une entrée
Légume ou salade
Dessert
Café

Mais, par la suite, une clause additionnelle donnait au contrat une élasticité commode sans le modifier dans son principe et son essence. Il s'agissait d'un ingénieux système d'équivalence. Et c'était une joie innocente pour tous les habitués, que ne lassait jamais ce divertissement, quand le patron des *Lettres et des Arts*, très sérieusement, clâmait dans le porte-voix des commandes bouffonnes à la maritorne reine des fourneaux étoilés de graisse, ou bien à Mme Vernin, reine du comptoir :

— Et un petit lapin comme légume pour M. Septime qui va bien !... Et un marc de bourgogne comme potage pour M. Septime, envoyez !... Et un gorgonzola bien fait comme café pour M. Septime !...

Tous les enfants du quartier, deux ou trois filles, ses voisines et les mendiants du Sacré-Cœur à qui Febur faisaient l'aumône disaient « M. Septime ».

Quant à ses amis les plus intimes, Sorgue, le peintre, ou Florimond Daubelle, ils disaient : Septime Febur.

On a vu que le Mexicain du maquis s'exprimait de même.

Quelques voyous se contentaient de le saluer d'un « Salut, Septime ».

L'étude plus profonde du cher personnage justifiera toutes ces nuances.

Médéric Bouthor n'eut plus que la peine de traverser la

courette sur laquelle la porte du logement de Septime Febur s'ouvrait de plain-pied, mais point au premier heurt.

La patte épaisse de Médéric était chaude de cogner en vain. L'oreille presque collée à l'huis, à la façon ingénue de tant de bonnes gens qui « écoutent si on les entend », Médéric Bouthor appelait assez haut, et pourtant respectueux encore d'un sommeil qu'il souhaitait tant interrompre :

— Septime Febur !... Septime Febur ! c'est moi, Médéric Bouthor !...

Pendant ce temps, Mme Breischwantz, au centre de la courette, chapitrait l'être menu que Médéric avait, dans l'obscurité, pris pour le chat Mistagor, mais qui avait répondu au nom de Léontine.

Il vit que l'être menu était une jolie fillette de treize ans, grandelette en sa robe d'écolière, de formes élégantes, longue ainsi qu'une longue fleur. Ses cheveux bruns tombaient en boucles sur son sarreau de lustrine boutonné dans le dos à même la chemise. La forme de la jupe révélait qu'on l'avait coupée dans la toilette élégante d'une autre. Si les ciseaux n'eussent point tranché l'étoffe à la hauteur des genoux, Léontine, vêtue en dame, en grande personne, eut sans doute tout perdu de l'aspect enfantin qu'elle possédait au moindre degré.

L'enfant était belle, d'une beauté grave et triste. Ses solides mollets nus de bonne sauteuse à la corde ne corrigeaient pas d'espièglerie sa silhouette allongée. De noir vêtue et court vêtue, pâle et brune, Léontine possédait la grâce de Diane ; une petite Diane montmartroise balançant un filet chargé de provisions ; de ces tristes provisions de bouche sans éclat truculent, sans parfum excitant et qui ne méritent pas, hélas ! le beau nom de victuailles.

Médéric avait souvent aperçu Léontine. Il se souvenait aussi d'un soir que Florimond Daubelle, dans l'atelier de

Sorgue, avait lu devant lui certain poème bref dont les premiers vers demeuraient accrochés à sa mémoire, de leurs griffes caressantes :

Tu croyais, pauvre Léontine !
Chez les filous trouver profit,
Mais le vice est une tontine,
Qui gagne perd à ce défi !...

Ça n'était pas très clair ou bien ça l'était bien trop ; sans doute, il ne pouvait s'agir de cette Léontine-là, encore que l'enfant trop belle, trop grave et trop grande ne fut pas inconnue de Florimond, réaliste à sa façon, et dont la poésie s'alimentait d'allusions.

Comme pour augmenter le doute de Médéric Bouthor à l'endroit de la gamine, Mme Breischwantz disait :

— A quelle heure que tu rentres, Léontine ? Ta grand'-mère est rudement colère après toi... Méfie-toi à tes oreilles.

— Grand'mère ne me les tirera pas, madame Breischwantz ; d'abord personne ne m'a jamais tapée.

— Si, ta maman... Mais ne parlons pas de ta maman !... Laissons-là où elle est.

— Pourquoi ça, madame Breischwantz ? Vous le savez, vous, où elle est ?

Mme Breischwantz pinça les lèvres sans répondre, puis détourna la tête légèrement, après quoi se penchant sur Léontine et la regardant droit aux yeux :

— Dis donc, à qui causais-tu tout à l'heure, au bas des marches de la rue Ravignan ?

— A qui je causais ? Mais à personne, madame Breischwantz.

— Léontine !... moi je dis que tu causais à quelqu'un, et pas à quelqu'un de bien recommandable encore !... je vous ai vus de chez le boucher... et j'ai eu le temps, malgré

mes jambes, de me traîner jusqu'ici et de rentrer avant toi... tu causais à Mumu que je te dis !

Léontine ne répondit pas, semblant ne rien comprendre aux propos de la concierge.

— Ce que je t'en dis, Léontine, c'est pour toi... c'est pas pour ta grand'mère que je n'aime pas... ni pour ta mère, bien sûr ! C'est pour toi que j'aime bien et qui me fais peur quelquefois.

Léontine se prit à rire d'un rire très pur, très frais.

— Oui, tu as l'air trop sage... si raisonnable que c'en est presque surnaturel... mais maintenant que je t'ai surprise avec Mumu...

— Madame Breischwantz, vous vous trompez ; je vous répète que je n'ai pas parlé à Mumu. Remarquez qu'il n'y a pas de mal à lui parler... tout le monde se parle sur la Butte... mais qu'est-ce que vous voulez qu'il me dise ?

— Alors tu lui as fait une commission de la part de quelqu'un ?

Ébranlée dans sa conviction première, Mme Breischwantz concevait maintenant un roman galant et ténébreux où celui qu'elle appelait Mumu tenait l'emploi de personnage avantageux. Déjà se présentaient, heurtés, précipités en une bousculade populaire, les noms de toutes les dames du quartier susceptibles d'avoir fait remettre un billet criminel au mystérieux Mumu, par la main de l'innocence.

— Tu ne diras pas que tu n'as rien remis à Mumu, je t'ai vue ?

— Mais, encore une fois, madame Breischwantz, il faut que vous ayez mal vu ; je ne connais pas Mumu, je ne lui ai rien remis et je ne lui ai même pas parlé. Je ne sais pas ce que vous avez après moi, madame Breischwantz.

La concierge se détourna carrément d'une petite personne aussi sûre de soi. Elle empoigna son balai, comme une sor-

cière qui, ayant manqué quelque maléfice, regagne son antre en blasphémant, emportée par la grotesque monture.

Au sixième étage une fenêtre s'ouvrit et une voix chevrotante lança cet unique appel :

— Léontine !

— Je viens, grand'mère.

Et la petite Diane de l'impasse Trainée disparut dans le second bâtiment, construction inclinée aussi sombre, aussi humide, aussi lépreuse que la première.

— Tout de même ! Tout de même ! soupirait Mme Breischwantz. Elle n'a pas rougi une seule fois ! Elle n'a pas baissé les yeux ! Et cependant j'ai bien vu ! Et je mettrais ma main au feu que, malgré tout, elle ne connaît pas le mal !

Septime Febur ouvrait enfin la porte. Il apparut en chemise ; une de ces chemises de soirée qu'amidonnait et repassait avec tant de plaisir la blanchisseuse de la rue des Trois-Frères.

Il eut été malaisé de dire l'âge de l'écrivain ; ses cheveux rares coupés courts étaient preque blancs, mais ses yeux brillaient d'un éclat merveilleux. Quelques rides donnaient surtout à deviner que chacune correspondait à d'infinies souffrances secrètes. Pourtant les lèvres charnues riaient.

Au mur du logis que Médéric Bouthor appelait le capharnaüm, l'hôte avait négligemment épinglé le plus beau portrait de jeune homme ou d'archange qu'on eût vu après Raphaël... Il ne devait point s'être écoulé tant d'années depuis le jour que la face de Septime Febur et ce poignant simulacre n'étaient qu'une seule image.

La barbe et la moustache légères étaient tombées sous le rasoir, chaque jour promené sur les joues maintenant bleuies. Les yeux de mesureur d'abîme se fermaient à demi aux heures de lassitude, et sous l'arcade sourcillière droite s'incrustait un monocle de cristal convexe très épais.

DEUXIÈME CHAPITRE

Vous n'attendez pas de moi un tableau pittoresque du logis de Septime Febur ? Vous en donner l'agrément n'irait pas sans trop d'impudeur et un peu de trahison. Son logis se composait d'une chambre et cette chambre faite pour un malheureux artisan était devenue celle d'un homme de lettres sans argent. La vieille fille qui, entre les quatre murs blanchis à la chaux, y usa jadis ses yeux à piquer, de l'aube au crépuscule, des ornements militaires avait, en s'en allant mourir à l'hôpital, laissé au mur un crucifix que Septime, joyeux d'un tel héritage, laissait au même clou dans l'étroite alcôve. C'était un Christ janséniste qui souffrait sur la croix de bois piqué des vers. Mais l'âme de Septime Febur se maintenait aussi blanche que celle de la vierge octogénaire et les prières qu'il adressait au divin simulacre entaché d'hérésie étaient d'aussi candide aloi.

Des livres s'égaillaient un peu partout ; peut-être cela valait-il mieux ainsi, pour ce que le classement en eut été malaisé ; le rapprochement des volumes étant pour le poète un perpétuel sujet de discussions intérieures et contradictoires qui le laissaient toujours douloureux — malgré des accès de brusque et violente gaieté — et qui, parfois, l'accablaient assez pour le précipiter sur son lit de fer dans un dur sommeil de soldat ou de tâcheron.

Dans cette cellule mal aérée, où jamais ne pénétrait un rayon de soleil, Septime Febur exhibait au visiteur, à la lueur fumeuse de sa grosse lampe à pétrole, une face chaudement colorée comme celle d'un marin ou d'un laboureur. Mais les plus fraîches fleurs, le seul luxe de M. Septime, s'étiolaient en bien moins qu'une journée dans le petit vase de verre bleu coulé, gagné par un ami à la fête du boulevard de Clichy, le soir que Florimond Daubelle fit, sur la Goulue mordue à la cuisse par son loup Anubis, ce sonnet qui lui ouvrit les portes du *Figaro*. Qu'eut pensé de l'éclatante santé

du cénobite le distingué Honoré Gringolle, théoricien de l'hygiène et de ses nécessités dans la société moderne ?

Septime Febur ne s'était jamais demandé sérieusement si Médéric Bouthor était un fou ou un imbécile.

Sobre merveilleusement, il se contentait d'enregistrer que celui que les gamins de la place du Tertre et les petites voyoutes du cabaret des *Étrangleurs* appelaient le Planteur de Montmartre, buvait assez pour être un parfait alcoolique. Toutefois, Septime Febur, possédé du don divinatoire, n'inscrivait pas au compte de la béatitude des ivrognes ce que sur la Butte on convenait tacitement de définir : les « excentricités » de Médéric Bouthor.

Jamais il ne fut d'accueil plus simplement reconnaissant que celui que réservait à ses hôtes Septime Febur, dont nul n'avait le méchant pouvoir d'interrompre le labeur. Comprenne qui pourra.

Qu'on lui vint tenir société, Septime Febur le tenait pour une grâce et toute présence était pour lui, le solitaire, vraiment un don de Dieu.

Il avait charbonné sur les murailles d'assez nombreuses inscriptions : maximes à pratiquer, citations d'auteurs qu'il tenait pour ses maîtres, bien qu'ils ne le valussent pas, aveux de péchés que lui seul pouvait exactement mesurer, recommandations à l'usage de beaucoup ou d'un seul. Entre autres, on lisait :

NE JAMAIS ALLER A VAUGIRARD !

Sans doute quelque tentation forte menaçait-elle le poète, embusquée en ce coin désolé de la rive gauche. De tous les graffitis, aucun ne frappa plus vivement les yeux et l'esprit mal soudé de Médéric Bouthor.

Septime Febur, qui suivait à la dérobée la contemplation du Planteur, tout en garnissant de pétrole la lampe qu'il

fallait garder allumée en plein jour, eut-il pu dire pourquoi ?

Septime Febur fit du café sur un réchaud de midinette. Il ferma la fenêtre.

Mme Breischwantz balayait la courette en ramenant soigneusement poussières et détritus, en un petit monticule, sous la fenêtre du poète. Elle songeait à Léontine.

Au premier étage, à la croisée, occupée de nourrir à la cuiller un geai déplumé, une mendiante du Sacré-Cœur monologuait :

— Ils me tourmentent... ils veulent me tuer... tous des mouchards... l'abbé Richard est un mouchard !... Trois fois cette semaine que les cochons m'ont fait coucher au poste !... On me tourmente parce que je n'ai pas la force... mais je m'en f..., je leur crache dessus !... il y a des mouchards jusque chez le Bon Dieu, Nom de Dieu !... C'est à l'école qu'on apprend aux enfants à devenir des mouchards... il y a un mouchard qui m'a donné dix sous tout neufs... pourquoi ?... mais je me méfie !... je leur crache dessus... on me tourmente... on me fait souffrir... on verra... on verra !... Dieu fera une révolution et je serai bien vengée, Nom de Dieu !...

La voix du chanteur descendant l'autre versant de la Butte remontait, traversant les ailes du moulin et les murailles crevassées ; la voix pourtant était si faible, si disloquée, que c'était un peu comme si la chanson eut elle-même clopiné à l'exemple du stropiat :

J'ai pris un pavé
Trouvé
Au fond d'un cratère
Et quelqu'un m'a dit « Mon Dieu ! »
Plus dur pavé ne se peut
Trouver sur terre !

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR

Mais, moi qui sais
Ce que je sais,
J'ai souri sans rien dire...

Un peu avant les douze coups de midi, la fenêtre de Septime Febur s'ouvrit :

— Madame Breischwantz ?

— Monsieur Septime ?

— Connaissez-vous une négresse par ici ?

— Une négresse ? Ah ben, par exemple ! Il ne me manquerait plus que ça dans la maison !

— Ou une créole... enfin, la personne qui chantait dans le voisinage quand M. Bouthor est entré.

— Connais pas ça. Je n'ai entendu chanter que cette crapule de boiteux qui a injurié Monsieur votre ami.

— C'est un mouchard ! glapit la mendiante du Sacré-Cœur.

— Non, monsieur Septime, je vous le dis, je ne connais pas de négresse... heureusement !

Ces messieurs ne furent pas au restaurant. Mme Breischwantz reçut, par la fenêtre, quelque monnaie de Médéric Bouthor et rapporta de la viande froide, des gâteaux, du pain, de la bière et du tabac, le tout en abondance.

Durant l'après-midi, la concierge surprit ce dialogue tronqué :

— Vous avez bien lu dans la main de Sorgue et de Florimond...

— J'eus tort.

— Ça vous ennuie ?

— C'est un péché.

— Eh bien, vous ne lirez plus jamais dans la main de personne... mais rien qu'une fois encore... dans la mienne... par amitié !

DEUXIÈME CHAPITRE

Mme Breischwantz leva son nez camard chaussé de lunettes.

Le poète capitulait.

Triomphant, Médéric Bouthor plaça largement, dans le disque lumineux projeté par l'abat-jour, sa patte énorme dont la paume était un fourmillement de lignes qui se brisaient, s'écartelaient et se chevauchaient.

De ses lèvres s'envolèrent alors ces paroles, cette expression inouïe du plus serein orgueil :

— Hein, il y a de quoi lire !

Le jour mourut. Mme Breischwantz, en gémissant, vint demander à son locataire des allumettes pour enflammer son gaz.

Sorgue, Florimond Daubelle, d'autres amis parurent qui cognèrent gaiement aux vitres du poète.

Peu après, toute la bande descendit la Butte pour gagner le petit restaurant de la rue Cavalotti, entre l'Hippodrome et le Mont-de-Piété. Médéric Bouthor marchait le dernier, songeur.

Septime Febur, en redingote courte, coiffé d'un béret bleu de chevrier, les précédait tous en fredonnant un petit couplet dont on ne savait plus lequel d'entre eux l'avait improvisé, naguère, et dont il est peut-être équitable d'accorder à Septime la paternité :

Ça m'embêt' d'aller chez Vernin !
Mais il faut y aller tout d' même,
Parce qu'on y prend des verr's nains
Et des fromages à la crême !...

Florimond Daubelle pointa sa badine britannique vers les draperies nocturnes et dit à Sorgue :

— La lune me dégoûte ; elle a été le thème de trop de comparaisons faciles ; ce n'est plus un astre, c'est un article

du Dictionnaire des Synonymes. Mais moi, je t'expliquerai un jour — un jour qu'il y aura un nombre considérable de gens distingués réunis là comme par hasard et tout exprès pour m'entendre — comment la lune relève du système métrique.

LE MARLOU ROSE

Au coin de la rue des Saules et de la rue Norvins, sur le point culminant de la Butte, se dresse une façon de cabaret de banlieue avec jardins, tonnelles et balançoires. Jamais ceux de ma jeunesse ne l'honorèrent de leur clientèle.

Toujours j'ai vu, par-dessus la muraille albigeoise de la rue des Saules, le jardin et les tonnelles vides et désolés.

Au comptoir de zinc, quelques rares petits vieux rentiers sirotaient le vin blanc en causant politique, à voix basse.

Rien ne me semblait plus naturel que cette pauvreté et que cet abandon, dont mes yeux avaient alors le spectacle quotidien. Ceux qui eussent pu faire joyeuse la maison morte étaient morts eux aussi, ou bien disparus, partis pour les zones d'oubli dont le temps garde les clefs à sa ceinture de brume.

Les figurants indispensables à ce décor, c'était les modèles de Manet, barbus et coiffés de chapeaux gibus ; les demoiselles à capotes à brides de Renoir, s'amusant de la niaiserie triste d'un petit pioupiou en longue tunique bleue à col jaune, en pantalon rouge trop court, guêtré de blanc, ganté de blanc, le shako rigide enfoncé sur ses yeux de Beauceron et qui, une baguette feuillue à la main, cherchait sournoisement à surprendre un éclair de peau sous les jupons, raides d'empois, de la fille Élisa qu'emportait le vol de l'escarpolette peinte en vert tendre.

Compère de la comédie, un Alphonse à blouse blanche, le foulard rouge noué sur l'épaule, la haute casquette de soie rejetée sur la nuque rase, eut suivi la scène à plusieurs faces,

sa grosse gueule de maquereau calée entre les poings sur son bâton de toucheur de bœufs.

Mais toutes ces couleurs et ces formes appartiennent au musée, et ces cris et ces rires et ces voix à une littérature dont nous ne sommes pas les hoirs. Et cela nous apparaît plus vieilli, plus enfoncé dans la moisissure ancestrale que la Fille aux Yeux d'Or ou que Manon Lescaut.

L'auberge arbore en lettres énormes cette enseigne assurément baroque :

OLIVIER ET PIEDS DE MOUTON

M. Georges Courteline proteste qu'il n'a rien trouvé de plus fort dans les tiroirs du répertoire comique français par nul autre que lui plus savamment, dévotieusement, inventoriés.

Mais notre Molière en veston est un monsieur triste qui tient la vie pour une énorme blague. Et, un jour, il est parti, en bougonnant, sa serviette légendaire bourrée des dossiers de ses désillusions.

Ce fut pour céder la place à une jeunesse dont les gaietés ne furent souvent rien que les fleurs fraîches que des mains innocentes coupent pour nos funérailles libérées de l'outrage des vocératrices.

Ces jeunes gens ne pouvaient donc s'acquitter de leurs libations aux mêmes lieux qui retinrent leurs aînés ; au « Café » de 1885, là où de faux Antoine, de simili Rollinat continuaient d'espérer, en battant leur absinthe, le retour impossible de M. Courteline.

Ceux qui composaient ce que les natifs appelaient : « La Bande à M. Septime » se réunissaient, quand la clémence céleste le permettait, à la terrasse d'un petit caboulot de la place du Tertre, au Tabac du père La Bille, maison fondée en 1793. Le père La Bille cumulait la profession de bistrot

avec la fonction de garçon de recettes à la Banque de France.

Et c'était beau à voir, ce gendarme à finances dispensant l'Anjou léger ou le noir Mercurey à ceux dont il avait, le matin, correctement colligé les protets.

Les détenteurs des meilleurs papiers de cette petite histoire assurent que ce qui avait rassemblé la bande à M. Septime sur la place du Tertre c'était l'agrément comique du kiosque-vigie poussé au bord du terre-plein.

Septime Febur — dont on sait le goût du calembour rare, excusé par sa foi en une hiérarchie d'ange badins — disait de cet édicule :

Le Kiosque-Virgile !

Mais il avait soin d'ajouter pour les étrangers, les nouveaux venus et les beotiens :

— Je le fais exprès !

Oui, la municipalité avait, à grands frais sans doute, hissé ce châlet de fonte au seul endroit de Paris interdit à tout véhicule. Il y avait une station de fiacre place du Tertre !

Ce premier succès du Comité de défense des intérêts de la Butte faisait bien augurer de l'avenir.

C'est en tournant autour de ce kiosque, que Sorgue et ses premiers disciples firent, en toute honnêteté, j'en puis répondre, les premières observations sur le faux bois et le faux marbre, lesquelles déterminèrent cette profonde révolution dans les arts et dont le cycle n'est pas encore fermé.

La bande de M. Septime était au complet, renforcée même de quelques-uns de ces camarades devant lesquels les initiés ne disent pas tout.

Pas un feutre pointu !... le haut-de-forme de Septime Febur l'eut rendu intolérable. Pas une cape espagnole ! Sorgue portait la cotte bleue de l'ouvrier parisien. Une seule barbe !... Celle de Paroli, un impressionniste riche et cras-

seux, avare, hargneux, qu'on méprisait, qu'on ne ménageait guère, mais qui ne s'en allait pas.

Pas une lavallière !... le romancier O'Brien sacrifiait le plus clair de ses revenus à la perfection d'un dandysme californien généralement apprécié. O'Brien se dérobait farouchement si quelqu'un s'avisait de le louer pour la rigueur de son style ou la verdeur de son imagination, mais il manquait singulièrement de modestie quant à sa force sur la trompette. Ses voisins de l'*Hotel du Poirier* en savaient quelque chose ! O'Brien allait jusqu'à se flatter de connaître des refrains particuliers aux escadrons d'Afrique et qu'ignorait son frère, gros garçon taciturne, maréchal des logis cassé et dont l'uniforme de chasseur rengagé surprenait auprès du peintre Vascar, fier de ses trente-deux cravates toutes en bois sculpté et peintes de sa main.

Vascar suspendait sa cravate au col, par un crochet.

Sur le pont Caulaincourt, la nuit, il avait assommé un rôdeur, d'un solide coup de cravate à la tempe.

— Ce qui manque à Montmartre, dit O'Brien, c'est une garnison. Concevez-vous l'effet d'un poste de chasseurs alpins à la porte de la vieille mairie? Père La Bille, vous qui avez vu la Commune, dites-nous que c'est beau les faisceaux formés place du Tertre.

— Faut pas parler de ces choses-là, répondit sévèrement l'argentier-mastroquet, ça porte malheur !

— V's-en faites pas, grogna le hussard dont l'Anjou rougissait la face sous le roide azur du shako à plumes de coq ; j'ai mon bancale ! A Pont-à-Mousson, quand j'étais brig'-fourr'...

Il commença une interminable histoire qu'écouta poliment Paroli, charmé de l'espérance d'écouler, aussitôt que le hussard perdrait le fil, un stupide souvenir de ses derniers vingt-huit jours.

TROISIÈME CHAPITRE

L'anecdote du hussard croissait en obscurité et en obscénité.

— ... alors figure-toi que le type de l'octroi v'la qu'il chauffe la rouquine par une patte...

C'est à ce point du récit qu'on vit Mme Galland commencer d'y prendre quelque intérêt.

Ou bien Marthe Galland n'était plus très jeune ou bien elle avait perdu toute fraîcheur. On évoquait, sans trop d'effort, la joliesse impertinente de ses dix-huit ans de donzelle provocante ; mais on les situait mal... 1889... Boulanger... la rue du Caire... les Fontaines Lumineuses et la danse du ventre... 1893... et le Théâtre de l'*Œuvre* et ses Belles Ferronnières... les pantomimes de Mendès et de Lorrain... les déshabillages du *Divan Japonais* et le *Clou* de Monsieur Courteline... Plus près ?... un peu plus près... le *Bar du Panthéon* et Jean de Tinan, esthète et doctrinaire de l'impuissance... Byron de la rue Monsieur-le-Prince costumé en rapin... et les amoureuses de l'hôpital... Plus loin ?... beaucoup plus loin !... les demoiselles du Quartier-Latin rêvant pour confesseur ce jeune homme de Nancy coiffé d'un bord plat, enveloppé d'un mac-farlane gris et promenant la tristesse d'un Bonaparte trop assuré de son destin !

Il semblait que l'expression triviale « rôtir le balai » eut été inventée à l'exclusif usage de Marthe Galland.

En 1907, celle qui avait vanné toutes les banquettes, tous les divans du Quartier-Latin et tous les canapés des boîtes louches de la Grange-Batelière, était l'épouse d'un méridional quelconque, employé de la Ville, à qui elle faisait vaguement mener la vie d'artiste. C'est-à-dire que l'infortuné accomplissait deux fois par jour le long trajet de l'Hôtel de Ville à la rue du Mont-Cenis, où le couple logeait à l'étroit dans un hangar promu à la dignité d'atelier et décoré de bibelots grotesques, masques, tambourins, singes en peluche,

etc ..., souvenirs exécrables des pires nuits de débauche de Marthe la toujours belle.

Aveuglément soumis aux caprices de sa femme, qui sans doute sut, la première, révéler au pauvre homme le mécanisme des voluptés, l'employé laissait publier des vers de lui, sensuels et parfaitement inoffensifs, dans le *Courrier français*. La signature de Jules Galland y était honorée de la clientèle.

On ne voyait jamais le poète employé. C'est sa femme qui récitait ses vers, aux chandelles, le soir, dans le décor paysan du cabaret des *Étrangleurs* ; prétextes, à l'avance savourés à se faire manquer de respect par les jeunes voyous du lieu. Marthe professait, après la poésie et les arts plastiques, un goût très vif pour les jeunes voyous.

Pourtant, si on lui manquait aisément de respect, Marthe Galland n'en voulait pas convenir et c'était même devenu un thème de plaisanterie facile que cette quête du respect qu'affichait, à tout propos et hors de propos, cette bégueule sans pudeur.

Marthe avait été, avant d'épouser son rond-de-cuir anacréontique, la maîtresse d'un mage du boulevard de Clichy, le Sar Mérowak-Colin. On se souvenait encore des soirées données dans le taudis mystique et des danses sacrées de la belle Marthe, si diaphane en sa nudité que, selon le mot d'une des meilleures amies de Marthe : « il n'y avait pas que les voiles de transparents ! »

Sur elle, la plus fraîche parure revêtait d'équivoques allures de « décrochez-moi ça ». Elle affectionnait ces vastes chapeaux bergères, à la mode d'alors, d'où tombaient largement drapés, et jusqu'à peine le menton, des voiles brodés, bruns ou gris. Ses yeux assez beaux flambaient sous cette toile d'araignée qui ne dissimulait malheureusement pas sa bouche plus que macabre.

TROISIÈME CHAPITRE

— C'est singulier, me confiait un soir Florimond Daubelle, sous cette toile, vrai repaire de tarentule, Marthe réalise cette infâme perfection baudelairienne d'être à la fois la mouche et l'araignée.

Marthe ne s'était pas encore publiquement révélée à nos yeux sous les espèces d'une fille à soldat, mais si tout l'inclinait ce jour-là vers le frère d'O'Brien, c'est qu'elle reconnaissait dans le hussard saoul un artiste déchu, et peut-être aussi un malheureux margis cassé. Cette goule aimait la chair à la fureur ; encore lui fallait-il des viandes crues ou de la faisandaille.

En elle, le cavalier n'apercevait qu'un auditeur complaisant :

— ... les vaches ! que fait la poule, ils m'ont craqué mon jupon. Alors, moi...

Il suspendit son discours et repoussant Marthe :

— Fais donc attention, bon Dieu ! tu souffles de la poudre de riz sur mon amer...

Sorgue, que l'anecdote hoquetée intéressait médiocrement, tira de la poche intérieure de son bourgeron de toile bleue une liasse de papiers qu'il posa sur la table de marbre. Ce fut pour extraire d'un fatras de notes hâtives, de croquis, de factures, de lettres à demi déchirées, une enveloppe pervenche timbrée d'une couronne comtale.

— Septime Febur, dit-il en se penchant vers le poète qui fumait en silence, lis cela.

Septime Febur assura son gros monocle, rejeta légèrement son gibus en arrière et, déployant avec précaution le papier armorié, il lut :

« Cher Monsieur Sorgue,

« Pardonnez-moi si je ne vous rends pas visite en votre « atelier, jeudi prochain, ainsi que je m'en félicitais. Mais

« me pardonnerez-vous ? A quoi bon désormais, si ce n'est « pour me punir, monter vos escaliers impossibles de Mont- « martre ? Je verrais chez vous trop de jolies choses dont je « devrais me priver. En effet, le Comte est très serré, comme « presque tous les maris allemands ; et je n'ose, ni ne veux « en vérité, lui confesser que je n'ai déjà plus le sou. Car « c'est ainsi, cher Monsieur ; je mène, en votre beau Paris, « l'existence d'une étudiante pauvre, malgré l'Opéra, les « dîners et tout ce que vous méprisez de notre vie mon- « daine.

« Maintenant, je dois vous dire pourquoi je suis si pauvre « avant l'échéance, pauvre comme la vilaine mendiante du « Sacré-Cœur qui m'a fait si grand peur lorsque vous avez « eu la gracieuseté de me mener visiter le si cher M. Sep- « time.

« Je n'ai pas résisté au plaisir d'emporter tout de suite, « avec moi, dans un fiacre, comme un antiquaire, le beau « Sorgue qui était exposé l'autre semaine, à la vitrine de « Clovis Sagot, rue Laffitte. Je sais que c'est une mauvaise « action et qu'il faut toujours acheter à l'artiste pour lui « aider direct *(sic)*. Encore une fois, cher Monsieur Sorgue, « il est nécessaire de me pardonner si j'étais si cruellement « amoureuse de ce tableau.

« A présent, autre chose. Mon vieil ami qui a pour votre « talent une si claire admiration, M. Cyrus Biéder-Meïer, « le grand critique du *Neüe Aktion*, qui fait une seconde « fois illustre un nom déjà glorieux chez nous, m'a beaucoup « déplu à l'occasion de ce tableau, mon caprice.

« Enthousiaste autant que moi-même, M. Cyrus Bieder- « Meïer a écrit pour *Neüe Aktion* un article de onze colonnes « au long desquelles il a baptisé votre chef-d'œuvre : *Le* « *Garçon à la Cigarette.*

« Tout franchement je vous dirai ma pensée : je trouve

« cela par trop horriblement allemand. Combien je regrette « que le père Sagot m'ait soutenu que c'est un tableau sans « titre !

« Il faut enfin que vous sachiez ce que m'a confié mon « couturier. Ce tableau aurait un titre. L'honneur du par- « rainage reviendrait à M. Septime. Ce titre... le *Marlou* « *rose*... est-ce le vrai ? J'en rêve ! Il faut être un saint « aussi parfait que votre admirable ami pour trouver de « ces rapports aussi singulièrement évocateurs. Il n'y a pas, « je pense, dans toute la poésie mondiale, rien de tellement « gemütlicht.

« Rassurez-moi, cher Monsieur Sorgue ; puis-je vrai- « ment, sans vous déplaire et sans commettre une sottise, « cataloguer ma riche emplette ainsi que j'ai dit : *Le Marlou* « *rose* ?

« Une prière encore : Qui de vous ou de M. Septime « voudra me faire connaître celui qui, je m'en doutais, « est beaucoup mieux qu'un garçon à la cigarette, le marlou « rose ?

« Croyez,...

« P.-S. — C'est Karl Darneting qui vous remettra cette « lettre. Karl Darneting, que vous connaissez bien, puisqu'il « s'est fait habitant de Montmartre, est un de ces génies « qui honorent le plus l'Allemagne moderne. Pourquoi Dieu « le veut-il si pauvre, bien plus pauvre que M. Septime ! « Vous comprendrez que je ne puisse rien demander au « Comte pour Karl Darneting, ce révolté chassé d'Allemagne « pour ses terribles pamphlets. Karl Darneting est un de « vos dévots. Il vous adjure de l'aider ; il vit de peu et ferait « n'importe quoi. « Je nettoierais ses pinceaux pour un « morceau de pain noir », me disait notre génial misérable. « Je vous serai toujours reconnaissante de ce que vous ferez « pour lui. »

Entre l'épître et le post-scriptum tournoyaient comme des sabres tartares les arabesques de cette signature aiguisée :

Comtesse Gertrude Von Hansa Würtefeld

Septime Febur replia précautionneusement la lettre de l'étrangère, la replaça dans l'enveloppe odorante et, silencieusement, la rendit à Sorgue.

— Il faut, dit le peintre sans prendre la lettre, que Florimond la lise aussi.

Florimond Daubelle se fut logé de la cire ardente dans les oreilles plutôt que surprendre une conversation à laquelle il n'avait point de part. Le mérite d'une telle discrétion était singulièrement digne qu'on le rehausse si le démon de la curiosité possédait le jeune écrivain.

Il souffrait aussi, ainsi que d'une profonde meurtrissure, de se sentir, fut-ce par oubli, écarté des conseils de l'amitié, tant il chérissait d'une humanité exacerbée ses rares compagnons élus, un à un, aux soirs de deuil les plus obscurs, les mêmes compagnons que sa verve entraînait à ménager le moins dans ses jours de gaieté cavalcadante.

C'est en raison d'un tel sentiment que Florimond Daubelle, distraitement occupé des jeux des garçons et des filles sur la place, s'empara de la lettre avec avidité.

Lorsqu'il eut achevé :

— Le marlou rose ! soupira Septime Febur.

— Oui... c'est une date ! dit Sorgue.

— Elle nous a bien vieillis ! accentua Florimond dont le profil aigu s'inclina doucement comme un couteau.

On eut pu croire que le texte enthousiaste et baroque de la grande dame prussienne n'était rien qu'un langage convenu et que la lettre leur avait apporté la plus fatale nouvelle.

TROISIÈME CHAPITRE

Ces instants de mélancolie n'étaient-ils pas, après tout, l'ordinaire pour ces jeunes hommes dont leurs voisins, abrutis ou misérables, jugeaient que la vie était la plus joyeuse qu'on put rêver ?

Or, ces minutes douloureuses, au goût affreux de fer et d'encre, Florimond possédait le mieux le talent de les rompre, comme en sautant à pieds joints dans les plates-bandes où croît la vulgaire plante de santé. Il entretenait le secret de ces brusques retours appropriés, fut-ce par le moyen d'une courageuse trivialité :

— C'est égal ! s'écria-t-il en tournant vers Sorgue son masque de joie, elle t'a bien faufilé son pauvre, la chère Comtesse !

— Défiez-vous de Karl Darneting ! prophétisa Septime Febur.

Sans transition, il ajouta :

— Il ne vous a évidemment pas échappé, mes bons amis, que la belle et honnête comtesse Gertrude Von Hansa Würtefeld, dit « M. Septime », suivant en cela la règle adoptée par l'honorée Mme Breischwantz, ma concierge ; Mme Laccordeur, épicière ; la respectable demoiselle Acaron, blanchisseuse, rue des Trois-Frères ; le bon M. Vernin, notre bienfaiteur, et la marmaille du quartier. Ceci mérite une investigation ; je ne m'y déroberai certes point.

Tout en puisant du tabac de Virginie pour sa pipe dans la blague d'O'Brien — ce dernier n'accordait attention qu'à l'orateur militaire, son frère, — Florimond Daubelle interrogea Septime Febur.

— Pourquoi dis-tu qu'il faut se défier de Karl Dar neting ?

— Par amour extrême de la vérité.

— Tu as lu dans sa main ?

— Ses yeux suffisent

— C'est un espion ? demanda plaisamment O'Brien revenant au trio.

— Je ne le pense pas... et ce ne serait qu'accessoire.

— Eh bien ? fit Sorgue à son tour.

Septime Febur s'arracha brusquement le monocle de l'œil, l'essuya avec un grand mouchoir rouge à fleurettes jaunes imprimées et dit :

— Le malheur entre avec lui !

O'Brien, clignant les paupières, piqua son index droit dans la direction de la rue Saint-Rustique et prononça sans effet :

— Le voilà.

Florimond et Sorgue se retournèrent vivement sans quitter leurs chaises ; Septime Febur s'était dressé d'un seul élan, sa main gauche crispée au dossier du siège de fer et, sous son gibus brillant, le visage du saint vivant de la rue Trainée apparaissait singulièrement pâle.

S'étant ressaisi :

— Adieu !

— Septime ! s'écria O'Brien, vous ne parlez pas sérieusement ?

Florimond saisit par un pan de sa redingote Septime Febur qui mettait en action son plan de retraite. Florimond faiblissait parfois en de ces élans puérils.

— Septime Febur, reste, je t'en prie !

Mais Septime Febur, s'il s'était plu toujours à diluer dans les impondérables sa rustique vigueur, avait gardé quand même une poigne solide.

Assez rudement, il écarta, pour passer outre, son ami. Furieux alors, Florimond lui cria :

— C'est absurde !... On ne peut être à la fois croyant et superstitieux.

— Il te faudrait d'abord savoir ce que c'est qu'un croyant...

et puis... ne convient-il pas à l'homme raisonnable de regagner quelquefois sa maison ?

— Septime Febur reste avec nous... je t'en prie... cette histoire me déplaît... reste, je le veux. Tiens, vois, le boche entre au bistro d'Adélaïde.

Vivement atteint par cette scène étrange, Sorgue dit en baissant les yeux, comme en manière de capitulation, acceptant l'oracle de Septime :

— Il viendra... ce n'est pas douteux ; c'est moi qu'il cherche.

Alors s'éleva la voix du hussard :

— Partez donc pas encore, m'sieur Febur !

« J'vous dis que c'est maintenant que l'histoire devient rigolote... la poule était en liquette suant de trouille sur la descente de lit, le mec de l'octroi ficelé dans le placard, et moi qui gueulais, mon bancale au bout du bras : « Avoue ! pourriture !... avoue où je te coupe la tête ! » Je l'aurais pas fait, mais je connais l'art et la manière. Voilà qu'au même moment... »

Septime Febur partit sans tourner la tête.

Florimond vint se rasseoir auprès de Sorgue.

Il tira sur sa pipe.

Elle était éteinte, ce qui le fit grimacer de rage.

— Donnez-moi donc du feu, O'Brien.

— Parole ! fit le dandy californien en présentant la flamme de son briquet, vous me donnez la chair de poule. Quelles singulières visions ! dirai-je pour parler comme notre vieux Tallemant des Réaux.

Florimond murmurait pour lui-même, tout habillé d'un nuage de fumée qui sentait le miel tiède et les poivriers en fleurs :

— L'époque des Grâces ! comme c'est loin !

Il y avait plusieurs périodes reconnues dans l'art de Sorgue,

pauvre encore, et qui déjà touchait au Hâvre-de-Gloire. Avant de précipiter en un enfer excentrique tout une humanité bancroche, lépreuse, priante et suppliante, Sorgue avait été le peintre aussi cruellement attendri des voluptés sans pardon, des péchés heureux accomplis sans espoir de rachat par des hommes et des femmes auréolés et revêtus de tout le sang versé ; mais un sang délavé, coupé des larmes du plaisir et des sueurs de l'épouvante.

Les critiques, pour parler des années favorables à ce labeur, disaient : l'époque des Grâces. Le portrait du *Marlou rose* datait de l'époque des Grâces.

Aux jours de l'époque des Grâces, un nouveau monde fut découvert sur la Butte. Une équipe de géants piémontais s'en vint abattre une demi-douzaine de masures, deux pans de murs envahis par le lierre où la mousse et la brousse du maquis se trouva augmentée de quelques lopins désertiques, à l'instant même que le Comité des Intérêts de la Butte — les artistes disaient : le Comité des Intérêts de la Brute — complotait, soutenu par la campagne du distingué Honoré Gringolle, d'ouvrir en ces terres quasi-vierges de vastes et claires avenues plantées de casernes civiles, dignes d'un âge craignant moins Dieu que les bacilles de Koch.

Les bandes de terre dont s'élargissait le maquis avant son sacrifice appartenaient à la Ville de Paris. Elle les offrit à bon compte aux hardis pionniers capables d'y bâtir à leurs frais. Un instant, tout Montmartre fut obsédé par le souci de cette spéculation qui fut, peut-on croire, assez piteuse. En effet, seuls résistèrent aux hasards de cette Californie du XXe siècle, le fameux baron Crochard, lequel se fit constructeur de yoles et de périssoires à deux cents mètres d'altitude et Médéric Bouthor, lequel, dans le mystère des hautes palissades, fit édifier une assez vaste paillotte parmi les orties, les chardons, les pissenlits, les pierres et les débris de chaudrons émaillés ;

cette vraie maison coloniale au milieu de ce que la rumeur publique ne devait pas tarder à pompeusement nommer — au mieux des souhaits de Médéric Bouthor : La Plantation.

Le baron Crochard et Médéric Bouthor étaient riches ; les autres colons durent louer à perte d'assez piteux édifices. Quelques-uns, assurait-on, figuraient de suffisants ateliers. Un matin le peintre Sorgue, tourmenté par le mauvais sort qui semblait jeté sur son logis, la vieille maison de bois de la place Ravignan où, dans le même semestre, un confrère allemand et un comédien polonais s'étaient pendus, s'en fut visiter l'un de ces ateliers. Le gardien chargé de veiller sur la Cité nouvelle et désolée, un vieillard armé d'une latte qu'il brandissait en marchant comme pour chasser d'invisibles oiseaux, ne lui céla aucune des incommodités du lieu.

— C'est humide en hiver et difficile à chauffer ; l'été, c'est encore mieux qu'un four à plâtre et puis l'on mène tapage chez le baron jusqu'à des trois heures du matin... Pour ce qui est de M. Bouthor, le Planteur si vous préférez, je crois que c'est lui qui attire l'humidité, vu l'état de son jardin. Voulez-vous que je vous dise ? Qu'il arrive un juillet un peu chaud après une bonne saison de pluie, il n'y aurait rien d'étonnant, avec tous les chats qui viennent crever ici, que nous ayons le choléra comme en quarante-deux !... Je ne dis pas ça pour vous empêcher de louer. On a vu des personnes s'y plaire.

Sorgue demanda licence de réfléchir, encouragé par l'invalide l'assurant qu'en ce qui le concernait il n'était pas particulièrement anxieux de sa réponse.

Le dernier atelier en bordure du petit chemin par où l'on rejoignait l'impasse Girardon était le plus exigu, mais aussi le plus coquet ; Sorgue s'attarda un instant à le considérer.

Son guide dédaigneux avait disparu.

Sur la porte d'un bleu tendre, une étroite carte de visite était piquée. Sorgue s'en approcha et lut :

CAMILLE MUNIER
Modèle

Par instinct de peintre, Sorgue heurta à l'huis.

Une voix très douce répondit :

— Entrez !

Sorgue fit jouer le bouton de cuivre, poussa la porte d'azur et s'arrêta sur le seuil surpris du spectacle qui l'attendait.

En boule humide, une nudité se jouait au centre de la vasque modeste d'un tub de zinc.

— Fermez la porte ! fermez !... cria l'Amphytrite.

Mais Sorgue, tout en réparant l'effet de sa distraction, ne détachait point les yeux du corps souple et gracile achevant dans l'onde avare ses évolutions mesurées.

Ce n'était pas une Amymone, mais un Narcisse aux yeux railleurs.

— C'est vous qui êtes...

— Camille Munier ? parfaitement.

Singulièrement apte à mettre à profit l'occasion fugace, la baigneuse qui était un baigneur aux formes pures dit avec une aisance pleine de grâce :

— Vous seriez bien aimable, Monsieur, de me jeter ce peignoir qui est là, sur le divan. Merci. Je sors de l'eau pour vous écouter.

La voix qui, à travers l'huis, avait sonné fémininement à l'oreille de Sorgue pouvait être celle d'un enfant. Les yeux mêmes de Camille Munier, sa bouche, sa peau d'adolescente autorisaient à n'accorder guère plus de seize ans à l'énigmatique jeune homme.

TROISIÈME CHAPITRE

Aussi, l'étonnement un peu pénible, inquiet, du peintre s'augmentait-il à la vue d'une panoplie rutilant au-dessus du divan et faite d'un képi et de deux épaulettes de sous-officier entrecroisées.

Sous ces souvenirs militaires, afin que nul ne put douter que l'éphèbe nu s'en était naguère légitimement revêtu, le même éphèbe souriait dans son cadre de peluche, coiffé du képi, les franges des épaulettes bien en valeur, croisant bien martialement sur la ferme poitrine deux bras barrés des baguettes de fourrier.

— Oui, c'est bien moi, dit en riant Camille Munier qui s'ébrouait avec des grâces fières de poulain de sang avant d'introduire sa beauté d'athlète enfant dans le peignoir spongieux.

A ce moment, Sorgue déchiffrait la signature commerciale du portraitiste : *Verona, Photographie du Prytanée, La Flèche.*

Camille Munier poursuivait :

— C'est moi, quand j'étais « brugnon », enfant de troupe, quoi... Quand j'ai eu assez d'instruction et qu'il s'est agi d'en prendre pour quatre ans dans un régiment, vous parlez si j'ai laissé tomber l'armée ! Très peu pour moi !... On n'est pas libre... J'ai tellement bien su faire le jacques qu'ils ont été assez poireaux pour me ficher dehors... comme ça je n'ai pas eu besoin de leur rembourser mes frais d'études avec ma peau. Vous cherchiez un modèle ? Excusez-moi, je ne pose pas pour le moment. Mais ça ne fait rien, asseyez-vous en ami. Vous fumez ? Mais si, restez donc... vous êtes M. Sorgue ; je vous connais bien.

Il offrait à son hôte des cigarettes orientales et reprenait son bavardage :

— Mais qu'est-ce que je dis quand je vous demande si vous cherchiez un modèle ! C'est le modèle-femme qu'il

vous fallait... c'est le nom de Camille, qui vous a trompé. Pour une autre fois, vous saurez que c'est Mumu qu'on m'appelle, comme ça vous n'aurez pas à confondre.

Sorgue lui avait demandé si, cependant, il lui arrivait quelquefois de poser.

— Pas souvent ! avait ricané le tendre gosse... j'ai la flemme, et puis... c'est pas un métier.

Sans calculer de tenir Mumu à la distance raisonnable, Sorgue qui, de concert avec M. Tourneur, avait, sur la rive gauche, hanté les tendres canailles du carrefour Buci, employa vis-à-vis du gamin trop joli et cynique la langue qu'il devait le mieux entendre ; du moins le pensait-il.

— Alors de quoi vis-tu, beau môme ?

— Je bricolle.

Mumu, si beau, trop beau, frémissante image de l'Amour, était, ainsi que l'Amour même, joie extrême et douleur infinie à la fois.

Les yeux s'allumaient et s'éteignaient de sorte telle sur la face pâle, avivée d'une poussée de sang aux tempes de l'équivoque petit gueux, que Sorgue, en regardant luire et mourir la clarté de ces yeux, songeait aux feux-follets qu'il avait vu naguère, en Italie, sur un cimetière de novices, à l'ombre d'un couvent.

Comme pour en finir tout de suite avec une question délicate qu'il avait perdu tout espoir d'éluder, bien que l'injure fut imméritée, Camille Munier, ou Mumu ainsi que désormais il faudra dire, fit de son index un métronome qu'il balança dans l'espace, modulant ces mots d'un argot si précieux qu'il n'était plus infâme :

— Non... rien d'une reine... tout pour les femmes !

Un geste, un regard circulaire purent révéler ce que pensait le peintre : « elles ne vous refusent rien ». Mumu devina le peintre. Il dit :

— C'est ce qui vous trompe... les femmes coûtent cher, surtout quand on a ma devise : « pas de lendemain ! » Vous comprenez ?

« Je ne leur demande pas de m'aimer... Oh ! non. C'est moi qui me gobe !... je m'aime pour moi ; ça suffit et surtout c'est plus sûr. Et puis c'est ma nature. Mais, dans ces conditions-là, c'est toujours tout à recommencer pour réussir... et dam'... c'est des frais ! »

— Alors !

— Il y a les poules.

— Quelle différence ?

— Comment quelle différence ?... Non, monsieur Sorgue !... vous voulez rire !... les poules, c'est pas des femmes... c'est des poules... vous me comprenez très bien. C'est celles-là qui m'aiment, les pauvres gosses de poules !

Mumu éloigna de soi un guéridon chargé d'une carafe d'eau, d'un restant de crème dans un bol et une assiette qui avait contenu des fraises. Cette gentille nature-morte avait été son repas du soir. L'ancien fourrier de la Flêche, élevé au son du tambour, faisait des festins de modiste.

Sorgue, conquis par l'amusant drôle — peut-être bien un coquin plus redoutable que les Bébert, les Ver-rongeur et les Mastic de la rive gauche — tira de sa poche un bout de fusain et le calepin sur lequel il notait ses rendez-vous.

— Mumu, dit-il, tu ne poses pas, c'est entendu... Mais veux-tu que je fasse ton portrait... en ami ?

Les yeux de Mumu flambèrent de convoitise.

— Vous me le donnerez ? demanda-t-il vivement. Tenez, reprit-il en allongeant le bras, M. Carreau-Bellure, de l'Institut, a fait quelque chose avec moi, en Florentin. Voilà le tableau. Vous devez le trouver moche ; je sais que ça n'est pas votre genre. Pendant la pose, M. Sant'-Ouïe, le grand musicien, improvisait sur le piano... Ah ! c'était gandin !...

M. Sant'-Ouïe me disait : « Mumu, mon petit Mumu... je m'appelle Camille... comme toi ! » Ça me faisait bien rigoler. Il n'osait pas aller plus loin, à cause de sa situation et parce que c'était dans une sale boîte à fripouilles que m'avait trouvé M. Carreau-Bellure quand on crevait de faim, mon petit copain Pied d'Ange et moi. Pied d'Ange aurait mieux fait son affaire. Vous le connaîtrez, il vient me voir quelquefois. Il est dans l'Est, engagé de quatre ans, pour pouvoir entrer ensuite dans la police.

En étendant le bras pour désigner le chef-d'œuvre de M. Carreau-Bellure, Mumu avait laissé se rouvrir son peignoir sur sa nudité attendrie par les ablutions. On eut dit d'un jeune démon prieur d'une congrégation infâme.

Mumu précisa :

— C'est entendu, alors ? vous me le donnerez, le portrait ?

Les artistes n'étant point les fous qu'imagine le vulgaire, Sorgue avait répondu :

— Je te donnerai l'esquisse.

Mumu acquiesça, nuançant à souhait sa gratitude d'un :

— Ça vaut mieux que rien.

Dès le lendemain, les séances commencèrent.

Mumu posait, vêtu comme un jeune champion de golf en débraillé étudié.

Mais c'est seul, la nuit, sans modèle, tenant de la main gauche une chandelle dont le suif ardent lui brûlait les doigts, que Sorgue accomplit le meilleur de son ouvrage. Une semaine ne s'était pas écoulée qu'un chef-d'œuvre avait rendu célèbre le beau Mumu, venu — on ne savait d'où — s'installer au pied du Sacré-Cœur, entre la plantation de Médéric Bouthor et la cellule ascétique de Septime Febur, afin que Montmartre, qui depuis trop longtemps en manquait, eut son roman.

TROISIÈME CHAPITRE

Tandis que Florimond Daubelle méditait sur le départ de Septime Febur, Sorgue, froissant entre ses mains la lettre ridicule et charmante de la comtesse Gertrude, évoquait la découverte de Mumu dans le petit atelier du maquis que le jeune monstre habitait toujours.

— Le Marlou rose !... en était-il, lui aussi, enfin à l'Epoque des Tourments ?... l'âge des agenouillements et des crucifixions ?

O'Brien et Vascar faisaient une partie de billard en bois dans les jardins du père La Bille.

— Je te donne la revanche, offrait Vascar, mais on remplacera la bille par une cravate.

Le paysagiste Paroli lisait *La Croix*. Il s'y était abonné moins pour plaire à Septime Febur qu'il détestait, et qui, lui, ne lisait aucun journal, que pour imiter Cezanne.

C'était au moins ce que soutenait cette peste de Florimond.

Marthe Galland avait chû pâmée, abandonnée dans les bras du hussard. Les plumes de coq du shako bleu de ciel retombaient en saule pleureur au-dessus du jardin qu'était le chapeau de Marthe.

— J'ai jamais revu la môme, gloussait le cavalier, mais un dimanche que j'ai retrouvé le mec de l'octroi à l'Alcazar de Toul...

Quelque chose, enfin, arrachait Marthe Galland à la domination du cavalier ivre. Ce fut à Sorgue qu'elle s'adressa :

— Regardez-moi cette petite saleté !

Toute secouée d'indignation, le regard bridé de haine, Marthe Galland désignait de sa main sèche la petite Léontine à califourchon sur le dossier d'un banc de la place du Tertre, entourée de marmousets malpropres.

Haut perchée pour mieux jouir d'un triomphe, Léontine, les mains aux poches de son tablier noir, ses jambes nues

battant le vide, secoua ses boucles brunes, fière de voir garçons et filles se disputer l'objet qu'elle leur avait confié, une photographie de petit format.

— Eh bien ? interrogea Sorgue qui n'apercevait pas l'intérêt de la scène et démêlait mal le motif de cette indignation tumultueuse dont Marthe Galland donnait le spectacle.

— Comment, eh bien ?... Vous ne voyez pas cette tenue ?... et tout ce qu'elle montre !

— Bouah ! Bouah ! fit Florimond du bout des lèvres, tu nous as bien montré autre chose et tu n'avais plus son âge.

— Florimond, je ne vous permets pas...

— Oui, ma fille, on sait que tu veux être respectée.

— Et lui, il ne veut pas. Ça ne fait rien... ça peut tout de même s'arranger. Père La Bille, remettez-nous donc ça.

— Ah ! ça, demanda carrément Florimond à Marthe, pourquoi as-tu de la haine pour ce gentil moucheron ? Ça n'est pas la première fois que tu trahis le mal que te cause la vue de Léontine... Nous savons que tu choisis tes amis parmi les plus jeunes... tout de même, Léontine, ta rivale ! je ne l'aurais jamais cru. Ai-je bien deviné ?

Marthe Galland feignit de repiquer son chapeau et laissa retomber le grand voile que le hussard tout à l'heure, à des fins très précises, avait relevé avec une simplicité militaire. L'impudique était pourpre de honte et de colère. Elle retrouva toutefois assez de voix pour répondre :

— Ce que vous dites est aussi méchant que sot.

« Si j'ai eu des amants, on les a connus... et depuis que je suis mariée à M. Galland... »

— Le poète sensualiste si goûté...

— Son art vaut bien le vôtre !...

Le hussard s'allongea une claque bruyante sur la cuisse :

— Chouette ! ça tourne au conflit littéraire ; j'ai déjà vu ça chez mon frère. Quand je le disais que ça pouvait s'arranger !

Mais, indifférent à la sotte querelle, Sorgue faisait un signe à Léontine.

La petite aussitôt d'accourir.

— Qu'est-ce que tu as, là ?

— C'est le portrait de maman... si grand'mère savait !... elle ne veut pas le montrer... n'est-ce pas qu'elle est belle, ma maman ?

Sorgue tenait la photographie à deux mains et à bout de bras, ainsi qu'une estampe rare. Florimond Daubelle, debout, s'était penché sur son épaule.

La fillette attendait, se dandinant, anxieuse d'une exclamation admirative de ses grands amis les artistes.

Sorgue, sans baisser les bras, se retourna vers Florimond. Les yeux rieurs de l'écrivain s'étaient voilés de tristesse.

Sorgue et Florimond n'échangèrent pas une parole.

— Montrez, sollicita Marthe Galland usant d'une grâce mal feinte.

On ne lui répondit pas.

Elle vint s'appuyer sur l'épaule de Florimond, indifférent. Le hussard, en trébuchant, ses pieds éperonnés embarrassés dans l'énorme sabre, se joignit au groupe.

Il ouvrait tout grands des yeux tout à l'heure alourdis par l'alcool.

Le hussard troubla le silence d'un mot unique, mais énorme.

Seule, Marthe Galland souriait franchement, de plaisir. Elle était si contente que, d'un geste machinal, oublieuse de la querelle, elle caressait de ses doigts maigres les tempes et les mèches souples de Florimond.

— N'est-ce pas qu'elle est belle, ma maman ? répéta Léontine.

— La connais-tu ? demanda Sorgue à la gamine.

Léontine secoua la tête.

— Je ne l'ai jamais vue.

— Dans quel pays est-elle ?

— A Tunis, monsieur Sorgue ; grand'mère m'a raconté qu'elle était mariée à un Turc... un général du Sultan des Tunisiens... mais, naturellement, il n'est que le mari de maman... ce n'est pas mon papa... Quel beau costume turc elle a, ma maman.

— Mais, ma pauvre Léontine, ta mère est tout simplement dans un...

Marthe Galland n'acheva pas.

Sur elle en un moment, Florimond la menaçant du regard, lui saisissait les poignets à les broyer, cependant que le hussard, trépignant d'aise, beuglait :

— Vas-y mon pote ! F...-lui une baffre !... elle l'a bien méritée.

Florimond la lâcha.

— Sale bête ! cracha Marthe Galland, à son adresse ou à celle du soldat, pour tous les deux peut-être.

Léontine n'avait que de demi-naïvetés. Une barre douloureuse à son front pâle marquait qu'elle cherchait avec une surprise angoissée la raison des violences dont elle était la cause obscure.

Une voix chaude cria :

— Ohé !

Médéric Bouthor, faisant de grands signes avec sa canne en bois des îles, débouchait de la rue Saint-Rustique, flanqué de Karl Darneting sortant du cabaret d'Adélaïde, et suivi des hôtes du nouveau maquis, le baron Crochard, très chic,

glabre, coiffé d'une casquette de yachtman, Mumu enfin, son éternelle cigarette aux lèvres.

Marthe Galland le vit la première et fit trois pas, très rapides, à sa rencontre, puis elle s'arrêta net.

Léontine secoua ses boucles brunes, de ce brusque mouvement de jeune cavale qui lui était familier.

Elle glissa sa menotte dans la main de Sorgue et détala, criant très fort :

— Grand'mère m'appelle !...

Au passage, Mumu fit mine de la poursuivre, comme on poursuit un chat affolé en quête d'un abri, et il lui lança sa fine badine aux jambes, pour rire.

PARIS
VU
DU SACRÉ-CŒUR

Ce fut le 25 novembre 1905 que Médéric Bouthor prit définitivement possession de son sauvage domaine du nouveau maquis.

J'ai retenu la date sans peine. Sorgue fit ce jour-là un croquis du personnage, personnage qui demeurera mystérieux alors que s'achèvera cette histoire.

Or, Sorgue a coutume de dater la moindre de ses notes plastiques et j'ai, quant à moi, conservé le croquis par admiration pour l'art de Sorgue autant que par amitié pour le peintre et son modèle.

Ce qui devait garnir la paillotte du Planteur, le café de Surate, disions-nous quelquefois, fut amené, on ne sait d'où, dans une grande charrette bâchée comme on n'en voit plus que dans les provinces reculées et menée par un homme à qui le bel art du cocher honoré dans Rome et dans Byzance, jadis, autant que de nos jours dans tout le Royaume-Uni, était trop visiblement étranger.

Toutefois, s'il s'en acquittait médiocrement, ce n'était pas au pire, et il en allait de même des vingt autres métiers que le drôle suppliait qu'on lui permît d'exercer.

A quel débris d'humanité desséchée, au delà en apparence de cette maturité propice à la vie éternelle, appartenait cette face blanche et noire, si flétrie, si recroquevillée, toute pareille à une gazette absurde roulée en boule ? Vieux sacristain ? Vieux peintre ? Vieux forçat ?

QUATRIÈME CHAPITRE

On l'avait connu mannequin vivant dans un jeu de massacre de la fête du boulevard Ornano. C'est le pieux Septime Febur qui l'avait arraché à cette infâmie, recueilli et sustanté. Pour récompense, Septime Febur avait été menacé d'expulsion à cause de l'horrible mendiante du Sacré-Cœur dont les glapissements ameutaient tout le voisinage lorsqu'elle vidait bouteille avec ce gai voisin donné par le hasard.

L'hôte avait encore dérobé à Septime un carton d'aquarelles, scandaleusement vendues au vieillard hirsute de la rue des Martyrs ; le vieux lion en blouse blanche assis dans l'ombre guillerette du cirque Médrano, acheteur à bas prix des œuvres de peintres pauvres, et leur revendant à tempérament de la literie, des cuvettes, des tabourets de paille et du tabac de contrebande.

— Tout ce qu'il faut pour se mettre en ménage, mes amis !... et je connais plus d'une petite fille gentille, ambitieuse d'être honnête, qui vous entretiendrait ça faut voir comme !...

Quand Florimond Daubelle l'eut averti du dol, en le félicitant sur la beauté des aquarelles dont il se flattait d'avoir pénétré la mystique, Septime Febur préparait le café, en petit costume du matin : caleçon vert d'eau, gilet de cérémonie qu'une brûlure de cigarette avait à tout jamais gâté, veste fourrée dont, aux dernières vacances, lui avait fait cadeau son père, armurier en la ville de La Rochelle, berceau de la famille.

Septime Febur, si bon, si indulgent, passa une redingote pour chasser le mauvais hôte.

Ça se fit aux applaudissements affectés de la mendiante du Sacré-Cœur savourant l'acte de justice par sa fenêtre aux vitres cassées.

En cette affaire, le dommage dont avait souffert Septime Febur n'était rien autre que la publicité brutalement donnée

à son art d'enlumineur, par lui tenu secret, comme si les douces images, longtemps cachées, n'eussent été rien que des exercices de dévotion particulièrement purs.

L'affliction de Septime Febur durait encore que son voleur — un peu meurtrier de son harmonieux esprit — avait fait sa paix avec la mendiante du Sacré-Cœur.

Quelque matin, sans avoir à prendre la peine basse de me dissimuler, accoudé à une de ces énormes pierre de taille qui, jusqu'à l'édification complète de la tour septentrionale, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1909, figurèrent au pied de la basilique, je pus surprendre une de leurs conversations. Son sens ne m'apparut pas très limpide :

— Le Bon Dieu a une police comme les autres, seulement elle est mal faite.

— C'est vrai qu'il y a tant d'injustice !

— Tu ne sais même pas pourquoi ?... Je vais te le dire... C'est parce que les prêtres renseignent mal le Bon Dieu... Ils sont trompés par les mouchards qui n'y entendent rien.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire que tu es un imbécile... tu es plus bête que canaille... Idiots de prêtres qui t'écoutent !...

— Mais je ne fourre jamais les pieds dans leurs boutiques !

— Qu'est-ce que ça prouve ?... Et puis, tais-toi ; entends-tu ? Je te défends de parler mal de la religion !... Je suis bonne chrétienne, moi ; seulement pas de danger qu'ils m'écoutent ; ils sont pourris, pourris, pourris !...

C'est l'hôte chassé par Septime Febur qu'introduisit un jour la logeuse de Florimond étouffant, grelottant de fièvre, croyant mourir d'une pneumonie contractée un soir de fête. L'homme à la tête en boule de papier imprimé se vantait alors d'être le plus habile ventouseur et poseur de sangsues de toute la Butte. La guérison de Florimond, dûment résolu à ne point mourir, valut au monstre une petite

clientèle qu'il délaissa bientôt pour la photographie foraine. Le monstre avait le goût funeste des grandes entreprises.

J'admirais Florimond d'avoir eu le courage d'accepter les soins du vieux pitre maigre évoquant quelque gigantesque araignée d'eau. Je crois encore fermement que c'est par l'effet de quelque maléfice qu'il m'advint — un mois ou six mois, je ne sais plus ; pour moi c'étaient des siècles — de trouver ce personnage de délire là même où je me pouvais croire le mieux à l'abri de son horrifique présence. Je bénis l'heure où fut conjuré le mauvais sort qui l'attachait à mes pas.

Ne me heurtai-je pas au bourreau de mes nuits — je lui dois plus d'un cauchemar — jusqu'en l'antichambre du Sous-Secrétaire d'État à l'Intérieur ? J'eus ce jour-là le goût malsain d'en faire mon compagnon d'une heure.

L'huissier m'apprit que le personnage, éconduit par tous les ministres qui s'étaient succédés place Beauveau, sollicitait une pension ou « un petit bout de ruban » à titre de compensation et en qualité de partisan de l'Ordre fusillé par erreur, en mai, pour avoir figuré au programme d'un concert donné par le Comité central de la Commune, aux Tuileries.

Parce qu'alors on fusillait en masse, et trop vite — de l'ouvrage gâché — le quémandeur avait le lendemain ressuscité d'entre les morts. Il ne donnait même pas son cas pour unique. Sa maîtresse Amanda, l'étoile du bal Mabille, fusillée au même titre par des lignards pressés, s'était aussi relevée du charnier, traînant seulement, amaigrie, sanglante et brisée, sa belle cuisse de danseuse de cancan *.

Lorsqu'après une lâche charité je me fus délivré du fusillé récalcitrant, je me découvris un singulier malaise.

* *Monstres choisis.*

Plus tard, dans la nuit, mon sommeil fut douloureusement hanté de la vision insoutenable des milliers de morts qui ne voulaient pas mourir.

Le mur de ma chambrette ne s'habillait plus du ridicule papier à fleurettes bleues : il devenait Le Mur !

Et de chaque pierre crevassée du Mur sortait un martyr trempé de sueur et souillé de poudre, essuyant le sang de sa face d'un revers de sa manche de garde nationale, avant de me pousser à l'oreille son absurde et généreux : Vive la Commune !

Et Amanda, ressuscitée elle aussi, les baisait au front et leur donnait à boire !

Qui dira pourquoi à mon réveil cette conviction sans garantie s'était inscrite en mon esprit qu'Amanda vraiment était réchappée de la fusillade et que c'était elle la mendiante du Sacré-Cœur ?

Oui, pourquoi ? Mais pourquoi encore ces deux revenants qu'on ne pourchassait plus s'entretenaient-ils si souvent, et à voix basse, des choses de police ?

Je n'ai jamais été sûr du nom de la vieille. On disait : La Mendiante du Sacré-Cœur. Est-ce que ça ne suffisait pas ?

J'ai su le nom de l'homme, son prénom tout au moins, le jour qu'emménagea le Planteur. Du seuil de la paillotte, l'homme aux favoris maritimes héla :

— Amédée !

C'était un ordre sans dureté, mais un ordre. Amédée ne s'y trompa pas.

Médéric Bouthor, rentier débonnaire, avait le verbe bref d'un chef. Ce planteur solitaire, planteur d'on ne savait quelle plante plus fabuleuse que la mandragore, eut soumis à sa voix aux claquements de lanière trois cents nègres et leurs femelles.

Amédée mit habit bas, une jaquette grise à basques im-

menses. Il la plia soigneusement avant d'en recouvrir la croupe du cheval pie dont il embrassa les naseaux, lui faisant mille recommandations imbéciles, traitant l'animal un peu comme un enfant turbulent dont on attend qu'il devienne enfin raisonnable. Après quoi, trottant sec, Amédée se mit en devoir d'accourir à l'ordre.

— Tonnerre de Brest ! jura Médéric Bouthor, qui s'appliquait toujours au jargon naval, qu'attends-tu pour débarquer la cargaison ? Voilà tantôt une heure que nous avons jeté l'ancre et tu n'as encore rien mis à quai.

Amédée salua militairement et fit une funèbre grimace qui voulait être un modeste sourire, signe évident d'heureuse servitude.

— Compris, patron, compris ! dans un quart d'heure les accessoires seront sortis du magasin et vous pourrez souper ce soir dans un décor tout planté. On sera fameusement équipé, vous verrez.

A l'argot marin du Planteur, son maître, le nègre blanc, l'ancien impresario du Camp de Châlons, que je devais retrouver importunant les noceurs de la *Perle Noire*, préférait le jobelin des coulisses et le lui opposait. Ça donnait du relief et du ragout au dialogue :

— File le câble, Amédée, et profitons de la bonace ; nous sommes menacés de gros temps.

— En scène pour le un ! ripostait l'équipage apparaissant au détour de la ruelle, l'échine ployant sous une caisse immense, plus précieuse que son contenu d'être ornée de ces mots évocateurs, peints en lettres noires d'un pouce : A A L 257 LA PLATA.

Au second voyage, déjà trempé de sueur et ahanant, Amédée tremblait de toute sa maigre carcasse sous un ballot amorphe d'objets hétéroclites enveloppés de rafia.

Les reins cassés, il fit son troisième voyage, traînant der-

rière soi, au bout d'une corde, une malle de matelot, ceinturée de fer et dont le couvercle était gravé au feu d'une ancre et d'un dragon furieux.

— L'as-tu bien arrimée au moins, garçon ? cria Médéric Bouthor, sa grosse patte poilue en porte-voix ; le filin est-il solide ?

Pour son quatrième voyage, le misérable, s'espérant réconforté par une gorgée de rhum que lui avait administré le Planteur, crut pouvoir se charger du meuble principal, une table en sapin vulgaire.

Ses jambes sans muscles se dérobèrent sous lui. Il décrivait des courbes inquiétantes, se cassant les ongles à vouloir cramponner ses mains débiles au meuble qui glissait sur sa chemise mouillée, le blessant à la nuque avec autant de férocité que si cette chose inanimée eut été douée d'intelligence.

Le Planteur éclata de rire :

— Nom d'un sabord, pauvre Amédée, tu supportes mal le rhum !

L'autre voulut répondre.

— Ça n'est pas le rhum...

Il n'y parvint pas et hoqueta d'inintelligibles syllabes avant de s'effondrer sur le gazon pisseux, parmi les vieilles casseroles et les canettes brisées. Son chemin de croix était fini.

Amédée était libre d'aucun faux orgueil. Plus ou moins rétabli de sa chute, il prit place devant la table qui l'avait fait souffrir et s'en vengea en dépêchant la bouteille de rhum que le Planteur avait posé dessus.

C'est Médéric qui se chargea du reste. Aussi bien la paillotte était-elle garnie de l'indispensable et si un lit manquait, c'est qu'un hamac le remplaçait.

Un vaste banc dispensait d'aucune chaise.

QUATRIÈME CHAPITRE

De tout ainsi.

Un à un, Médéric apporta sur son dos ou à pleines mains des armes barbares, lances, sagaies, boomerangs, casse-tête, coupe-coupe, criss, arcs et leurs flèches, des colliers d'ivoire ou de corail, des boucliers de cuir, jusqu'à une étroite pirogue en peau d'hippopotame ; des diadèmes de plumes, des masques de bois noir à barbes de laine, à cornes de buffle bossu, des masques blancs et rouges, des fétiches souriants ou grimaçants, petits dieux d'ébène, de grise pierre tendre ou de terre cuite rosée ou de pierre volcanique plus noire que le marbre, plus brillante que l'acier, ou de bois violemment colorié à la détrempe, immortels tutélaires ou funestes, insexués ou monstrueusement mâles. Il y avait aussi des filets et des instruments de pêche, la carapace d'une tortue de mer, des fruits de Mozambique desséchés enveloppés dans un pavillon américain, noué aux quatre coins, comme des noix dans un mouchoir de paysan ; des courges géantes du Zambèze, un cerisier nain du Japon, un bouquet de roseaux pourpres de l'Amazone et des palmes de Palestine.

Quand la carriole fut vidée, Médéric s'agenouilla pour décrocher d'entre les quatre roues, aux hurlements joyeux d'une populace enfantine, un Condor des Andes empaillé sur un roc de carton et la cage où, rué de rage aux barreaux dorés, un papegai vivant hurlait :

— Cochon de pays ! Cochon de pays !

C'est tous les coins farouches, nourris d'angoisse et de lumière, de volupté sauvage et de nostalgie, de paresses et de fièvres, tous les coins de la vaste terre dont nous avons tous rêvé, un jour de brume européenne, le front aux vitres d'une chambre d'hôtel ouverte sur le port, qu'évoquait le trésor de Médéric. Comment n'eut-on pas songé aussi à un atlas fatigué, déchiré, taché d'encre et de confiture, dont un fiévreux enfant, sachant à peine lire, mais possédé d'amour

pour les belles images, aurait mêlé toutes les pages en confondant tous les climats ?

Cependant, avant que le soleil ne disparût à l'horizon, avant de refermer la porte étroite de sa maison coloniale du maquis, le Planteur, indifférent aux premières gouttes de l'averse, sortit de son gousset une grosse boussole et médita sur l'orientation plus ou moins favorable du terrain.

— Amédée ! cria-t-il, tu n'as pas égaré les graines ?

— Les graines ? oui, p'tron, hoqueta le nègre blanc entre deux ronflements, la tête de guingois et ses maigres bras étendus, crucifié sur la table de sapin parfumée et lavée par la chaude liqueur répandue.

Amédée sombra tout à fait dans un sommeil de brute.

Son maître ne le réveilla pas.

Il alluma une bougie qu'il fixa sur la table même en faisant couler un peu de cire ; puis, ayant déchiré le papier blanc qui enveloppait un pâté, il eut tôt fait d'engloutir ce souper que le reste de rhum, bu à la régalade, devait l'aider à digérer.

En des coins d'ombre percés d'un rais de lumière avare, les faux dieux les uns aux autres pressés tenaient conseil. Ou plutôt n'était-ce pas un grotesque concile où chacun ergotait sur son essence réelle et sa divinité usurpée?

Médéric Bouthor leur souriait avec amour.

A ses yeux, il ne pouvait y avoir parmi eux de faux dieux et chacun de ses dieux ennemis ne pouvait pas ne pas être son dieu unique, puisque les mains aujourd'hui en poussière des artisans barbares les avaient tous taillés, bois gonflé de sève ou pierre sans âme, dans la matière même de son rêve et de sa fantaisie.

Jusques à quand se fut prolongée la muette adoration ?

Un poing joyeux heurtait au seuil.

Médéric s'ébroua, arraché à ses dévotions.

— Qui est là ?

QUATRIÈME CHAPITRE

— Sorgue.

Médéric ouvrit la porte.

Florimond Daubelle suivait le peintre. Ils riaient.

C'est Florimond qui s'écria :

— Ah çà, mon vieux, vous avez oublié le cheval. On l'a retrouvé place Constantin-Pecqueur. Oui, cet intelligent animal a découvert un riche ratelier en l'éventaire de la fruitière... vous en avez au moins pour six francs de poireaux.

« Tout un peuple en délire dégringole la Butte pour jouir du spectacle. La fruitière blasphème, les agents se consultent, des polissons mettant à profit la confusion générale s'attaquent aux vertus les plus robustes de la circonscription.

« Aux premiers rayons de la lune, c'est féerique.

Médéric en demeurait stupéfait. Il bégaya :

— Le cheval !...

— Le choix du cocher, fit Sorgue en montrant Amédée endormi, explique la conduite du cheval.

— En route, pressa Florimond, il faut arranger l'affaire ; prenez votre bourse et puis... vous n'allez pas passer la soirée en compagnie de cet ivrogne. Venez, la nuit est superbe. Eh bien, Sorgue ?...

Le peintre avait saisi la bougie de la main gauche. Par une habitude d'artiste accoutumé à peindre la nuit de la sorte, la flamme et le pinceau aux doigts, il élevait le maigre luminaire au-dessus du tas de fétiches et c'était à son tour de leur vouer son âme.

Médéric le comprit. Il en eut de la joie. La joie d'un père transporté qu'un étranger admire ses enfants.

— Ils sont beaux !

Sorgue hocha la tête, sans répondre.

— Vous les trouvez beaux ?

— Les musées sont des cimetières, répondit Sorgue.

— Le cheval, messieurs !... le cheval ! clama Florimond.

Sorgue ne bougea pas. Alors Médéric eut tôt fait de décider.

L'immense palette qu'était sa main s'abattit sur l'épaule de l'ivrogne endormi. Les doigts de fer se fermèrent sur des plis de linge fripé et, en un moment, Amédée se trouva debout, bien éveillé, avec devant lui un maître résolu qui commandait :

— Le cheval, crapule ! va le chercher... en bas sur la place... prends ça pour payer les dégâts... et ne reparais pas avant demain !... Tu ne comprends pas, propre à rien ? Faut-il que je te donne des explications à coups de pied dans le derrière ?

Gémissant, hébété d'être chassé avec un louis dans la main, le palais dévasté par l'alcool, Amédée s'en alla dans la nuit, bégayant :

— Pourquoi m'ont-ils manqué à Versailles... pourquoi m'ont-ils manqué ?...

— Asseyons-nous, Messieurs, pria Médéric ; il y a une autre bouteille de rhum.

Médéric Bouthor atteignit non sans peine, parmi les hardes et objets accumulés aux angles de la cambuse, un paquet de bougies. Il en alluma une demi-douzaine afin qu'une clarté réelle balayât l'ombre.

A la plus favorable des lumières artificielles, les faux dieux rutilèrent, miroitèrent, grimacèrent et sourirent à l'envie.

— Celui-ci, déclama orgueilleusement Médéric, c'est Churonepenteck, dieu mexicain protecteur des récoltes...

L'aimable monstre que Médéric baptisait Churonepenteck était un petit drôle trapu, aux jambes torses, mais magnifiques de patine ; le ventre en poche de cornemuse voilait d'un peu d'ombre une virilité roide mais discorde à l'image

d'un pied de vigne ; arrondissant gentiment ses bras de mandrille, le pseudo Churonepenteck, qui ne souriait pas, paraissait très satisfait de son visage oblong taillé seulement de quelques traits essentiels.

Florimond fut-il en parfait accord avec son ami Sorgue lorsqu'il dit :

— Churonepen... chose, mon petit churon, je t'aime bien, toi ; tu es un gentil simulacre. Il nous donne une fière leçon, celui qui t'a taillé dans le bois des grands baobabs tremblant au bord du fleuve où les crocodiles claquent solennellement de la mâchoire, les crocodiles académiciens par la robe, coupe et couleur, et la gueule en forme de chapeau. Pour toi, Sorgue, et pour moi... et pour notre hôte peut-être, tout l'art qu'il faut atteindre... étreindre... ou feindre !... n'est-il pas défini par la sévère économie de cette face plate, et qu'un minimum de plans conjugués enrichit de reliefs puissants ?

« Cet ovale est beau de n'être pas un visage, mais le miroir où s'inscrit l'identité d'un visage. Si ce que je dis est faux, les bonnes femmes de cire des coiffeurs sont plus pures que l'antique.

« Un miroir ! Voilà le hic !... Il y faut savoir lire. Si je me regarde dans la glace, je lis encore trop de pages d'un roman diffus... confus ; le portrait-miroir de Churo... chu... »

— Churonepenteck.

— ... est une sorte de sommaire sacré qui tient lieu de tout.

Sorgue intervint, sans rire.

— Mais ce n'est pas Churonepenteck... et ce n'est pas mexicain... C'est un fétiche dahoméen relativement moderne...

Le visage de Médéric s'altéra et, bien que son palais et sa gorge fussent imprégnées de vieux rhum, il dut sentir le sel des larmes refoulées.

Pour le soulagement du bonhomme, son jeune hôte poursuivait :

— ... moderne sans doute, néanmoins d'une tyrannique beauté ; il n'en existe à ma connaissance qu'un second exemplaire en Europe, celui qui est à Londres dans la collection de Lord Pellingbrook.

— Le bienfaiteur des petites girls ? Celui qui leur bâtit des homes-palaces ? Ça ne m'étonne pas, remarqua Florimond. Il y a relation étroite entre ces deux passions.

Les rides prématurées dessinèrent au front du Planteur des arcs de joie, et triomphaux.

Il y eut un instant de silence.

Médéric à nouveau remplit les verres, s'excusant d'avoir différé cet office.

— A votre santé !

— A votre santé !

— Sorgue, murmura Florimond en reposant son petit verre, n'ai-je pas été un ami excellent ? J'ai dit, le pouvant en ma qualité d'homme de lettres, tout ce que tu pensais mais qu'il ne te fallait pas dire... Les déclarations de peintre sont toujours regrettables.

Sorgue sourit. Après il répondit, mais pour lui-même et Médéric qu'il tenait beaucoup à ne pas contrister :

— Vous avez bien raison, monsieur Bouthor, de ne pas attacher une importance exagérée à vos classifications. Si vous dressez un catalogue de vos collections, peut-être s'y glissera-t-il quelques erreurs. Je vous demande la permission de ne pas les rectifier.

« Ne me le demandez jamais, ne faites jamais appel à ma compétence, je vous en supplie. Rectifiez au contraire les frontières de la Guinée en lui annexant la Guyane hollandaise si bon vous semble, laissez filer à la dérive toutes les îles Marquises ; désenchaînez les archipels, mon vieux, tout va

bien !... et félicitez-vous autant que je vous envie !... Vous avez réalisé sans effort ce à quoi j'aboutirai je ne sais quand... car maintenant je suis hanté.

Il répéta très bas :

— Hanté !

— Merci ! fit ingénuement Médéric Bouthor d'une voix étouffée. Un peu de rhum ?

Ses yeux brillaient, flambant d'or comme la chaude liqueur.

— Nos débauches, dit Florimond, restaurent la vraie morale. Nous nous employons encore à ruiner l'exotisme et à assassiner le pittoresque.

— Où avez-vous trouvé tout cela ? demanda le peintre, pratique.

— Un peu partout... je bricolle, quoi !... J'en ai eu pas mal au Marché aux Puces, à Saint-Ouen... on y trouve de tout. C'est comme à Bicêtre et aux Patriarches, rue Mouffetard. Je ne les ai pas payés cher... tenez, celui-là, ce beau diable cornu... quatre francs !

— Savez-vous, mon vieux, que vous possédez un trésor ?

— Je le sais, répondit Médéric avec sérénité.

Le rhum fatiguait Florimond.

Les bougies tordaient leurs flammes follettes, s'allongeant et empestant la paillotte.

— La soirée doit être belle, accompagnez-nous, Médéric, dit l'écrivain, nous irons sur la terrasse du Sacré-Cœur dire bonsoir à Paris.

— Volontiers, mais encore un petit coup de rhum avant de partir !

— Non, non... grand merci.

— Vrai ?... Et vous, monsieur Sorgue ?

— Non, mon vieux, non, plus de rhum.

— Alors, messieurs, permettez-moi...

Et, sans achever, l'hôte empoigna la bouteille dont il vida une forte lampée à la régalade.

— C'est épatant ! pensa Florimond ; il n'est pas saoûl et ne le sera pas. Dites moi, Médéric, les plantations... alors... c'est sérieux ?...

— Comment, si c'est sérieux ? Mais je commence demain !

— Alors... la canne à sucre... le tabac... le poivre...

— J'y compte bien.

Florimond ne blagua pas le Planteur et sans doute était-il aussi sérieux que son hôte quand il répondit :

— Je vous prie de m'intéresser à vos travaux. Les types en bois c'est l'affaire de Sorgue... Avant deux ans... mais pas plus avant, le peintre étant un animal ruminant... il y aura du nouveau dans les beaux-arts... Quant aux plantations tropicales en terre vierge à Montmartre, c'est ma partie ! Part à deux, Médéric !

— Ah ! jeunes gens ! jeunes gens !

Le cœur chaviré d'émotion, Médéric leur prenait les mains, à les broyer, dans ses grandes pattes velues.

Ils sortirent.

Les vieilles ruelles étaient désertes, ou presque.

Une lampe brillante à la porte d'un cabaret déroulait un lacet de lumière sur le sol raboteux. C'en était assez pour éclairer un petit fantôme sans pudeur, coiffé d'un drôle de chapeau fleuri et qui, commodément campé au coin de la muraille, reconstituait une estampe graveleuse.

— Nécessité n'a pas de loi ! déclama Florimond.

Un raclement de guitare accompagnait le tavernier chantant :

L'herbe des champs va renaître,
Le soleil nous fait les doux yeux !

QUATRIÈME CHAPITRE

Le petit fantôme, redevenu chaste, courut bien vite savourer le reste du chant et de la poésie.

Les trois hommes parvinrent à la terrasse qui domine le Sacré-Cœur.

Paris était en bas, papillotant des derniers feux du gaz. Il était tard. L'ombre avait refermé ses paupières sur les monstrueuses prunelles électriques.

— C'est mieux ainsi, dit Florimond, c'est Paris concret, Paris de toujours ; le Paris de l'heure qui sonne et moins réel que l'autre, c'est un pays abstrait. C'est le Paris de nos pères et le Paris de nos fils, quand ils auront cassé les trop beaux réverbères au grand Soir... dont Maya nous préserve, rien n'étant plus plat qu'une révolution... quelque chose comme des grandes manœuvres civiles, une année ici, un siècle après ailleurs. Oui, c'est le Paris passé et futur, le Paris clignotant d'Henri IV et de Paulus, et celui de l'homme enfin juste, bon et beau, cette hypothèse.

« Quand j'étais à Vienne, l'an dernier, précepteur des enfants du prince Lichtenstein, et que je songeais à mon Paris traversé pour la dernière fois dans l'auto rapide qui m'emmenait à la gare de l'Est, savez-vous ce qui, à mes yeux fermés pour mieux revoir, était l'image totale de Paris ?

« C'était un fiacre, mes amis, très lent dans le bleu si godiche du petit jour ; un fiacre de mon enfance, mal foutu et rapatriant des danseurs bourgeois.

« Ma mère, encore très belle, habillée ainsi que les dames des portraits de Dubuffe, ramenait un pan de velours et de jais sur la soie vert d'eau de sa jupe. Son pied fin chaussé de satin, artistement posé sur la bouillotte, ressemblait à un joli scarabée sur une grosse pierre.

« Mon père cinglait ses cuisses avec ses gants salis, déjà occupé en esprit des travaux ennuyeux de la journée.

« Les yeux brûlés de sommeil, en costume de pierrot, je

souffrais de comprendre à quel point je ne m'étais pas amusé.

Florimond empoigna le bras de Médéric absolument comme s'il eut nommé le confident parfait, seul capable de saisir une pensée aussi complexe.

— On a voulu peindre cela, mon cher ! Oui, peindre cela et des histoires du même gabarit... du même fiacre ! ce fut du beau !... ah ! les ânes !... toute la peinture de genre !... et pourtant ces misérables eurent une excuse... car il faudrait peindre cela... mais comment ? Ah ! comment ! La littérature n'y suffit pas... et la peinture non plus... on doit trouver quelque chose... C'est Sorgue qui trouvera.

— Un incendie ! s'écria Médéric en étendant le bras.

— Non, les Halles, corrigea Florimond ; notre déjeuner qui mijote en serre chaude.

Et puis ils se turent, happés par cette vague invisible, plus haute que les vagues ourlées d'écume et qui, au bord de la mer, saisit les rêveurs excellents pour les traîner au large en les enchaînant sur un bout de rocher.

Florimond y pensa sans doute quand, délivré de l'emprise, il put articuler, du ton dont on ne sait plus quel Frédérick Lemaître de province proféra « trop tard les cymbales » :

— Trop petit le cocher... trop petit pour un Prométhée !

Il ajouta, se retournant vers le jeune et malheureux chevalier de la Barre enchaîné pour la deuxième fois :

— N'est-ce pas, Monsieur ?

Sorgue, qui avait imité son ami dans son mouvement de retour, l'avait sans doute aussi suivi dans ses pensées. Sans cela, lui qui n'avait pas de goût pour l'humour blasphématoire, n'eut pas dit en montrant la masse énorme du Sacré-Cœur tout bleu et sable ainsi qu'un palais de la lune :

— Le Casino !

QUATRIÈME CHAPITRE

Médéric, docile à son instinct, sans effort, se mit à l'unisson. Il dit, refaisant brusquement face à Paris :

— On songe à un gouffre pleine de paquebots noyés dont les feux de poupe brûleraient encore.

Tous trois se trouvaient alors à cette même place où, douze mois auparavant, le trop joli Camille Munier, dit Mumu, était venu s'accouder.

Alors le phare solaire tournait glorieusement sur la mer parisienne.

Mumu, en culotte courte de sportman, s'appuyait héroïquement sur sa bécane joliment nickelée, ses doigts fins assouplis sur l'acier du guidon.

Ainsi Sorgue, plus tard, l'avait-il peint, au sommet de la Butte, le Marlou rose.

Balzac écrit que, lorsqu'il eut conduit à sa dernière demeure le père de Delphine et de Nasie, Eugène Rastignac, si pauvre qu'il n'avait en poche que vingt sous empruntés au garçon de la maison Vauquer, en proie à une horrible tristesse, contempla Paris du haut du Père La Chaise.

Mumu avait choisi un identique observatoire.

Les yeux d'Eugène s'attachaient surtout entre la colonne Vendôme et le Dôme des Invalides, là où vivait le beau monde dans lequel il avait voulu briller.

Mumu savait que n'y pouvait paraître l'enfant de troupe chassé. Vertueuse femme d'un brave sous-officier, chevalier de la Légion d'honneur, sa mère y avait dû laver le carreau des cuisines et avait là appris à boire avec les cuisinières.

Camille mesura les blocs gris des quartiers tristes où des patrons exigeants font travailler à petit prix les trop jolis jeunes gens qui n'ont pas assez de repos pour briller aux promenoirs des cafés-concerts, avec les douces fillettes leurs amies.

Son œil clair perça les murs des bureaux, des magasins

et des études. Son œil de chat découvrit les chemins par où se glisser, à l'heure que des messieurs brutaux s'avisent de vous demander vos papiers et de poser des questions indiscrètes en une langue sans pureté.

Il éventa tous les pièges parisiens tendus par le stupide monstre Travail à la gentille et très intelligente princesse Fainéantise et là où, croisant les bras sur son frac boutonné, Eugène s'était écrié : « A nous deux ! », Mumu, accoté sur son vélo, cracha, avec le mégot doré de sa cigarette turque, ce vers crapuleux, chanté d'une voix très pure, sur un air vif et gai :

Non, tu n'me l'mettras pas !...

LA FEMME, L'OISEAU, LA LAMPE ET LA CHANSON

Peu de temps après la scène multiple qui avait rassemblé, au cabaret du père La Bille, Sorgue, Septime Febur, Florimond Daubelle, O'Brien, son frère le hussard, Marthe Galland et leurs amis, Médéric Bouthor descendait mélancoliquement, à petits pas perdus, un peu à la façon d'un chien divaguant, la tortueuse rue du Mont-Cenis.

Le buste incliné en avant, sa bonne tête ronde à favoris de frégaton emporté par un roulis intérieur, il allait, ses grosses mains nouées sur l'échine, ses mains aux dix doigts si solidement réunis qu'on songeait à quelque robuste grapin.

C'est rue du Mont-Cenis que Jules Galland, le misérable poète sensualiste employé à l'Hôtel de Ville, avait son logis. Une vraie chaumière de paysan.

La fenêtre de Marthe était ouverte.

Celle que dans les ateliers on nommait pour rire l'Inassouvie, assise près de la croisée, brodait sagement.

Un serin chantait dans une cage.

— Bonjour, monsieur Médéric.

Son sourire d'amoureuse macabre n'arracha pas le promeneur à sa mélancolie.

— Bonjour, madame Galland.

— Tiens, vous ne m'appelez plus Marthe ?

— C'est-à-dire... volontiers... je vous demande pardon... Comment allez-vous, ma petite Marthe ?

— Je travaille.

— Comme une fée !

Médéric s'appliquait à paraître courtois.

— Je ne vous savais pas si habile.

— Oui, c'est du beau linge de corps.

Certains mots, dans sa bouche équivoque, prenaient aussitôt une valeur d'infâmie. Elle continua :

— Regardez... je paierais ça au moins vingt-neuf quatre-vingt-quinze aux Galeries ; ça ne me revient pas à moitié prix. C'est au couvent que j'ai appris. On travaillait pour les cocottes à s'en crever les yeux... mais je ne regrette pas ma peine, ni le cabinet noir, ni les croix de langue, ni les fessées des bonnes sœurs. Il paraît que dans les prisons aussi on fait du très beau linge de corps.

— Je ne sais pas, répondit Médéric que la distraction rendait à peu près imbécile.

Marthe le considéra un moment.

— C'est la culture qui vous tourmente ? On dit toujours que c'est dur.

— La culture ?

Le rire aigre de Mme Galland effraya le canaris dans son palais de fil de fer similor.

— Je veux dire les plantations.

A ce moment, à cette évocation de sa chimère, Médéric Bouthor retrouva quelque conscience, juste assez de raison pour suivre sa folie.

— Oh ! pour ça je n'ai pas à me plaindre... figurez-vous, madame Galland, que j'ai désormais la preuve que le caoutchouc s'accommode très bien du climat de l'Europe et du terrain de Montmartre en particulier...

C'était le moindre défaut de Marthe Galland que de

gâter les plus beaux instants par des citations littéraires.

Un soir qu'elle s'abandonnait à Mumu (a-t-on deviné qu'elle aimait le bel adolescent ?) Marthe avait cité Baudelaire, quand seul convenait le plus pur des silences. Mumu l'avait giflée.

Elle coupa la digression du Planteur :

— C'est drôle je connais des vers sur le caoutchouc :

Mais ils disent le mot Chouchou
Né pour du papier de Hollande
Et les voilà seuls par la lande
Sous le trop petit caoutchouc...

Médéric s'informa respectueusement :

— Est-ce d'un de ces messieurs ?

— Mais c'est du Mallarmé ! se récria de bonne foi la muse du pauvre Jules. Dites-moi, monsieur Médéric, vous êtes triste... je le vois... vous avez des peines... un chagrin de cœur... oh ! je sais deviner l'amour, moi ! Mais entrez donc, monsieur Médéric.

Marthe avait autant d'appétit pour ce repas atroce que constitue un cœur ravagé que pour les joies trop égoïstes de l'amour même.

Médéric entra sans défiance et, délibérément, s'assit auprès de la couseuse.

Elle posa son ouvrage et s'efforça de prendre les mains noueuses entre ses doigts maigres.

— Dites-moi tout !

Le plaisir flamboyait dans ses yeux sous le masque ignoble d'une pitié factice.

Le géant Médéric baissa les yeux comme un enfant et, d'une voix humble, confessa :

— Madame Galland... je ne suis pas heureux... je n'ai jamais dit cela qu'à vous. Je cherche, ou plutôt je ne sais

où chercher, une personne que je ne connais même pas.

— Non ?... C'est un cas !

— Hélas !... je ne la connais pas, je l'ai seulement entendue... de loin. Vous ne connaissez pas de négresse sur la Butte ?

— Une négresse ?

— Ce doit être une négresse. Je veux la connaître.

— Mais quand l'avez-vous entendue ?

— Voilà quinze jours. J'étais chez M. Septime, la fenêtre était ouverte, comme la vôtre, mais vous savez que la chambre de M. Septime...

— Oui, un fameux taudis ; c'est bien assez bon pour lui. Oh ! je n'aime pas ce garçon-là. Il est faux.

— Ne croyez pas cela, madame Galland, ne le croyez pas, ma chère Marthe. Il est très bon et souffre beaucoup.

— Ouat ! des grimaces. Bref, vous disiez que sa fenêtre...

— ... donne sur une petite cour ; c'est loin de la rue. J'ai pu ainsi entendre la chanson, mais non point surprendre la chanteuse.

Marthe joignit les mains d'extase :

— Oh ! Monsieur Médéric, que c'est joli ce que vous venez de dire là ! Vous ne vous en rendez pas compte ? Est-ce curieux ! Surtout n'allez pas répéter ça à Florimond, il profanerait ce cri de l'âme en un sonnet puant la fabrication. D'ailleurs, vous savez, dans cette bande-là ils chipent leurs idées à tout le monde ; c'est même pour cette raison que je ne veux pas que Galland les fréquente. Lui, c'est un poète ! Il n'a de sources qu'en moi, son art est fait de la poésie de mon corps.

Il existait pour Marthe Galland une poésie de corps de même qu'il y a du linge de corps.

— Mais je vous interromps, excusez-moi.

CINQUIÈME CHAPITRE

Un trille hardi de l'oiseau accompagné d'un battement d'ailes étouffa heureusement la trivialité du propos.

— Où en étais-je ?

— A la chanson.

— Ah ! oui... elle... la... enfin cette personne chantait... mais je ne sais pas chanter.

Marthe se fit maternellement indulgente.

— Chantez quand même, monsieur Médéric.

— Vous vous moquerez de moi...

Marthe devint hideusement tragique :

— Oh ! monsieur Médéric, vous me blessez ! c'est mal connaître mon âme.

Ce corps se croyait habité d'une âme.

Médéric eut le courage de regarder Marthe bien droit. Ce fut lui qui lui saisit les mains, doucement, et il dit :

— C'était, je crois, une chanson des îles... attendez... oh ! je n'oublierai jamais les paroles, mais pour redire l'air... enfin, c'était à peu près :

Paroles d'amour
Joli bouquet !
Bouquet parfumé
Pour oreilles !

Le canaris, musicien, cria d'horreur.

— J'ai chanté faux, avoua loyalement le Planteur, et puis il y a l'accent... l'accent de là-bas, des îles !...

Marthe, se dégageant, battait des mains.

— Mais je la connais, votre chanteuse !

Médéric se dressa devant elle :

— Vous la connaissez ?... J'ai demandé à tous ces messieurs et pas un...

— Ils l'ont fait exprès. Je vous dis que ce sont tous des sans cœur. C'est Cora.

— Cora ! Où est-elle ? Qui est-ce ?

— Ah ! monsieur Médéric, je vous félicite, c'est une jolie fille, et pas une négresse, vous savez, une superbe mulâtresse, presque aussi claire qu'une créole.

« C'est un modèle. Elle n'est pas de Montmartre. En effet, elle est venue deux ou trois fois chez Paroli.

— Mais Paroli est paysagiste !

— Qu'est-ce que ça fait ?

Un ignoble sourire entr'ouvrait les lèvres de Marthe aussi largement qu'une alcôve.

Un instant, rien qu'un instant, son hôte tourmenté fut visité de cette pensée qu'elle était bassement cruelle.

L'impatience le détourna de cet objet.

— Où la retrouver ? Ah ! pourquoi ne me suis-je pas tout de suite adressé à vous !

— Cora habite à Vaugirard... attendez, c'est impasse de l'Astrolabe ou rue Falguière... ça se touche, et puis il n'y a pas à se tromper, elle est en hôtel. Vous n'aurez qu'à demander l'*Hôtel de la Haute-Loire.*

Médéric, soudain muet, pétrissait la paille de son chapeau mexicain.

Marthe leva ses bras qu'elle croyait beaux pour la satisfaction esthétique de les laisser lentement retomber sur les épaules de Médéric.

— Allez, grand ami, allez !... ne vous fatiguez pas à chercher quelque belle excuse... nulle mieux que moi ne comprend votre hâte... allez !...

Médéric lui souriait bonnement.

Elle le poussa doucement vers la porte.

— Ah ! fit-elle... quel drame que l'amour !... comme vous avez bien fait de vous confier à moi !... égarée parmi tous ces goujats, j'étais la seule digne d'une semblable confidence, seule capable d'entendre un aveu si singulier sans

en rire... et votre confiance est récompensée. Allez, ami, allez, je serai toujours votre confidente... s'il le faut je verrai Cora que je connais un peu. Allez !

Malgré sa fièvre, Médéric fut mené tout droit, par quelque obscur instinct, chez Septime Febur.

La clé, ainsi que de coutume, était sur la porte ; Médéric cria dès le seuil.

— J'ai son adresse ! Marthe me l'a donnée, vous savez bien ce que je veux dire, monsieur Septime ? l'adresse de la chanteuse... vrai vous ne la connaissiez pas ?

Mais Septime Febur, occupé à se faire la barbe et peut-être hanté, lui aussi, d'on ne sait quoi, ne répondit que d'un murmure.

Allongé au creux d'un divan crevé, Florimond, balancé dans les vapeurs persistantes d'une orgie de la veille, jouait avec un coupe-papier niellé, don de M. Léonard Febur, armurier à La Rochelle, à son fils Septime, poète à Paris.

Florimond bailla.

— Septime, mon vieux... pourquoi les armuriers ne vendent-ils pas aussi du gibier ?... ce sont des industries cousines !...

Pour la première fois, Médéric — dont ses voisins disaient qu'il n'avait pas toute sa raison — s'inquiéta de ces jeunes amis qu'il ne comprenait pas toujours.

Il regrettait d'être venu et ne savait plus s'en aller encore qu'on ne le retint pas.

La grosse lampe à pétrole brûlait en charbonnant et son panache d'ocre soulignait ce commandement lu naguère avec négligence :

NE JAMAIS ALLER A VAUGIRARD

Médéric battit des paupières et la lampe devint une virevoltante toupie de jeu et son panache de fumée se tordait

à la façon d'une lourde chevelure, la chevelure de Marthe ou celle de la mulâtresse.

Médéric, dans la suite, oublia comment il s'était trouvé place Blanche hélant un chauffeur, et quel temps il s'était écoulé entre cet instant et l'instant de sa fuite du logis de Septime Febur.

LA BOUTEILLE DE RHUM ET LA BOUTEILLE D'ABSINTHE

Sorgue était bien embarrassé de la personne de Karl Darneting, le protégé de la comtesse Gertrude von Hansa Würtefeld.

Ayant acquis avec le *Marlou rose* trois autres toiles de l'artiste, elle lui en avait fait vendre quelques-unes encore dans d'heureuses conditions. Aussi Sorgue se croyait-il pour tout de bon dans l'obligation d'assurer l'existence de l'esthète d'outre-Rhin. Il l'eut volontiers payé pour s'aller promener, mais Karl Darneting témoignait de la plus irritante bonne volonté et comme il déplaisait à Sorgue qu'un artiste, d'où qu'il vînt, balayât son atelier, il lui abandonnait le soin de menues besognes presque honorables.

Karl Darneting nettoyait les pinceaux à l'essence, montait les toiles sur châssis, les portait chez le marchand ; il fendait le bois de démolition avec une fureur méthodique de bûcheron de la Forêt Noire et entretenait le feu.

O'Brien, autant que son frère le hussard, convaincu de la réalité d'une guerre prochaine, disait de Karl Darneting qu'il avait contracté en France un engagement volontaire dans les prisonniers de guerre pour la durée de la paix.

Karl Darneting professait pour Sorgue un respect dont le peintre était assommé, mais l'Allemand ne se confiait qu'à Médéric.

C'est la plantation que Karl Darneting élisait pour la mise en chantier de ses plus gros ouvrages, tel que l'introduction en caisses robustes de toiles destinées à des expositions étrangères.

Assisté d'Amédée, le Planteur, vêtu de toile à voile, son chapeau mexicain rabattu sur les yeux, donnait des soins méticuleux aux plants de caoutchouc ou de canne à sucre, cependant que l'Allemand rythmait ses propos de coups de marteau sonores.

— Quoi de plus beau, Médéric, que de clouer des planches ? Je crois toujours clouer un cercueil ; il faut avoir le goût de la mort pour bien aimer la vie :

Doch eh mein Sarg die Erde noch erreicht,
Brüll ich empor, dass alles rings erbleicht :
Hurra das Leben !

« C'est le cri de vie d'un poète mourant !

« Le cri de mort d'un vivant plus vivant que tant d'hommes à faces plates ! Qu'est-ce que vivre ? Qu'est-ce que la vie ? Une invitation à l'amour... Liebesantrag !... Ou bien un crime agréable, un crime accompli dans la douceur de l'air et sous la protection des palmes, des feuilles tendues, transparentes mains conciliatrices, et nos péchés les plus doux sont cachés parmi d'odorants arbrisseaux... waldweben !

« La petite Léontine, vous savez cette gamine de l'impasse Trainée ?... une de celles dont les imbéciles disent qu'elle finira mal... la petite Léontine qui cache sa beauté vierge sous un tablier noir ressemble à la vie que j'honore... misère et joie !... splendeur et servitude !... l'âme et le sang sources ennemies dont l'une absorbera l'autre... C'est une petite fille intelligente et pauvre, sensuelle et douce... Ach ! Médéric, quel poème j'attends de cette petite ! »

SIXIÈME CHAPITRE

Il tournait d'un geste épileptique son bonnet en poil de lapin sur sa toison brun roux et, brandissant son marteau dans la zone solaire ainsi qu'un miroir, vociférait :

— Freiheit !... An das Leben !... Liberté !... A la vie !

Médéric n'entendait pas toujours les propos de l'Allemand ; il en goûtait assez cependant le ronronnement barbare et quand même harmonieux.

Ne fallait-il pas au paysage tropical recréé sur la Butte par l'âme chimérique du Planteur un familier féroce ? Karl Darneting était le fauve désiré.

Médéric démêlait si bien cette vérité qu'il eut été trop embarrassé de formuler, son rêve n'admettant pas d'explications, que d'instinct il avait surnommé Darneting : le Puma.

Le petit peuple des ateliers et des cabarets avait adopté d'enthousiasme le sobriquet.

Amédée haïssait l'Allemand et le redoutait autant que s'en défiait Septime Febur.

Si Karl Darneting, lâchant son marteau, griffonnait fiévreusement sur un calepin crasseux quelques notes, l'homme à la tête en papier de journal ne manquait pas de couler à l'oreille de Médéric :

— Patron, méfiez-vous de l'Alleboche... il a tout de l'espion !

Médéric haussait les épaules. D'ailleurs, Amédée n'en pensait pas un mot.

Un matin, des planches sur l'épaule et une scie à la main, Karl Darneting poussa la porte de la plantation, la belle porte de roseaux surmontée d'un crâne de vache peint en rouge.

Du plus loin que Médéric aperçut l'Allemand :

— Karl !... Karl !... Bonne nouvelle !... les aloès ont réussi et j'ai trouvé une tortue du Zambèze !...

Jamais l'Allemand n'avait souri des chimères de Médéric.

C'est toujours avec recueillement qu'il l'écoutait divaguer et, s'il n'était pas parfaitement dupe, au moins trouvait-il à ne point mentir tout à fait s'il répondait :

— Pourquoi pas ?

— Voyez, lui disait un jour le Planteur, ce jet de tige élancé ; si j'en crois les planches en couleurs de mes bouquins de voyage, c'est bien un latanier.

— Pourquoi pas ?

— Karl, si le thermomètre s'élève seulement jusqu'à 22° pendant une semaine, les poivriers pourront donner.

— Pourquoi pas ?

Mais il paraissait aux témoins de l'entretien que ce « pourquoi pas ? » encourageant tombait au contraire des lèvres de l'Allemand comme le « jamais plus ! » claquant au bec du corbeau.

— Karl !... Karl !... les aloès ont réussi !

— Pourquoi pas ?

— Posez vos planches, mon vieux, vous ressemblez à saint Joseph ; posez vos planches et venez boire une bouteille de rhum.

— Saint Joseph !... J'ai joué en effet saint Joseph à Munich, en 1902, dans ma tragédie du *Délicieux Supplice*... mais je veux aller, quand reviendra la Semaine Sainte, tenir le rôle de Judas à la procession, dans un village d'Andalousie... Les paysans y lapident Judas !... et la lumière, alors, entrera enfin à flots, et à jamais, au fond de mes yeux crevés, déchirés, et je pourrai enfin chanter à la face du monde vraiment aveugle, et chanter pour moi seul :

Heut es kein Abend werden will !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

SIXIÈME CHAPITRE

— Cela veut dire, Médéric : Aujourd'hui, il n'y aura pas de soir !

Les deux hommes étaient face à face.

L'Allemand, plus blême que de coutume, sous son bonnet de poils, et le Planteur, luisant de rouge plaisir, sous son chapeau mexicain.

Médéric, qui avait à la fois envie de rire et de pleurer, saisit les mains de son hôte et bégaya :

— Je crois, en effet, qu'il n'y aura pas de soir aujourd'hui !

L'Allemand se contenta de répondre :

— Pourquoi pas ?

Médéric souffla très fort, frotta une allumette à sa culotte, ralluma son cigare et dit, entre deux bouffées :

— Karl, ce n'est pas à cause des aloès que je suis joyeux... les aloès, c'est bien... ils m'ont coûté assez de peine, mais... et puis, entendez-vous, mon vieux... je me fous de la tortue !

— Quel grand bonheur alors ?

Médéric empoigna l'Allemand et, le secouant rudement, il lui cria :

— J'ai une esclave !

Les bras de Médéric retombèrent au long de son corps.

— Pourquoi pas ? fit simplement Karl Darneting.

Médéric devina-t-il quelque pensée lointaine de Karl ?

— Mais, vous savez, ce que je dis ça n'est pas pour parler... ça n'est pas de la poésie... elle existe... je vous la montrerai... Je l'ai achetée !...

Une voix gouailleuse tinta :

— Où ça que vous l'avez achetée, votre esclave, au Marché aux Puces ?

Médéric et Karl n'avaient pas vu venir à eux le jeune Mumu.

Le petit modèle sans pose, vêtu avec une recherche de

bon goût, rigolait tout son saoûl d'heureux animal sincèrement mauvais.

Médéric lui adressa un dur regard et, du poing, heurta la table de paille tressée à l'ombre d'un arbre de belle taille, dit le baobab.

— Ne fais donc pas l'imbécile, Mumu... Avec tes façons de rire de tout, tu blesses le monde.

— Je n'ai pas voulu vous vexer.

— Ça ne fait rien. Tu vas prendre le rhum avec nous.

— Oh ! pas le matin.

— Ça ne fait rien... reste avec nous.

Médéric tourna le dos à ses hôtes, sifflant dans la direction de la paillotte et héla :

— Cora !

La porte de la maison coloniale du maquis s'ouvrit et Cora parut au seuil.

— Le rhum ! ordonna brièvement Médéric.

La surprise écrasait le beau Mumu.

— Ça, c'est épatant ! s'exclama-t-il.

Agitant son corps souple d'un mouvement vulgaire, comme pour s'arracher à un trop absolu respect de l'imprévu :

— Sans blague !... Vous ne l'avez pas achetée, quand même ?

Médéric fut sublime avec simplicité :

— Dis-moi donc que je suis un menteur !

Anéanti, Mumu, qui cependant n'en abusait point, laissa échapper le plus gros mot.

Cora revenait, obéissante, apportant la bouteille de rhum courte et trapue, pareille à une bouée de sauvetage, et des verres qu'elle déposa sur le guéridon de bambou.

— Couche-toi, Cora, ordonna le maître d'une voix qui se voulait faire impérieuse quand les mots de commandement

se brisaient dans la gorge culottée par la chaude boisson d'ambre, ainsi qu'expire une sollicitation dans la gorge d'un pauvre hère.

— Oui, Massa, répondit l'esclave.

Et Cora, avec des souplesses de ballerine moderne, s'allongea, dans une pose qu'on eut dit indiquée par Delacroix, aux pieds de Médéric dont elle ceignit les jambes de son beau bras nu mordoré.

Singulière esclave aux cheveux à peine crépelés, bouillonnant autour d'un visage très fin, au pur ovale, au teint moins de quarteronne asservie que de créole obéie.

Sa poitrine doucement soulevée et sa taille souple se fondaient en une longue tunique safran, un peu fripée et copiée évidemment sur quelque modèle du couturier de l'avenue d'Antin, alors dans toute sa gloire.

Cora portait encore un quelconque jupon parisien, assez court pour que le beau Mumu put s'intéresser sans délai au galbe des jambes de la jolie fille qui prenait soin de les vêtir finement.

Cora n'avait d'autres chaînes que les cordons de ce tablier étroit de toile imprimée, signe unique de sa servitude.

Médéric brûlait du désir grossier de solliciter de ses hôtes l'expression d'un enthousiasme que ne pouvait manquer de provoquer son « emplette ».

La timidité — toujours comique chez ce géant, mystique de la violence — l'en empêcha plus sûrement qu'une pudeur de bonne compagnie.

Le Planteur de Montmartre emplit les verres et l'on trinqua :

— A votre bonne entente ! articula Mumu en rigolant de tout son mauvais cœur.

Amédée vida son verre d'une lampée et détala. Le spectacle de l'esclave qu'il haïssait lui était trop pénible.

Amédée ne se pouvait consoler de n'avoir pu monopoliser l'asservissement.

Et Karl Darneting, s'arrachant de la tête son bonnet en poils de lapin, vociféra :

— Die Verwandlungen der Venus !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda une fois de plus Médéric.

— Cela veut dire : les Métamorphoses de Vénus !... et c'est un compliment à votre esclave.

Encore qu'infiniment flatté, le maître fronça les sourcils et dit en posant sa grosse main sur la petite tête brune :

— Ne me la gâtez pas, je vous en prie.

A ce moment un matou flâneur glissa sur le gravier du jardin. Cora étendit la main pour le caresser au passage. L'animal discourtois se déroba, prit le trot et la main de Cora ne rencontra, dans l'espace, que la main du beau Mumu, laquelle se referma sur elle, avec douceur et fermeté.

Cora posa résolument sa tête sur les genoux du Planteur, mais elle ne dégagea point ses doigts de l'étreinte du jeune drôle.

Elle attendit que Mumu lui rendit sa liberté pour allumer une cigarette.

Quand Médéric invita ses hôtes à venir admirer ses aloès, Mumu s'approcha de Cora et lui mâchonna près de l'oreille, sans la regarder :

— ... soir... sept heures... barrière... où il y a une planche en moins.

A sept heures, le Planteur prenait avec ponctualité l'apéritif dans la société de Sorgue et de ses amis, chez le père La Bille.

Ce fut, cette fois, Cora qui pressa entre ses doigts d'agathe la main blanche du voyou élégant.

Le soir elle fut exacte au rendez-vous.

SIXIÈME CHAPITRE

S'il avait pu comprendre, et s'il avait surpris l'esclave et le voisin à peine séparés par les planches disjointes de la palissade, Médéric n'eut dû ressentir qu'une très haute satisfaction d'artiste, car ce fut ce soir-là seulement, et à cette occasion, que le coin misérable du maquis eut toute la molle beauté d'une plantation tropicale.

Le baobab était vraiment un baobab ; les phantasmes de la nuit permettaient, parmi les herbes folles jaillies d'entre les vieilles marmites et les canettes brisées, de reconnaître des aloès, là où l'œil voulait choisir.

La cabane où siégeaient les idoles grimaçantes, la paillotte au toit tendu de clair de lune, c'était au sommet de Montmartre le décor délicat de la *Chaumière Indienne.*

Une coquine basanée, un petit marlou rose en veston bien coupé étaient, parmi ces choses et préparant une vile action, aussi dignes de toucher les cœurs sensibles que Paul et Virginie.

Et vers la lune pareille à quelque poulpe monstrueux et phosphorescent au cœur de l'Océan des voyages qui ne s'achèvent jamais, montèrent, zézayées et grasseyées, les expressions banales du désir le plus digne d'être immortalisé.

— Ma gosse !

— ...

— Il te laisse libre ?

— Je ne suis avec lui que de deux jours.

— Il t'enferme pas ?... Maintenant, tu pourrais venir.

— Il va rentrer... prenez garde !

— Tutoies-moi donc, petite gourde. T'as peur de lui ? T'as bien tort... c'est une nouille, ni plus ni moins.

— Il n'est pas mauvais.

— Dis donc, mon nom c'est Mumu.

— C'est gentil... mais tu en as un autre ?

— Bien sûr ; chez nous on ne s'appelle pas Mumu de père en fils... Camille Munier ça fait Mumu, pour les copains et pour les déesses. J'aime bien ton nom de Cora, ça fait riche.

— Il n'empêche pas de crever de faim.

— Belle gosse comme tu es ? Maintenant, t'es tranquille ?... pas de blagues, hein !... On peut être heureux nous deux, mais ne sois pas assez gourde pour quitter Bouthor ; à moins que... il te fait pas mal, au moins ?

— Lui ? c'est bon comme du pain.

— Pourquoi qu'il t'appelle son esclave ? Encore sa loufoquerie de la faire au planteur ? C'est un vieux qu'on ne peut pas comprendre... Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien... il est comme ça seulement devant le monde...

— Méfie-toi, ma gosse ; t'es seulement avec lui depuis deux jours... faut te méfier, je te le dis, et puis suivre mes conseils et bien faire toujours comme je t'expliquerai... on peut être heureux nous deux.

— Il est riche, n'est-ce pas ?

— Assez pour faire de toi ce que je veux que tu sois et quand je le voudrai ; mais ne t'occupe pas de ça. Le pèze j'm'en fous ; j'en ai.

— T'es riche, toi ?

— T'occupe pas de ça, je te dis. Méfie-toi plutôt de ses manies.

— C'est un genre qu'il se donne.

— Des passions seulement, tu crois ?

— Lui, des passions ? Ah ! le pauvre chien !

— Vrai ?... Je suis content de ce que tu me dis là. Appelle-moi Mumu, et penche-toi... j'écarte la planche... embrasse-moi... embr...

— ...

— Dis, Cora...

SIXIÈME CHAPITRE

— Quoi donc, Mumu ?

— Qu'est-ce qu'il veut dire quand il dit qu'il t'a achetée ? C'est toujours sa tête qui travaille ou bien est-ce qu'il y a quelque chose de vrai ?

— Ça te tourmente, mignon ? Laisse donc ça ; en tout cas, il ne serait pas le premier à m'avoir payée.

— Comment que tu dis ça ? Tu vas pas chialer maintenant ?... Oh ! je te brusquerais pas pour du chagrin que t'aurais, mais, vrai, c'est pas à faire quand je te dis tout ce que je te dis.

— Je pleure pas, Mumu, je te jure que je pleure pas... Tu dis que tu te fous de l'argent, possible... tout de même tu sais ce que c'est que la mouïse !

— La mouïse verdâtre ! Alors, c'est-il que tu veux dire qu'il t'a achetée pour de vrai ?

— Voyons, Mumu, tu sais bien qu'il y a des questions qu'on ne peut pas y répondre... et puis tu me fais de la peine et toi tu te fais de la bile. Ah ! Mumu, j'étais tranquille, ou je croyais que j'allais l'être... et puis — ah ! ça n'a pas traîné ! — voilà que t'es venu !...

— Hé gourde ! ma petite gosse !... mais c'est ça l'amour !

— Mumu, la palissade !

— Laisse donc faire... Laisse donc faire !

— Mumu !

Et Cora avait dit vrai quand elle soutint qu'il est des questions qui toujours demeureront sans réponse. L'argent n'a rien changé au troc des peuples de l'enfance du monde. Les hommes ne vivent que d'échange sans jamais clairement reconnaître le marchand du chaland, sans bien savoir qui vend et qui achète et tout marché, en cette vie qui n'est qu'un long marché, doit être tenu pour un marché de dupe.

A la même heure, en compagnie de Florimond Daubelle, d'O'Brien, de son frère le hussard en congé de convalescence,

de Karl Darneting, de Sorgue, de Paroli, de Marthe Galland, d'une grosse fille mafflue, maîtresse d'un sculpteur et qu'on nommait Rosa-la-Rose, de Septime Febur que ses amis avaient réussi à extraire de sa solitude, Médéric Bouthor battait son absinthe au petit café du père La Bille.

Le Planteur venait de livrer triomphalement son beau secret : la possession d'une superbe esclave, la découverte de la chanteuse invisible ; toute la société s'en réjouissait avec lui.

— Une esclave ! C'est drôle tout de même, s'écria Marthe Galland. En somme, elle est esclave parce qu'elle le veut bien... il ne faut pas vous monter la tête, M. Médéric.

Médéric, terrible loin de Cora, heurta la table de son poing formidable. Le hussard en eut de l'inquiétude.

— Les pernods, vingt dieux !

Cependant que le Planteur grommelait :

— Qu'elle essaye !

— Oui, qu'elle essaye ! reprit Paroli, le paysagiste à qui l'absinthe conférait une modeste éloquence. Tu en fais porter haut comme ça au bon poète Jules Galland, mais tu lui cuis la soupe ; tu lui prépares ses chemises ; tu lui balaies sa turne et tu lui cires ses ribouis. Tu le trouves laid, tu me l'as dit ; il gagne deux cent cinquante francs par mois. Eh bien, quitte-le, lâche-le, va-t'en, essaye !... Tu ne le feras pas !... Et pourtant ce n'est pas lui qui te retient !

— Dis donc, Paroli, répondit Marthe, le nez pincé de rage, est-ce que tu en dis autant à Galland pour qu'il me plaque ?

— Inutile, ma fille, il ne pourrait pas plus que toi. Les femmes ne sont pas assez intelligentes pour raisonner sur ces choses-là ; sache seulement que rien n'est plus difficile que de s'évader. Nous sommes tous esclaves... sauf moi qui me connais avare, égoïste et sans idéal ; vous me l'avez

tous assez répété pour avoir perdu le droit de m'opposer aujourd'hui un démenti.

Rosa-la-Rose éprouva sur l'orateur le pouvoir de ses yeux d'enfant ; l'épreuve fut négative.

Marthe Galland, abandonnant Paroli pour Médéric :

— Puisqu'elle est, dites-vous, esclave, avez-vous sur elle droit de vie et de mort ?

Le bon Médéric en rit aux larmes. Redevenu grave sans transition, il s'exclama :

— Ma chère petite Marthe, c'est absurde ce que vous dites là. Est-ce que personne a jamais eu droit de vie sur quelqu'un ?

— Nos père et mère ont eu le droit de vie sur nous, et peut-être eut-il mieux valu qu'ils eussent usé du droit de mort ! soupira Rosa-la-Rose, la grosse blonde qui se croyait malheureuse.

Elle soupira et trempa dans l'absinthe de Paroli un morceau de sucre qu'elle engloutit à la manière délicate d'un fox.

— Dis donc, Rosa, ne te gêne pas !

— Pingre !

— Artiste pingre !

Le saint de l'impasse Trainée, pas encore délivré du péché du coq-à-l'âne, s'attira un regard furieux de Paroli, lequel avait sur le cœur de plus cruelles calembredaines de Septime Febur.

Joignant les mains, le buste incliné, presque collé ainsi au torse du Planteur, et mettant dans un sourire étroit toute la méchanceté qu'une femme peut enrober de douceur, Marthe Galland roucoula, vraiment contente d'elle-même :

— C'est à moi que vous devrez votre bonheur, monsieur Médéric.

Le Planteur s'égaya.

Le héros de l'aventure synthétique s'évanouit un moment. Il dépouilla l'enveloppe du conquistador sédentaire pour laisser apparaître le bourgeois égrillard.

— C'est moi, surenchérit Marthe Galland, qui vous ai donné l'adresse que connaissaient ces sales rosses-là.

— C'est vrai, ma petite Marthe, c'est vrai.

— Il ne faut avoir confiance qu'en moi. J'aime tant qu'on s'aime autour de moi !

Une idée blottie au coin de la cervelle, à la fois étroite et puissante, tourmentait Médéric.

— A propos, monsieur Septime, que signifie donc cette diablesse de phrase dont vous avez barbouillé à la craie bleue votre muraille ?

— Quelle phrase, cher ami ? interrogea Septime Febur en ajustant son monocle.

— Vous savez bien... Ne jamais aller à Vaugirard.

Enlevant son monocle à la façon du bonze de la légende du Thé, celui qui s'arrache un œil en pénitence d'avoir dormi sur son moulin à prières, Septime Febur, sans même trahir du plus secret de soi, répondit :

— En vérité, je ne sais plus, mon bon. Non, par ma foi que je n'invoque jamais vainement, je ne sais plus. Au surplus, il importe peu. Je dus avoir raison quand je traçai les lettres d'azur sur le mur de ma cellule. La raison qui gouverna ma main s'est envolée de ma mémoire ; soyez néanmoins convaincu que le sens de la phrase demeure intact. Elle échappe d'autant plus à l'orgueilleuse, à l'insolente critique — ce suicide ! — que je ne sais plus du tout ce qui me la fit écrire. C'est un des commandements que je m'impose et je n'en transgresse jamais aucun. Si tous les hommes daignaient agir de même, il y aurait moins de malheur par le monde !

— Et si l'on te venait dire, articula cruellement Florimond

Daubelle, que ton frère agonise à Vaugirard et que ta présence seule peut lui rendre la vie ; bien mieux ! garantisse son salut éternel, ô croyant que vénère mon incrédulité !

Septime Febur, sans maniérisme, par un geste douloureux, voila ses yeux de sa dextre où brillait une améthyste qu'en ses jours les plus noirs il n'avait jamais portée au prêteur, et répondit de sa voix musicalement sourde :

— Je dirais à moi-même et au tentateur qu'il faut toujours redouter les pièges innombrables de Satan, et je prierais pour l'âme de mon frère.

Paroli haussa les épaules.

Le hussard comique hocha la tête, d'un air compétent.

Karl Darneting donnait des signes d'évidente jubilation.

Médéric Bouthor ne détestait point ce tour que prenait la conversation.

Pourtant, il revint à son inquiétude.

— Mais, s'il vous plaît, monsieur Septime, ce commandement vous est, je l'imagine... je vous le demande... absolument personnel?... Ceux que sa... comment dire... sa bizarrerie... son imprévu ont pu frapper... dont ils ont retenu un moment l'attention... ceux-là n'ont pas à s'en inquiéter ?... n'est-ce pas ?

— Dieu seul pourrait satisfaire à une telle question ; il vous entend ; il vous répond ; hélas ! nous ne l'écoutons pas ; moi-même...

Il y eut une seconde pénible.

Marthe Galland intervint avec cet à propos dont elle était maîtresse :

— Vous me devez le bonheur, vous dis-je ! Votre bonheur est mon œuvre, mon chef-d'œuvre.

— Oui, gouailla O'Brien, c'est signé !

— Comme un beau crime ! ajouta Daubelle.

Haineuse, Marthe Galland lui cracha :

— Journaliste !

La porte du débit s'ouvrait.

Sifflotant une romance anglaise, Mumu entrait à son heure, en se dandinant.

LA GUERRE DES FEMMES

Albertine Bequelu, celle qu'on appelait aussi Rosa-la-Rose, l'ancienne institutrice devenue, à partager la vie de paresse de son amant le sculpteur, plus grosse qu'une juive de Constantine, passa sa tête d'ancienne jolie blonde par l'ouverture de la fenêtre du petit logis de la rue du Mont-Cenis.

— As-tu fini ma jupe, mon petit Marthon ?

Marthe Galland n'était pas couturière à façon. Habile à tirer l'aiguille, à découper les souples étoffes, elle acceptait volontiers quelques commandes de ses amies de la Butte, maîtresses d'artistes, petits modèles ; elle habillait même une écuyère de Médrano, Lola Montes — d'un politicien de l'arrondissement.

Enfin, le Planteur venait de lui passer commande de déshabillés extravagants et de peignoirs à ramages pour sa captive.

Vivant chichement, nourrissant l'infortuné Jules Galland, « poète sensualiste », de pommes de terre et de hareng saur, Marthe Galland quêtait chaque jour la grosse pièce d'argent indispensable. Par l'effet de quel désordre secret ?

Souvent, le passant attardé pouvait, en descendant la rue du Mont-Cenis, bien tard après minuit, apercevoir les rayons tièdes d'une humble lampe filtrer à travers les persiennes closes du petit logis de Marthe Galland.

Et s'il avait l'âme nourrie de ce lyrisme qui est, sur ces

hauteurs, monnaie courante, le passant se murmurait, attendri :

— La lampe du poète !...

Ce n'était que la lampe de la couturière. Jules Galland écrivait ses poèmes « sensualistes » au bureau, sur du papier aux armes de la Ville de Paris. Son maigre souper pris, il se mettait au lit, attendant que Marthe fut revenue du cabaret proche où elle déclamait ses vers, parmi les rires étouffés, quêtant de ses yeux de poitrinaire d'irrespectueux hommages.

Ou bien, Marthe veillait, tard dans la nuit, coupant, cousant, piquant à la machine les robes de fête de ses amies.

On la savait capable de supporter une nuit entière de veille penchée sur son ouvrage, après une journée de pamoisons dans un lit qui n'était pas le sien.

Parfois, le poète ridicule s'éveillait ; il tirait hors des draps sa tête chauve aux gros yeux de myope, zézayant les gentillesses imbéciles des amoureux vulgaires :

— ... Tite Marthe, viens te coucher... son Zuzules l'attend... il aimera bien sa tite Marthe, le Zuzules !...

Continuant de tirer l'aiguille et sans même lever les yeux sur le grotesque malheureux :

— Dors ! ordonnait durement l'ouvrière. Est-ce toi qui paieras le gaz et le terme et Dufayel, avec tes deux cent-cinquante francs ?... Dors, imbécile !

Alors, Jules Galland changeait de ton :

— Marthe... je saurais gagner de l'argent... je lâcherais le bureau... si seulement tu voulais que nous quittions Montmartre et ne plus m'obliger à écrire ces vers... mauvais, qui m'ennuient plus que mes statistiques... Je te gagnerais de l'argent... des robes...

— Dors !

Jules Galland se retournait épouvanté, contre le mur ;

il rabattait le drap sur ses yeux blessés et ne bougeait pas plus qu'un mort.

Marthe elle-même, pour n'en avoir jamais eu souci, n'eut pu dire s'il pleurait.

— Entre, mon petit, répondit Marthe à Rosa-la-Rose.

Emplissant de ses abondantes chairs molles le peignoir flottant de crépon lilas, des babouches aux pieds ; tenant à bout de bras un filet à provisions si lourdement chargé que son poids dessinait au poignet de la grosse blonde de nouveaux bracelets de graisse, Rosa-la-Rose répondit à l'invitation.

Elle aperçut avec déplaisir Mumu pâmé sur le divan, fumant une cigarette de dame. Sans bouger presque, l'adolescent lui dédia un petit salut de sa main blanche et fine.

— C'est prêt, chérie. Veux-tu essayer ? demanda Marthe.

Pressée de sa toilette, Rosa-la-Rose marqua son mécontentement que Mumu fût là.

Elle était de celles qui n'ignoraient pas que Marthe était sa maîtresse ; elle savait surtout quel pouvoir le joli drôle exerçait sur l'enragée amoureuse et que ç'eût été folie de prier Marthe d'éloigner son amant quand ce n'était pas le bon plaisir de celui-ci.

Or, allongé sur le dos, les mains en oreiller, tirant de savoureuses bouffées de fumée mauve, Mumu manifestait, de toute son insolente paresse calculée, combien il était peu préparé à rompre sa sieste, fut-ce en faveur de l'industrie de Marthe.

Rosa-la-Rose joua ce rôle de prude où elle brillait assez volontiers.

— Je ne peux pas essayer devant Mumu.

Le jeune homme se permit un petit rire, impertinent et bref.

— Pourquoi ne peux-tu pas, Rosa ? demanda Marthe,

personne carrément amorale chez qui ces sortes d'étonnements étaient des fleurs de sincérité.

— Marthe !... c'est que je n'ai rien sous mon peignoir !

Marthe eut un balancement de tête et un claquement des doigts qui signifiaient :

— Contingences !

Et pour une Marthe Galland — n'est-ce pas ? — alimentée d'arlequins littéraires et de rogatons philosophiques, est-il d'autres contingences que vaines et méprisables ?

Elle articula cependant :

— Tu as bien une chemise ?

La grosse blonde s'en laissa choir sur une chaise au dossier déjà alourdi de son filet à provisions.

— Justement !... je ne sais pas si ça fait aux autres le même effet qu'à moi, mais je trouve ça encore plus polisson.

Mumu se chargea de répondre pour sa maîtresse en répondant pour soi-même.:

— Rosa, tu nous fais rigoler.

Pressée d'en finir, Marthe dit à son tour, la face mauvaise :

— Oui ou non, veux-tu essayer ? Tu ne connais donc pas Mumu ?... Mumu, ça n'est pas un homme comme les autres.

— Comment, ce n'est pas un homme comme les autres ?... Qu'est-ce que tu es alors, Mumu ?

Le joli garçon répondit :

— J'compte pour du beurre !

— C'est un copain, quoi ! consentit Rosa à demi-convaincue.

— Pas même un copain, ma vieille Rosa, une copine !

Rosa-la-Rose était trop héberluée par cette déclaration de l'adolescent pour qu'elle songeât à s'indigner qu'il l'eut traitée de vieille.

SEPTIÈME CHAPITRE

La pire gaillardise fournissait son principal divertissement intellectuel à l'ancienne institutrice. Une pensée obscène lui poussant, elle gloussa sans vergogne :

— Alors, vous deux... vous êtes deux... ?

Marthe et Rosa-la-Rose, charmées également de cette trouvaille, la catin maigre et la putain grasse, sombrèrent dans une joie sonore à laquelle Mumu ne s'associa pas, parce que malfaiteur et prostitué lui-même, mais par délicatesse, il les méprisait infiniment.

Quand elles eurent assez ri :

— Puisque tu fais la godiche et que ça te gêne tant que ça, Mumu se tournera du côté du mur. S'pas, Mumu ?

— Si on veut, mais c'est tant pis pour vous ?

— Ça c'est bien vrai ; pour les moindres détails t'as pas idée, Rosa, comme Mumu est de bon conseil... une vraie première !

— Vous devriez être couturier.

— Tais-toi donc, Rosa, toi qui n'es même pas couturière !... ni boulot, ni patron !... je suis né client.

— Tu n'as pas le sou !

— Dis donc, Rosa, tu n'es pas venue ici pour insulter M. Munier !

— M. Munier !... ça n'est donc plus la copine ?... Mais ne te fâche pas, Marthon... ne vous fâchez pas, Mumu, je disais ça pour rire... Je serais bien la dernière à avoir le droit de me moquer des personnes qui sont gênées... avec ce que Léopold me donne !... la sculpture se vend si mal !... le pauvre chat, pour me faire des rentrées un peu plus régulières, il a accepté de travailler pour le père Trozzi, dans les bondieux, lui, un libre-penseur !... Si ses amis de la Loge l'apprennent, il peut très bien en avoir de l'ennui...

— Tu vois bien, Marthe, que tu n'avais pas coupé trop large.

— Mumu, tu regardes !

— Bah ! une copine !...

— Un couturier !...

— Je plaisante, mes enfants... Eh ! bien ça va très bien, Marthon... tu es bien gentille de t'être dépêchée... tu ne m'avais jamais rien réussi de pareil... ne te donne donc pas la peine, je l'emporte sur mon bras. Dis, Marthon, ça ne te fait rien... je te paierai demain soir... je te demande pardon, Léopold ne touche que demain chez Trozzi, j'y comptais pour aujourd'hui...

La blonde vit Marthe Galland loucher vers le filet :

— Tout à crédit, mon chat ; j'ai même eu assez de peine à l'obtenir. Pour moi c'est une souffrance, et s'il fallait avoir par-dessus le marché des discussions entre amies !... Demain soir, mon petit chat, demain soir sans faute. Tu ne m'en veux pas ?

— Ça me gêne beaucoup...

— Marthe, tu vas me faire pleurer !... Veux-tu que je te laisse la robe ?

Mumu bondit sur ses pieds fins :

— Allez, ça va !... Assez comme ça, j'aime pas les histoires... tourmente-toi pas, Marthe ; de l'argent, j'en aurai. Emporte tes fringues et laisse-nous, j'ai besoin de causer à Marthe.

— Vous me mettez dehors ?

— On te dit qu'on a besoin de causer.

— Quel genre !

— Quoi ?

— Rien... au revoir... tu ne m'embrasses pas, Marthon ?

— Embrasse-la. Ton filet !... A la prochaine.

Doucement, mais sûrement, Mumu la poussa dehors.

— Hein, crois-tu ? s'écria Marthe quand les amants furent seuls.

SEPTIÈME CHAPITRE

Devant la glace, Mumu refaisait le nœud de sa cravate.

— Il n'y a rien à croire. Pas d'argent c'est pas d'argent, et puis c'est marre.

— Tu sors.

— Probable.

— Mumu !

— Quoi ?

— C'est à cause... ah ! la sale bête !

— Faut pas t'agiter comme ça, ma pauvre fille, ça sert de rien.

— Tu m'en veux ?

— Pourquoi donc je t'en voudrais ?

— Alors ?

— Alors, je sors.

— Où iras-tu, qu'est-ce que tu feras puisque tu n'as pas d'argent ?

— J'en chercherai.

— Oh ! ça !...

— Quoi, ça ?... j'en chercherai et j'en trouverai.

— T'as pas de copains.

— Ça te regarde ?

Soupçonnant que l'entretien pourrait prendre un tour malheureux, Mumu, fronçant le sourcil, s'empressa d'ajouter :

— Pour le pèze, tu sais, si je le veux bien, je ne suis pas en peine ; je n'ai qu'à poser.

— Pas chez des femmes, Mumu, tu me le promets !

— Ça va !

— Mumu !

— Qu'est-ce qu'il a fait, Mumu ?

— C'est donc bien long pour toi d'attendre une journée près de moi ?... Demain on aura du bonheur !

— Tiens, j'ai déjà entendu le Puma traduire quelque chose de pareil du boche.

— Mumu... je vais être si malheureuse !...

— Si tu crois que j'aurai de l'agrément !

— Mumu !...

— Salut.

— Embrasse-moi, au moins !

— Je veux bien.

Marthe songeait à lui crier : « Tu vas voir une autre femme ! » mais elle fut lâche, ayant peur d'être battue. Et puis les preuves lui manquaient si, depuis longtemps, les soupçons s'étaient éveillés dans son esprit.

Marthe se promit d'espionner.

Mumu pressa le pas, furieux d'avoir perdu son temps, pestant parce qu'il ne lui restait plus de cigarettes. Il eut tôt fait de franchir en long le sommet de la Butte pour rejoindre le maquis.

A travers les planches il regarda.

Tassé au creux d'une chaise de rotin, le Planteur, dans toute sa splendeur, caressait son esclave demi-nue qui, à califourchon sur ses genoux, lui tendait en souriant un verre de liqueur sucrée.

Assis sur l'herbe rare, encombré d'un gros bouquin abondant en lithographies coloriées, Amédée lisait à voix haute, avec des effets de cabot prétentieux, quelque récit de piraterie, des guerres de Saint-Domingue ou, pour le moins, du temps de la vieille marine.

— Malheur ! grogna Mumu ; ça peut durer comme ça jusqu'à la Saint-Glinglin ; pas moyen de lui ficher un rancart... c'est peut-être pas impossible, mais ça peut être long... reste la gosse, il n'y aura pas gras, mais c'est plus sûr. Y a pas, il me faut au moins trois francs pour le tacot... le reste, je m'en balance !

Mumu, sombre mais résolu, le chapeau baissé sur les yeux, selon la mode des mauvais jours, tourna le dos au

maquis et reprit son chemin comme s'il retournait rue du Mont-Cenis ; mais il allait impasse Trainée.

— Les cent sous que Marthe a pu me donner, c'est tout juste de quoi m'offrir un chocolat et des cigarettes propres et, s'il pleut ce soir, comment que j'arriverai chez Fanny !

Ayant déposé sa robe neuve et son filet en lieu sûr et convaincue que Mumu ne reparaîtrait pas trop vite rue du Mont-Cenis, Rosa-la-Rose, qui peut-être avait écouté aux portes avant de suivre le jeune homme, fut à nouveau frapper au seuil de Marthe Galland.

La maîtresse de Mumu ne marqua aucun plaisir à la revoir :

— Toi ?... Viens-tu m'apporter de nouveaux désagréments ? J'ai eu, à cause de toi, une scène avec Mumu ; la première !

— Au moins ne pourra-t-on pas dire de toi que tu te vantes !

— Quoi ?

— Ne te fâche pas, Marthon. Une chance qui nous arrive. Léopold a touché un peu d'argent sur lequel il ne comptait plus, car on nous doit à nous aussi, et tout de suite...

— Tu as l'argent ?

— Je te dis que je suis venue pour cela.

— Merci, Rosa ; ne m'en veux pas de tout à l'heure ; tu sais, quand on est contrarié pour de l'argent qu'on attend, parce qu'on en a besoin, comme on peut devenir dur... et pardonne-moi aussi si je te bouscule maintenant... cet argent... je le dois... et il faut que je le porte de suite. Donne.

Rosa-la-Rose eut une brève hésitation. Elle se mordit les lèvres et ses joues molles tremblèrent un peu.

— Eh bien, donne... donne donc, tu vois que je ne vis plus... si j'arrive trop tard ça sera comme si tu n'étais pas revenue.

Maintenant Rosa-la-Rose avait ramassé toute son audace :

— Marthe, il faut me promettre de rester tranquille ici, avec moi, sans ça je ne te donnerai rien.

— Hein ?

— Oui, tu vas te fâcher d'abord, mais ça m'est égal parce que je sais que tu me reviendras quand ton besoin sera trop grand d'apaiser ton chagrin près d'une amie sincère.

— Mon chagrin !... quel chagrin ?

— Je ne dis pas que cet argent ne te soit pas dû puisque tu l'as gagné en travaillant pour moi ; ça ne m'empêche pas d'avoir le cœur soulevé à la pensée que cet argent, si dur à trouver pour mon cher Léopold, irait tout droit à un maquereau.

— Tu dis ?

— Je dis, mon petit chat, que Mumu ne te mérite pas.

— Tu en as trop dit... tu sais quelque chose... Rosa, je me méfiais... et si jamais... ah ! je serais trop punie d'avoir joué un bon tour à un pauvre homme !

— La négresse ?... ah !

— Pourquoi ris-tu au lieu de répondre ?

— Je ne ris pas... la négresse et toi vous devriez être bonnes amies et faire une association pour vous défendre ; il vous trompe toutes les deux... et elle y est probablement de sa poche plus que toi... et vous n'êtes pas seules...

— Tu le fais exprès pour me rendre folle ?

— Non, Marthon ; je te dis la vérité. Je sais observer, ma fille, je ne suis plus jeune, on me le fait assez comprendre ; j'ai quelque psychologie et si tu avais lu le roman que j'ai publié, dans le temps, au *Petit Moniteur de la Mode*, tu saurais que j'ai le don de prendre sur le vif. Oui, il y en a au moins une troisième. J'ai surpris Mumu attendant rue des Saules, et plus d'une fois, quelqu'un qui n'était ni toi que je venais de quitter, ni la négresse du Sacré-Cœur qui

retapait le lit avant le retour du Planteur... qui serait rudement le maître s'il savait combien, au fond, son « esclave » a peur de lui. Dis-moi, Marthe ; est-ce que Mumu ne t'a jamais fait porter de lettres, ni rien fait dire par une gamine ?

— Non... mais quelle gamine ?

— Je ne la connais pas... une gamine de treize ans, du haut de la Butte, je crois.

— Léontine ?

— Je te dis que je ne la connais pas. Enfin, il a une troisième femme, ton Mumu, et celle-là il ne se moque pas d'elle... Seulement, je ne sais pas si c'est toujours la même. Nous avons compris tout, Léopold et moi, un soir que nous avions eu des places pour chez Réjane. Mumu était dans la salle, avec une grue très chic, et rien qu'à sa façon de se conduire avec elle...

— Menteuse !

— Tu crois ?... Eh bien, et pour abréger afin que tu ne puisses pas croire que je te fais souffrir exprès, sais-tu ce qu'en les voyant m'a dit Léopold qui n'est pas bête ? Il m'a dit : « Ça ne m'étonne pas du tout que le vrai tempérament de Mumu soit celui d'un michet ! »

Tandis que Rosa-la-Rose s'évertuait de la sorte à retremper par la douleur le cœur amer de Marthe Galland, la glapissante voisine de Septime Febur, Amanda l'ancienne danseuse de Mabille, la mendiante, entraînait dans son taudis la grand'-mère de Léontine qui déclinait un peu plus chaque jour.

L'ombre voilait décemment tout ce que le désordre avait de honteux. Mais au centre de la pièce reluisait sur la table ronde, et ainsi qu'un soleil bourgeois, rose des vents de l'esprit du tiers, une toile cirée illustrée de portraits authentiques, avec biographies, du bon roi Dagobert au Libérateur du Territoire.

Au centre de la table, la mendiante avait posé deux petits

verres à pied, une bouteille de cassis et quelques biscuits sur une assiette de fer.

La grand'mère de Léontine en était éblouie.

— Vous voyez ma bonne, qu'on sait recevoir. Malgré tout votre bon cœur, votre amabilité et votre éducation, je vous défends de pouvoir m'en offrir autant ! Dame, c'est qu'au jour que nous sommes, sans argent les belles qualités ne comptent guère... et, de l'argent, vous n'en avez pas de trop, voisine... au prix que ces canailles de jeunes gens vous paient pour faire leur ménage, balayer leurs ordures, les restes honteux de leurs sales noces.

« Oh ! je voudrais bien vous dire qu'il est temps de vous reposer et vous donner le moyen de le faire... mais vous vous moqueriez de moi qui ne suis qu'une mendiante ; vous me diriez que ça ne me va pas trop de donner des conseils aux autres et que je ferais pas mal de commencer par m'inquiéter de ma misérable personne, et patati et patata !... et comme vous auriez raison, ma bonne amie !

« ... C'est vrai, mais toute gueuse que je suis, je vis encore mieux que vous et je peux faire le bonheur de vos vieux jours... Mendiante ? C'est donc si honteux d'être mendiante ? Au temps jadis, au jour de la Fête-Dieu, les rois leur lavaient les pieds aux mendiants... c'est une preuve qu'ils ont sur terre comme une espèce de mission divine, qu'ils sont censément placés sur terre exprès par le bon Dieu en manière d'exemple pour le monde qui a bien besoin qu'on lui donne des leçons de modestie... nous autres, mendiants, nous faisons notre purgatoire sur terre, nous aidons les prêtres à racheter les péchés des personnes... »

— Tout de même !... vous n'en pensez pas tant de bien des messieurs prêtres !... et quand vous êtes colère que toute la maison vous entend crier en vous plaignant, on ne dirait pas que vous êtes si contente de votre sort.

SEPTIÈME CHAPITRE

— Les excès sont les excès, ma bonne !... C'est quand j'ai bu trop de cassis et qu'ayant bu je vas trop tôt sur les marches au soleil ; ça m'échauffe le sang... et puis ce que je dis, dans ces moments-là, ne vous y fiez pas trop... c'est pour faire endêver ce jocrisse de Septime Febur ; rien qu'à voir sa tête de cafard, ça me détournerait de la religion si je ne me raisonnais pas... Il y a des mendiants que l'Église reconnaîtra un jour pour des espèces de saints.

— Oh ! ça !...

— Quoi, oh ça ?...

— On n'en fait plus, des saints !

— Eh bien, j'en connais un, moi, et c'est un mendiant, et c'est aussi un artiste, un poète, et autre chose que votre vilain mannequin de Septime Febur. Dans le Midi qu'il est ; il s'est installé mendiant sur les marches d'une église d'avant le moyen-âge. Je l'ai connu... quand je faisais la vie... oui, oui, quand je faisais la vie... pourquoi ne pas le dire ?... je le confesserais devant tout le monde si c'était l'usage et si la religion le recommandait... mais justement la religion le défend. Alors, je ne le confesse qu'aux prêtres. Pas à l'abbé Richard ; je ne l'aime pas trop, celui-là.

— C'est vrai que quand vous avez votre coup de soleil, comme vous dites, vous l'arrangez bien !

— Ah ! qu'est-ce que je dis ?...

— Oh ! rien, des bêtises...

— Il y a longtemps que j'ai fait ma confession entière... pourtant, vous savez, ma chère ,dans ces moments-là on oublie toujours de l'important... ça fait que chaque fois qu'il me revient un souvenir du temps que je faisais la vie, vite je vas le confesser. Les prêtres en sont gênés. L'abbé Richard, d'abord, je voudrais de lui qu'il refuserait de m'entendre. Il prétend que j'ai tout dit et qu'il en sait assez. J'appelle ça un mauvais prêtre, comme il y a tant de mauvais

ouvriers. Les métiers se perdent, ma chère amie, dans la religion comme dans tout. Avec l'abbé Lehire — vous savez, le gros vicaire, celui qui sonne du clairon, le dimanche, aux jeunes gens du patronage ? — c'est autre chose. On peut le croire ! « Amanda, qu'il me dit — c'est le dernier homme qui m'appelle encore Amanda — quand auras-tu fini de nous raconter tes farces ? quand auras-tu fini de te souvenir, Amanda ? » Et il rit ! il rit !... Savez-vous ce que je lui réponds, ma bonne ? Je lui réponds : « Monsieur l'abbé, je ne chercherai jamais trop dans ma mémoire... peut-être bien que la grande sainte Marie-Madeleine ne s'est pas rappelé de tout, peut-être bien qu'elle en a oublié, monsieur l'abbé ! » Faut l'entendre rire, alors ! en plein confessionnal ; ça sonne sous les voutes aussi haut que quand il joue du clairon sur la place. Il me dit, des fois : « Amanda, ne m'en raconte pas de trop raides... tu auras pitié de moi, Amanda ! » Et il rit ! il rit ! Ça c'est un prêtre !... ne me parlez pas de ce navet d'abbé Richard. On dit que l'abbé Lehire lui a tiré les oreilles ; sûr que c'était joliment mérité !

« Je vais vous montrer quelque chose de beau, ma bonne... du beau en toc, mais pour moi du beau tout de même, et puis il y a si peu de personnes qui s'y connaissent en vraies dentelles.

Courbée, grimaçant de façon horrible, la main gauche écrasée à plat, sur ses reins douloureux d'ancienne reine du quadrille, la mendiante, essuyant d'un revers de l'autre main ses lèvres poissées de cassis, se mettait lentement, péniblement, à genoux dans le pire coin d'ombre du taudis.

Brassant d'inqualifiables guenilles, des vieux journaux, des détritus inattendus et jusqu'à un chapelet d'os de mouton, le monstre puant attirait à soi un carton de modiste, effondré, crevé, claqué ainsi qu'un vieil accordéon.

SEPTIÈME CHAPITRE

Précautionneusement, du bout de ses doigts ankylosés, elle dénouait les cordons jaunis.

Trop hébétée pour avoir beaucoup de curiosité, la grand'-mère de Léontine, oppressée du poids de ses vieilles chairs molles, stupide, la regardait faire, les mains aux poches de son tablier bleu, très propre.

Elle articula enfin :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous allez voir ! soupira la mendiante, illuminée d'un sourire qui restituait au monstre un peu de la gentillesse crapuleuse d'Amanda, l'étoile du bal Mabille.

Elle tira alors du carton deux longues choses délicates, n'en faisant qu'une, qui ressemblaient, nouées ensemble par des rubans fanés, à deux rideaux de cabaret suspect.

Tremblant très fort, elle élevait dans la maigre lumière cet objet pompeusement ignoble.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne vois donc pas ? se récria la mendiante.

— Du linge de cocotte ?

Ça fit ricaner la mendiante.

— Si tu veux, voisine, si tu veux !... du linge plus chic que n'en portera jamais ta demoiselle qui n'en use pas beaucoup dans son établissement.

Un frisson de terreur secoua la grand'mère de Léontine.

— Regarde, reprit la mendiante ; c'est ça que je portais sous mes jupons quand je dansais le cancan au bal Mabille et dans les cabinets particuliers où m'invitaient les messieurs... hein ? on avait de la tenue, de mon temps !... A présent, les messieurs prennent la première venue qui ne dit pas non. Je le conserve ; ça m'aide à me souvenir... justement ça me rappelle quelque chose qu'il faudra que je confesse à l'abbé Lehire. Qui sait si votre demoiselle ne deviendra pas une sainte ?...

— Ça me fait du mal quand on me parle de ma fille. Elle est plus à plaindre qu'à blâmer. C'est le malheur qui...

— Ta ! ne vous tourmentez donc pas pour votre fille !... vous auriez peut-être plus de bon sens en surveillant Léontine.

— Oh !... Léontine ?

— Probable !... Celle-là, si elle tourne mal — et on peut y penser — jamais rien ne pourra la racheter ni la sauver.

— Léontine ?...

— Je vous le dis !... mais c'est pas de ça que j'ai à vous causer.

La mendiante repliait avec précaution le pavois ajouré de ses hontes et de sa gloire passée.

— L'artiste que je vous disais, reprit-elle, s'est fait mendiant avant que je m'y mette. Mais lui c'était vraiment par piété. Il gagnait bien comme professeur dans les lycées et un peu aussi avec ses livres. Sans moi qui étais restée dépensière, bien que plus toute jeune, il aurait été tout à fait à son aise. Il m'a montré à tendre la main. Il est parti, à pied, sans me dire adieu ni prévenir son administration. Maintenant c'est un vrai saint. On dit qu'il est cuit tout pareil aux vieilles pierres de sa cathédrale au soleil. Je le vénère et je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait, vu que les artistes, même les meilleurs, c'est forcé qu'ils fassent souffrir les femmes.

— Ainsi ! constata poliment l'hébétée.

La mendiante vint se rasseoir auprès de son amie et remplit à nouveau de cassis les petits verres.

— J'ai pas trop à me plaindre... je suis bien pauvre mais j'ai quand même de quoi... et puis, si vous saviez comme on se sent mieux, et comme défendue contre la méchanceté du monde, à l'ombre de l'église !

— Défendue ! défendue !... oui, quand on ne vous fait pas coucher au poste.

SEPTIÈME CHAPITRE

— On m'en tire, ma bonne, on m'en tire... je n'ai pas que les charités, j'ai aussi des occasions.

— Quelles occasions ?

— Je vous expliquerai... si ça vous plaît de suivre mon conseil. Ça me serait bien agréable d'avoir de la compagnie au bas de mes marches... seulement... non, c'est pas possible.

— C'est pas possible ?

— Oh ! ça vaudrait mieux que vos ménages, je vous le dis, mais faudrait vous débarrasser de Léontine.

La grand'mère regarda, d'un œil trouble, la mendiante, à travers son verre de cassis.

— Vous devrier la placer... le pauvre chat, ça serait pour son bien... on peut être vicieuse sans méchanceté, et... moi, je ne la vois pas bien tourner.

— Léontine ?

— Oui, je vous expliquerai... et puis, pour la placer, je vous expliquerai aussi. Du cassis ?

— Hi ! hi !

— Ça te fait rire ?

— Il est bon !

— Bois-en.

— Elles étaient belles !

— Quoi ?

— Les dentelles !

— Ta fille...

— Dis, tu le connais le portrait de ma fille, en costume bébé ? Quarante-deux ans qu'elle a !...

— Ta fille se f... bien de toi. Si tu voulais seulement te décharger de Léontine...

— Dites...

— Quoi ?

— Comment qu'il dit l'abbé Lehire quand vous lui racontez ?...

Sur le palier, Léontine qui avait le vice d'écouter aux portes, claquait des dents, ses petits doigts crispés sur la rampe de l'escalier, deux lourdes larmes coulant au long de ses joues pâles...

Dans la cour, feignant de ne s'intéresser qu'à Mistagor le chat de Mme Breischwantz, Amédée, le factotum du Planteur, sifflait doucement pour avertir Amanda qu'il avait à lui parler, seul à seul.

UNE FÊTE A LA PLANTATION

Lorsque Florimond Daubelle était riche, et il se sentait riche si dans son gousset une pièce d'or caressait une autre pièce d'or, il célébrait sa fortune par une infidélité faite au restaurateur de la rue Cavalotti en même temps qu'au restaurateur de la rue des Trois-Frères. A le surprendre attablé comme ce matin-là à la terrasse du *Télégraphe*, le petit bouchon rustique de la rue Lepic, ces messieurs se fussent seulement attristés, croyant à de l'ingratitude vulgaire, incapables de percevoir le sentiment d'extrême délicatesse, mais si secret, auquel obéissait leur pensionnaire.

Riche, du moins ainsi qu'il le sentait, Florimond eut été tout de même en peine d'amortir sa dette avec un si léger poids d'or. Cependant il était assez riche pour ne pas supporter sans rougir — jeune bourgeois incorrigible ! — le « Merci bien, monsieur Daubelle ! » dont ces crédules commerçants saluaient la retraite de ce client qui ne les payait point.

A dîner mal, tout seul, à la table d'un établissement où maître et valets n'avaient pour lui aucune considération, l'écrivain goûtait de vraies satisfactions d'homme libre.

Le restaurant du *Télégraphe* avait aussi un zinc, et on servait à boire sur la partie de la terrasse en fer à cheval sur la rue Lepic et la rue des Abbesses. Amédée, l'homme de confiance du Planteur et l'ennemi juré de la négresse, esclave authentique de cette captive pour rire, y prenait l'apéritif dans la société d'un quadragénaire moustachu, en paletot

mastic taché de sirop, lequel avait assez bien la mine d'un maître d'armes chû dans les abîmes de quelque commerce chimérique. Il entretenait en lui les misères du soldat sans avenir et la détresse du placier fui de sa clientèle. Pourtant c'était lui qui régalait Amédée, épave pire.

Mis en verve par la seconde tournée, Amédée qui, à parler d'une voix sourde, s'entretenait dans l'illusion de n'être entendu que de son seul compagnon, disait en battant son absinthe :

— Darneting ?... pensez-vous que ça soit un espion !... Vous pouvez croire que s'il y avait seulement un soupçon qu'il puisse être une casserole à Guillaume je me serais payé le plaisir de vous le donner depuis longtemps !... Non, de ce côté-là c'est vu, et bien vu... ça serait plutôt du côté des mœurs qu'il y aurait quelque chose à faire... et encore en s'y prenant bien ; avec beaucoup d'intelligence... si vous me laissiez m'occuper de la chose... on pourrait le faire tomber dans un piège... la petite Léontine nous serait très utile, sans qu'elle s'en doute. Ces jeunes animaux-là, voyez-vous, c'est si vicieux que ça fait le mal presque avec innocence.

A voix plus basse, l'ancien soldat posa une question à Amédée. Florimond Daubelle qui tournait le dos au groupe n'entendit que la réponse :

— Mon patron n'est qu'un simple dingo ; mais ce qui est intéressant c'est que ses façons d'excentrique poussent les invités à la conversation... ils ne se méfient pas de moi qu'ils considèrent comme un abruti et c'est pas difficile à comprendre qu'ils sont tous à surveiller, vu qu'ils pensent mal... comme de juste ; les plus dangereux sont ceux qui ont de l'ambition.

L'arrivée en tempête de la servante apportant des verres à deux maçons et badinant avec ces joyeux Limousins empêcha

Florimond de savoir si le traître Amédée lui prêtait ou lui déniait de hautes aspirations.

Maintenant Amédée apportait des précisions.

— ... une rigolade, mon bon, une simple rigolade... on ferait une descente un soir qu'on y trouverait moins à reprendre que dans le premier atelier venu... des idées d'homme faible qui a eu la tête tournée par le *Journal des Voyages* et qu'a souffert, jusqu'à plus de quarante ans, d'être timide avec les femmes... je vous le dis, il n'y a d'intéressant que les opinions des autres. J'ai toujours pensé que ce que le monde trop indulgent appelle des fantaisies d'artistes ça suffisait à décomposer une société. Maintenant si vos chefs qui ont leurs idées veulent absolument du sérieux, voilà un petit rapport sur ce sacré calotin de l'impasse Trainée qui manigance je ne sais quoi avec les curés...

Amédée dit encore :

— ... L'administration ne saura jamais tout ce qu'elle doit à Amanda... tenez N... qui est aujourd'hui ministre, c'est Amanda qui a donné sur lui les premiers renseignements ; ça n'avait l'air de rien, ça semblait tellement insignifiant qu'on ne lui a pas même dit merci, à Amanda ; eh bien, ça l'a suivi toute sa vie, le ministre, et c'est avec ça que le Président le tient aujourd'hui.

Plus bas :

— ... pour le coffrer, mon avis c'est qu'il vaudrait mieux l'embarquer dans une affaire qui en ferait trébucher deux ou trois autres, le boche avec... ça tourne toujours autour de cette petite saleté de mineure que je vous disais... je m'en chargerais bien... si seulement vous vouliez faire remarquer à l'administration qu'on n'a pas toujours assez de considération pour moi, son serviteur .. Autrement, je vous le dis, ça n'a rien d'intéressant de faire Mumu qui est ce que je pense, mais qui n'a seulement pas de fréquentation avec la pègre.

Des consommateurs bruyants survinrent qui séparèrent Florimond d'Amédée et de son compagnon. Le poète, convaincu de ce qu'il soupçonnait depuis toujours, n'entendit plus rien.

Le jeune homme n'avait rien à redouter ; il ne pensait pas que l'abjection d'Amédée put jamais faire tomber aucun de ses compagnons dans quelque piège ; l'imprudent bavardage du valet de police ne lui révélait rien et, pourtant, cette scène le livrait à une très aiguë mélancolie.

Il savait qu'il n'avertirait pas même Médéric Bouthor, parce que Bouthor, capable sans doute d'un sursaut, se refuserait à déranger aucune pièce de son jeu et ne tenait pour véridique rien que de sa vision. Il se promit seulement de protéger, secrètement, Léontine, la petite fille dont il chérissait l'innocence promise au crime et dont il avait célébré la pureté en des vers obscurs.

Et la tristesse du jeune homme s'augmentait à cette pensée que sa protection serait inefficace. Si Léontine échappait aux crapuleuses entreprises des policiers, quelque autre gouffre s'ouvrirait pour celle sur qui Florimond voyait un signe fatal.

Iphigénie en jupes courtes et sarreau noir, petite martyre populaire, Léontine, leur amie, servirait de rançon, pour que leurs joies interdites soient payées d'un chagrin bien vulgaire.

Misérable jeunesse que la leur ! Avoir tout approché sans rien saisir ! Ils avaient bu dans le verre des assassins et des révoltés et ils trinquaient aussi avec les fous. Mais, après tant de nuits de débats à faire reculer les murs, avaient-ils jamais conclu autrement qu'en faveur de celui qu'avaient façonné leurs mères prudentes ?

Florimond maudissait le goût, et la raison et cette sagesse qui éloigne des extrêmes exaltants. Mourir d'une erreur !

Se tuer pour une sottise ! Mériter que pèse sur l'épaule la patte gluante du flic en paletot jaune, tandis que dans un coin d'ombre ricane l'ignoble Amédée qui vient de « donner » l'homme dangereux.!

— Des hommes dangereux !

Florimond se contint pour n'en pas rire à la face de ses voisins, les ouvriers repus de bœuf bourguignon arrosé de vin bleu.

Il se murmura à la façon d'un credo :

— J'aime et j'honore au-dessus de toutes choses l'imprudence de la vierge innocente et criminelle, coupable et candide, promise au martyre et l'aveugle foi de mon ami Septime Febur, vainqueur merveilleux de la funeste raison qui le nourrirait de vérités contraires à sa foi !

Ainsi se préparait-il à jouer, le soir même, le rôle de joyeux invité — on comptait qu'il s'y surpasserait — à la fête que donnait Médéric Bouthor en sa plantation ; fête de nuit « renouvelée des orgies de flibustiers en l'île de la Tortue », fête offerte par le maître enchaîné à l'esclave triomphante.

— N'être pas envieux du planteur ! songea Florimond en remontant le couloir en corniche de la rue Lepic ; il nous échappe, n'ayant pas à conclure. C'est une brute harmonieuse que Dieu manœuvre, excite et fait brâmer pour mieux nous convier au silence.

Toute la journée fut consacrée à la préparation de la fête ; non seulement à la Plantation où Amédée et le Puma firent merveille, mais aussi chez chacun des invités, considérablement suggestionnés par la promesse de fabuleux divertissements.

Septime Febur lui-même se donna tout entier à cette préparation. Quand il ne sombrait pas dans le chagrin né de l'horreur d'imaginaires persécutions, Septime Febur

écoutait volontiers son ange gardien, ange badin, lui répéter que la grosse joie est favorable à la plus solide dévotion et, comme elle, un signe de santé agréable à Dieu, si Dieu ne peut voir dans l'affliction de la chair ou de l'esprit qu'une diminution de sa créature.

Le matin de ce grand jour, Mumu dormait sur le divan bas dont il avait fait son lit, tout nu et hors des draps, semblant dédier son corps parfait à ce soleil dont la flamme l'accablait.

Il n'entendit pas gémir la serrure lorsqu'y tourna la clé, seul présent qu'il eût jamais fait à sa maîtresse, la négresse du Sacré-Cœur, l'esclave du Planteur de Montmartre.

Enveloppée d'un peignoir extravagant qui la faisait plus précieuse à son maître, Cora s'arrêta au milieu de l'atelier pour contempler le beau dormeur.

Sans que son esprit eût à dicter ce geste, elle porta doucement à ses lèvres ses longs doigts mordorés, réunis, comme pour commander à l'universel ce silence requis par Mumu et qu'elle-même ne romprait qu'en tremblant.

Ah ! le Planteur avait bien pu la payer et la tenir captive ; il pouvait bien l'attacher au poteau d'infâmie et déchirer son corps parfait, comme il l'en avait menacée, sans y croire, et en un instant de folle audace dont ce monstre timide s'épouvantait encore ; c'est de ce blanc dormeur que la fille dorée était à jamais l'esclave !

D'abord, elle sourit de joie puissante, forcenée, à surprendre ainsi dans toute sa grâce fragile son petit maître, son petit dieu blanc et, aussi vite que s'éteignait son sourire de feu, ses longs yeux se fermaient à demi, déjà brûlés de larmes.

Cora comprenait trop bien que jamais son amant n'avait été aussi heureux qu'en cet instant, plus heureux que lorsqu'elle le fatiguait de passion animale.

Pourtant le désir d'envelopper au moins cette blancheur

endormie du manteau noir de son amour l'emporta. Cora rusait seulement avec son impatience, inquiète de s'assurer un point trop aigre réveil de l'égoïste chéri.

Le couvant à présent de ce regard maternel par quoi tant de maîtresses surent se faire haïr d'amants sur qui quelque franchise fraternelle leur eut assuré l'empire, Cora se délivra de son ample robe de paresse et, d'un mouvement rapide de ses pieds noirs et roses, abandonna ses mules brillantes.

Les bras en avant, elle se pencha sur le lit, sur la chair mâle, bien que si frêle, offerte à sa convoitise noire et, d'abord agenouillée, elle se trouva bientôt allongée contre Mumu, retardant — un peu par crainte et beaucoup pour la joie de prolonger son désir — l'instant où elle refermerait sur ce cou de cendre rose la double flamme obscure de ses bras.

Mumu n'avait d'autres grâces que celles d'un enfant féroce. Aux âges fabuleux il eut su faire pleurer un dieu ou hennir de joie un Centaure. Parce qu'il avait assez dormi, ce beau monstre économe de ses plaisirs et de son repos, satisfait qu'on offrît un emploi à sa force renouvelée toute ailée d'une puérile bonne humeur, répondit à l'étreinte prudente par une prise sûre et, peu à peu, plus rude, jusqu'à la brutalité. Les corps mêlés, noués tournèrent comme un monde et le cri de plaisir de Cora oscilla au centre de cet univers pour s'évanouir au prisme oblique du jour nouveau.

L'amour physique a ses hautes et ses basses œuvres dès qu'intervient la civilisation. C'est de ses basses œuvres qu'est née la fameuse tristesse latine. Certes, Mumu eut été bien incapable d'aucune citation classique, surtout de cette sorte ; les maîtres de La Flèche, les seuls qu'on lui eut jamais donnés, étant bon ménagers de la vertu d'adolescents promis aux délices des garnisons. Toutefois, il avait assez de sensibilité immédiate, il était assez riche d'intelligence directe, aiguë et fraîche, profonde, cruelle autant que tout ce qui

émanait de cette jolie petite bête humaine, pour être bien capable de retrouver au fond de soi, toute neuve, à son usage, la désolée constatation qu'il eût merveilleusement articulée en un horrible argot, aussi propre que la langue des pédants à braver l'honnêteté, mais sans péril pour tant d'oreilles ignorantes.

L'esprit méchant et lucide de Mumu poussa plus loin dans le champ des pénibles investigations Il en voulut à sa maîtresse de n'être pas aussi négresse que le rêvait son maître le Planteur, de n'être qu'une jolie quarteronne, une fleur de volupté d'un rose à peine assombri ; de n'être pas une vraie sauvage, sœur de la bête, comme elle repue et s'ébrouant seulement, après le repas d'amour.

Ils étaient deux civilisés ; le simple repas d'amour leur était défendu. Pour eux c'était un jeu, une fête et c'est toujours, partout où s'étend l'ombre de la croix, au lendemain de la fête le mercredi des cendres.

Et le goût de la cendre était dans leurs bouches. Et il y a dans la cendre, et plus elle est blanche et froide, toute la dévorante âpreté du feu, sans la surprise et les joies de la flamme.

Ils étaient mûrs, ces deux êtres d'exception, pour ce que les bourgeois, benoîtement résignés à n'être rien que les plats comparses du théâtre qu'ils paient, nomment prosaïquement : une scène.

Mumu, déjà assailli des soucis misérables qui, depuis longtemps, ne lui laissaient plus de repos, cherchait le thème de la querelle dont, seule, cette paresse, lui conférant quelque équivalent de noblesse, retardait l'ouverture.

Malfaiteur et méchant de distinction, Mumu, tout nu sur le lit encore gémissant, était semblable à ces lâches poètes qui s'endorment au seuil de la vision dans la recherche nonchalante d'une cadence digne d'elle.

HUITIÈME CHAPITRE

Croyant attaquer, ce fut Cora qui se livra.

Câline autant que lors du tendre assaut, mais ne devant plus compter sur la magie de la surprise, agressive mais sans fureur égale à sa passion, imprudente, elle ne fut, en dépit des gestes de possession, inefficaces d'être si tôt renouvelés, rien qu'une compagne banale à la bouche enlaidie de reproches.

Enfer ou ciel, la bouche de l'amoureuse est pareille ; abîme de parfums ou gouffre de bitume étouffant.

— Mumu !

L'adolescent nu ne s'y trompa pas. En défense aussi bien que devant un ami de la veille rencontré dans l'ombre, au coin d'une ruelle suspecte, il demanda :

— Qu'est-ce que tu lui veux à Mumu ?...

— Mumu !... Mumu !... on aurait tant de bonheur si tu voulais !...

Il ricana, petit animal féroce.

— Ah ! oui.., la misère et l'amour !... une femme qui s'esquinte à laver le linge... très peu pour moi !...

— Mumu !... je m'étais fait une raison... pourquoi t'es venu, Mumu ?... pourquoi que tu m'as montré que je ne pouvais pas avoir d'estime pour Médéric ?...

— Je t'ai dit ça ?

— Tu me l'as pas dit, mais tu m'as aidée à comprendre qu'il ne m'aimait même pas, que ce qu'il aimait en moi c'était un peu de sa folie... sans oser y aller jusqu'au bout, de sa folie... je suis pas heureuse... et puis quoi, t'es venu et je ne peux plus penser qu'à toi !

— Il faut tout de même comprendre la vie ! Je ne t'ai jamais rien promis... je pouvais rien promettre... alors, qu'est-ce que tu me reproches ?

— Je ne te reproche pas d'être venu... mais depuis que t'es venu...

— Et alors ?

— Je te demande seulement de me prendre... tu verras, je me débrouillerai... je sais danser...

— Ah ! oui, au prix que ça se paie !

— Crois pas ça, Mumu, je te coûterais rien...

— C'est pas possible, ma pauvre noire !

Cora frissonna. Mumu la trouva belle ainsi ; en artiste.

— Mumu, je t'en supplie, délivre-moi du Planteur !

— Si c'est seulement ça, va-t'en, mais...

Il allait cyniquement dire :

— Mais alors ne compte plus sur moi.

Elle l'interrompit :

— C'est terrible, Mumu, je peux pas !

Il eut un ignoble sourire de mépris :

— T'as peur de lui ?

— J'ai pas peur de lui... d'abord il est bon comme du pain... c'est pire, et je suis son esclave plus qu'on ne croit !... j'ai peur de ses visions !... j'ai peur de tout ce qu'il pense !... j'ai peur de tout ce qu'il rêve... de tout ce qu'il n'ose pas dire et de tout ce qu'il n'ose pas faire. Tu comprends ?

— Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? répondit Mumu d'une voix plus lointaine parce que, malgré la cuirasse de sa méchanceté, il était assez sensible pour bien percer ce grossier mystère, quand même douloureux.

— Mumu... emmène-moi !... garde-moi, dis, Mumu !

Elle gémissait.

— Salut ! fit Mumu en sautant enfin hors du lit, délivré de l'étreinte lancinante et courant à son tour aux bas offices, en bon civilisé.

Pliant un bras, Cora y reposa la tête et pleura.

Mumu achevait sa toilette et s'habillait d'un pyjama en sifflottant un air de gigue.

HUITIÈME CHAPITRE

Cora s'était arrêtée de pleurer pour que ses yeux puissent suivre d'amour les gestes du joli garçon.

— Et ce soir, fit-elle, tu viendras ?

— Puisque je t'ai dit que c'était pas possible.

— Pourquoi ?

— D'abord, j'ai à faire. Tu le sais. Et puis, ça me dégoûte d'avance cette fête-là. . j'aime pas les comédies... le Planteur va s'en donner tant qu'il pourra à faire le fou, avec les autres qui l'y pousseront pour boire son rhum... ils me méprisent ?... ils sont pires que moi !

— Ça c'est bien vrai !

— Et toi... tu crois que ça me ferait plaisir de te... ah ! non, tiens, rien que d'y penser...

D'un bond elle l'avait rejoint, l'assaillant de caresses, de baisers.

— Ça te fait jaloux !... Ah ! Mumu ! Mumu !... tu vois bien !... Emmène-moi, mon chéri, garde-moi !

— Non !

Nue, noire, échevelée, les bras serrés au corps et ses ongles roses étroitement tournés vers ses seins gonflés comme pour les déchirer, image classique et simulacre barbare de l'amour bafoué elle semblait aussi surgir de profondeurs inconnues, pareille, avec sa chair secouée, polie au point d'en paraître humide, à quelque beau monstre marin.

Rien ne pouvait dangereusement émouvoir son blême amant, parvenu, fixé à ce degré où la sagesse s'allie au mal dont elle fut nourrie.

Exaspérée, furieuse, Cora lui cria :

— Tu n'es donc pas un homme ?

— Quand est-ce que je t'ai dit que j'étais un homme ?

— Ah ! Mumu, Mumu !... faut-il t'aimer !

Il lui rendit ses caresses.

Triste, mais à présent raisonnable, Cora méditait quelque attaque dont elle retardait l'échéance.

Elle s'enveloppa lentement de son peignoir éclatant et atteignit aussi, sur un meuble, le petit sac qu'elle tenait en mains lorsqu'elle était venu surprendre le joli bourreau.

— J'ai ce que tu m'as demandé... pas tout à fait... enfin, ce que j'ai pu... je t'en redonnerai demain.

— Je te remercie, dit, en pliant le billet, Mumu qui daigna sourire.

— Dis, Mumu... promets-moi au moins, en rentrant ce soir, de regarder au jardin... s'il n'y a pas trop de ces gens que tu n'aimes pas à voir là... et si ça ne te déplaît pas trop... d'entrer tout de même !...

Parce que c'était sans rien engager à l'extrême, Mumu consentit à feindre la bonté, sourit et lui rendit son baiser avec une tendresse suffisante.

— Trotte maintenant... il se douterait !

— Ah ! je voudrais qu'il nous prenne !

— C'est pas des choses à dire !

Au soir tombé, Mumu ayant dîné d'un petit pain et de fraises à la crême, mit un col, une cravate fraîche et se coiffa d'un élégant chapeau de paille.

Avant de sortir, il tira de sa poche le billet bleu de Cora, le déplia et le considéra longuement comme s'il lisait une lettre passionnée, puis :

— La petite doit m'attendre rue des Saules... faut toujours prendre ses précautions... bah ! ça fera autant pour le taxi, et puis, pourquoi que je la désobligerais, c'te môme ?

Et il sortit.

Au-dessus de la palissade, il aperçut, perché sur une échelle, ce héron d'Amédée allumant aux branches des arbres et

au faîte de la chaumière indienne des lanternes et des ballons de papier que balançait le vent du soir.

Mumu haussa les épaules, tourna résolument la tête et quitta le maquis par la rue Girardon.

Parvenu rue des Saules, à la hauteur de la palissade, sur la pente aride dévalant jusqu'à la rue Saint-Vincent, le jeune homme, ayant fouillé du regard les alentours, sifflota, très bas, en se collant à la palissade, les premières mesures de l'*Estudiantina.*

Alors il se fit, en réponse, un bruit pareil à celui que ferait un chat bondissant hors d'un nid de paille. Une menotte écarta une planche vermoulue et Mumu, toujours collé à la palissade, eut contre lui une forme menue, celle d'une fillette dont on voyait à peine briller les yeux, dans l'ombre du capuchon d'écolier étroitement rabattu.

— C'est bien ça, Léontine, de ne m'avoir pas oublié.

— J'ai jamais oublié, Mumu.

— Je dis ça... c'est pour dire ; je sais qu'on peut compter sur toi.

— N'est-ce pas ?... prends vite... c'est tout ce que j'ai pu.

— Merci, ça va... Ah ! toi, au moins !

— Quoi donc ?

— Rien. Alors, t'es contente comme ça, rien que parce que ça me fait plaisir ?

— Pour sûr !

— Et tu serais capable de tout, de plus que ça si je te le demandais ?

— Mais oui... j'essaierais d'avoir plus, ça ne serait pas facile.

— Je ne pensais pas à l'argent.

— A quoi pensais-tu, Mumu ?

— A rien... des idées... sacrée gosse !... Quel âge que t'as?

— Treize ans... c'est pas assez... je voudrais être plus vieille !

— Ah !... oui.

— Dis, Mumu, quand je serai plus grande...

— On en recausera.

— Si seulement tu voulais qu'on en recause bientôt... ça ne te gêne pas beaucoup puisque je ne suis pas assez vieille.

— Je ne t'ai pas dit qu'on n'en recauserait pas.

— Vrai ?... Tu veux que je vienne demain ?

— Ici ?... A la même heure ?

— Oh ! oui... et tu sais... j'aurai mieux, je te le promets !

— Faut prendre garde... ta grand'mère...

— Personne ne se doute.

— La mère Breischwantz...

— Elle m'aime bien... il n'y a qu'elle... grand'mère boit avec la mendiante... quand je serai grande, tu m'aimeras ?

— Ton argent... je voudrais... à demain, la gosse... on en recausera.

Seule, dans la nuit, Léontine songeait :

— Il a pas pu dire... dans les livres, c'est comme ça quand on aime... on ne peut pas le dire... mais je suis trop petite... quand je serai plus vieille...

Elle s'envola, ayant entendu la pointe d'une canne heurter les pavés disjoints de l'antique rue des Saules.

Florimond se dirigeait lentement vers la plantation. Il avait surpris l'essentiel du jeu fatal des deux maigres ombres et, triste un peu, avançait en se répétant les vers faussement narquois que lui avait naguère inspiré l'enfant de l'impasse Trainée :

HUITIÈME CHAPITRE

Tu croyais, pauvre Léontine,
Chez les filous trouver profit,
Mais le vice est une tontine
Qui gagne perd à ce défi...

***

Un boudoir vulgaire et cossu, au troisième étage d'une maison du centre, aux balcons ornés d'enseignes dorées d'importants négociants. Par la fenêtre ouverte, se glissent avec les lourdes odeurs de Paris les flonflons assourdis, vomis par les cuivres d'un music-hall tout proche, au fond d'un passage.

Renversée au fond d'un fauteuil de peluche cramoisie, acquis à la vente du mobilier d'un dentiste, une aride beauté se fait lacer ses hautes bottes de daim par un louchon arraché à sa cuisine. Le timbre vibre.

— C'est M. Camille...

. . . .

— C'est à cette heure-ci que tu arrives ?... Et tu ne me demandes pas si j'ai eu besoin de toi ? Justement j'avais un pneu à envoyer au père Lazarie... je ne suis pas libre demain ; à cause de toi j'ai dû me passer de Marie. Et à quelle heure arriverons-nous au théâtre ? Tu as les places, au moins ?

— Oui... j'ai tout... je te demande pardon...

— Eh bien, donne si tu as... tu aurais pu t'arranger pour que ça soit réglé ce matin... Tenez, Marie, voilà votre mois... oui, vous remercierez Monsieur une autre fois ; trottez nous chercher un taxi.

Et c'est ici que nous apparaît le vrai Mumu ; oisif pauvre, astreint à d'astucieux calculs et dont c'est le plaisir de jouer à égaler ces puissants qui paient, avec l'argent des pauvres, la comédie de l'amour feint.

*
* *

A la plantation, la fête suivait un cours heureux. Le romancier O'Brien, créateur fameux de situations impossibles, habile à promener, sur un plan réaliste, ses lecteurs aux antipodes de la froide raison, admirait avec un peu d'effroi ce renversement des choses permettant qu'avec tant de perfection le pire aliment de la fable triomphât de la vie commune dans sa vie de tous les jours.

Au centre de la plantation illuminée, le Planteur, vêtu de ses plus beaux habits de toile et coiffé de son plus fin manille, trônait sur une caisse qui avait contenu des pièces d'artifice et sur le bois de laquelle on lisait : POUDRES, *Manier avec précaution.*

Accroupi et soufflant, Amédée mettait un baril de rhum en perce et les invités puisaient pour leurs pipes dans les profondeurs d'un sac de tabac, riche d'inscriptions espagnoles, magnifique ballot de contrebande.

Saluée d'applaudissements farces et pourtant violemment sincères, adulée, fêtée, Cora étouffait de rage dans une robe de folie, riche de toute la splendeur des Indes, mais une vraie robe de captive et plus lourde à porter que des chaînes, puisqu'elle n'aurait pu, en une telle toilette, faire trois pas hors de la plantation sans traîner après soi la marmaille en délire, quand Médéric lui marchandait encore un tailleur élégant.

Se délivrer ? S'évader ? Fuir ?... Où cela ? Pauvre captive ! Elle tremblait à revivre en pensée la misère où l'était venu surprendre l'extravagance de Médéric. Les hommes ?... bien peu eussent préféré la Vénus noire à la plus médiocre blanche. Elle mesurait aussi son immense paresse, invincible si ce n'était au service de Mumu qui la repoussait, la condamnait, l'enfermait un peu plus dans son servage.

HUITIÈME CHAPITRE

On admirait Paroli, le peintre, ridicule et cependant parfait en matelot d'antan, avec son petit chapeau de toile cirée. Karl Darneting, le Puma, très ivre, tirait d'une viole nigérienne de plaintives romances, selon un art très sûr de la douleur. Accroupi, rampant, indifférent à tout le reste de la fête, Sorgue, toujours vêtu d'un « bleu » d'artisan, glissant entre les herbes folles, vrai sauvage sur le sentier de la guerre, interrogeait les fétiches noirs, pourpres ou livides, aux faces déchirées de la lumière violente des lampes de papier, et dont Médéric Bouthor avait peuplé le terrain de la plantation.

De temps à autre, le Puma s'interrompait de faire gémir la viole pour allumer quelque pièce d'artifice et si l'inoffensif tonnerre était bien vif, si l'embrasement arrachait au peuple du voisinage assemblé autour des palissades quelque belle clameur, le Puma ne manquait jamais à proclamer :

— Prise de la Vera-Cruz !... Pour maître Laurent de Graff, hurra !

Ou bien :

— Véritable incendie de Maracaïbo !... Pour monseigneur de Grammont, hoch ! hoch ! hoch !...

Après quoi, bouffonnant, mais toujours avec sa mine désolée de Judas d'Obermergaü, il s'allait jeter aux pieds de Septime Febur — inquiet de se ménager une retraite — en implorant « la bénédiction de monsieur l'aumônier des frères de La Côte, avant l'abordage ! »

Moins ivre du rhum et des vins d'Espagne que des fumées de ce galimatias romanesque, de cet alcool qu'était pour lui ces bribes de jargon de la grande piraterie, Médéric avait ramené à lui, sur son trône de bois, Cora captive, saisie d'une prise qu'il voulait tant qu'on crut brutale et qu'il ne pouvait se résoudre à ne pas faire très douce, prouesse dont sa force d'athlète lui permettait le contentement.

Très ivre, lui aussi, le peintre Vascar fit effort pour dire :

— J'ai lu dans un livre fort savant que Jean Morgan, le pirate et grand amiral des Frères de la Côte, avait rédigé certaine chasse-partie établissant la part d'esclaves revenant à chacun des siens, en proportion de ses blesseurs et des membres perdus. Il était dit à l'article 11 que « pour la perte d'un œil il serait donné cent piastres ou un esclave ». Quel œil as-tu perdu ?

— Mais puisqu'il l'a achetée, sa belle esclave ! s'écria Marthe Galland, invitée au titre d'ouvrière du « bonheur » de Médéric.

— Alors, prête-moi cent piastres, Médéric ! implora le pochard.

Riant, le Planteur tira de son gilet de toile un louis d'or qu'il lança en l'air.

Marthe Galland le rattrapa avec beaucoup d'adresse.

— Ah ! tu l'es, pirate ! gloussa l'ivrogne.

Médéric parut trouver la plaisanterie excellente. Puis, tandis qu'Amédée versait à la ronde une liqueur dont les palais commençaient de moins bien éprouver le parfum, de même qu'au début de la soirée on recommença de conter des histoires du temps de la flibuste et de la vieille marine.

Quand ce fut au tour de Florimond :

— Il y eut une fois, en un temps pas si lointain qu'on n'en puisse remuer la cendre, ni même compter plus d'une pierre, des hommes qu'on vit quitter leurs pêcheries, par ennui des journées toutes pareilles, et qui se mirent au service d'un gentilhomme ennuyé de sa noblesse, et de la cour et de ses pères et de sa dame, et ils emmenèrent avec eux le médecin Œxmelin, ennuyé de ses fioles, de ses drogues, de ses malades, de sa science et de la maladie. Et ils firent la flibuste, en téméraires, pour la joie de compter des soleils tout neufs, d'être riches en monnaies étrangères, d'avoir

tous les jours une patrie nouvelle à défendre ou à renier et, tous les soirs, une épouse qui crierait pour quelque chose. Et pourtant ils avaient embarqué avec eux l'ennui qui jamais ne s'ennuie de nous ennuyer. C'est très vrai ce que je dis. Et ils furent las du métier d'aventurier, parce que c'était un métier comme tel haïssable, et de l'aventure qui ne méritait plus ce nom. Et c'est alors qu'ils eurent l'idée de réclamer le secours de la magie et que par une issue, dont la magie leur livra le secret, ils parvinrent au centre d'attraction de la planète de Nazar, qui est la Terre d'un monde souterrain situé au centre de notre globe.

« Mais, ainsi que le dit Œxmelin lui-même : avant de vous expliquer cette nouvelle théorie, qui fera rêver les savants de la postérité, versez-moi un gobelet de ce punch, pour assouplir les ressorts de ma langue.

— Assez ! cria Marthe Galland que le conte endormait et qui détestait le conteur.

— C'est, dit Florimond, après avoir fait claquer sa langue, un punch excellent, digne d'être comparé pour la chaleur et la transparence à ce punch qu'on voit boire à Morgan le flibustier sur une image coloriée de 1840 et qui prétend — Catel *sculpsit*, Debelle *delineavit* — à nous restituer la lumière de l'an 1668. Morgan y triomphe, assis sur un ballot, tel qu'est assis ce soir, au centre de notre cercle, notre maître Médéric Bouthor, dit le Planteur de Montmartre. Culotté amplement de rose, bas lie-de-vin, bottes molles de maroquin fauve ; une ceinture amaranthe plaquant deux pistolets sur la jaquette bleu-de-roi à parements et retroussis jonquille, la cravate en bataille, la plume au chapeau perché sur le chef auréolé de longues boucles, Morgan boit à la santé d'une captive apprivoisée, en corset pourpre et jupon véronèse, bas blancs et pantoufles roses et les seins à l'abandon, car il est d'usage que les captives laissent à découvert leurs jambes

et leurs seins. Ce coquin de Morgan a tout à fait la mine de mon ami M. Tourneur, le bibliothécaire, lorsqu'il se divertit, le samedi soir, et fort avant dans la nuit du dimanche venu, au comptoir de Ferdinand le maître liquoriste.

Cette fois, ce fut Paroli qui cria :

— Assez !

— Ah ! Ah ! Paroli, je comprends ton angoisse !... Je la comprends et j'ai pitié !... Je sais ce qui t'épouvante, Paroli ; mais tu dois t'armer de courage, Paroli, très cher Paroli ; tu dois savoir considérer d'un regard franc la pire des pires visions, pieux et chaste Paroli, grand lecteur de la *Croix* dont tu sais bien qu'elle dissimule à sa quatrième page des annonces infernales !

Le Puma, à ces mots, poussa un horrible rugissement de joie.

— Hurrha !... hull !... ô !

Et il battit le vide de ses poings dressés comme s'il heurtait à quelque seuil fantôme.

— Écoute, Paroli, écoute et contiens-toi si me voici au point que tu redoutes...

— Ivrogne !

— Écoute : au premier plan, des bijoux et de la vaisselle d'or, hors d'un coffre de fine marquetterie ; au troisième plan, la mer et sur la mer, un vaisseau perdu dans la fumée de son incendie. C'est la chose qui donne à Morgan une si grande somme de si raisonnable joie ; mais au second plan, Paroli ! au second plan ! Au second plan, Paroli, dix joyeux compagnons qui boivent de ce même rhum et qui caressent des filles aussi jolies et aussi bien apprivoisées que la première... Tu trembles, Paroli ?

— Tu m'embêtes !

— Tu trembles, je te dis que tu trembles !... et tu as bien raison de trembler, Paroli !... Ces joyeux drilles —

entends-moi bien ! — écrasés par la silhouette énorme, géante, plus grande que le bâtiment, d'un Morgan bleu, rose et jonquille avec à ses pieds la fille au jupon véronèse retroussé, ces joyeux drilles sont livides !... L'artiste ne les a pas coloriés parce que ce sont des hommes de second plan !... Comprends-tu maintenant que tu peux trembler, Paroli ? Vois Médéric en ses habits jonquille avec le ruban écossais de son chapeau et l'écarlate de son foulard flottant ! Vois à ses pieds Cora, la belle captive, en sa robe à l'abandon dont on dit qu'elle est à ramages parce qu'elle est aux couleurs de tous les oiseaux de la forêt brûlante. Et maintenant, regarde-nous ainsi que je te regarde ! Regarde-toi en nous !.., Nous sommes livides, nous sommes sans couleur, nous sommes, à la surface du cercle, les hommes de second plan. Du punch !

Cora le contemplait, stupide, le haïssant de ne pas le comprendre et le remerciant de la désennuyer par la surprise.

Médéric tremblait en remplissant de punch le verre de l'orateur burlesque.

— Et alors, reprit Florimond, je vous dirai, pour en finir, qu'au delà de la planète de Nazar les aventuriers découvrirent la république de Potu et la ville de Keba, et la province de Merdak et que l'un d'eux se distingua même par la relation exacte qu'il fit du *Voyage exécuté autour du monde de Nazar par Eskarbo, premier coureur de la République, qui se flatte de mériter un emploi plus distingué*. Connurent-ils pas aussi la République d'Harmonica ? Ils y débarquèrent au bruit d'une fanfare. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils aperçurent un citoyen suivi de deux basses dont la fonction était de former un accompagnement à ce qu'il devait dire, ou plutôt chanter. A chaque phrase de ce personnage, les deux basses faisaient *crin, crin, crin* ! Ils tombèrent, plus tard, de Mezendor en la République que gouvernait Éléphant Ier. Les bœufs

— ô Paroli le pieux, le chaste et l'économe Paroli ! — les bœufs étaient laboureurs et traînaient eux-mêmes la charrue. Sublime de l'extrême déraison dans l'absolue sagesse ! Les vaches fournissaient d'elles-mêmes le superflu de leur lait, ainsi que les chèvres et les ânesses...

Septime Febur l'interrompit :

— Je sais où tu vas droit ; mais je sais aussi que tu t'égares. Il s'agit là d'un admirable symbole catholique dont tu fuis la clarté à cause du démon qui te possède. Viens me voir demain ; je te mènerai à un prêtre des Batignolles qui sait exorciser.

Marthe, naturellement sataniste, s'était rapprochée de Febur qu'en ce moment elle ne haïssait plus. Elle colla sa jambe droite contre la sienne.

— ... Les rossignols étaient musiciens ; les pies et les perroquets s'adonnaient à la littérature et à la poésie, pour l'amusement et sous le patronage de citoyens opulents. Éléphant X, qui avait succédé à son père...

Sorgue, accoupi dans l'herbe, souriait fraternellement au conteur dont il aimait le délire, encore qu'il fût à peu près seul à s'inquiéter de l'affreuse tristesse qu'il savait croître au cœur de Florimond. En l'écoutant, il pressait naïvement, telle une fillette endormant sa poupée, ainsi qu'aurait pu faire Léontine si elle avait jamais eu une poupée, un petit fétiche dahoméen ocre et blanc, gentiment obscène et dont il ne pouvait se lasser de mesurer les angles.

— ... avait toute la sagesse d'Éléphant Ier, fondateur de l'Empire. Étranger aux choses de justice, Éléphant X se réservait de juger les juges. Éléphant X offrit aux navigateurs un banquet qui consistait en trente bottes de carottes, navets et autres légumes arrosés d'une ample quantité d'eau. Ne fais pas la grimace, honnête Paroli, convive ordinaire des festins gratuits ! Si tu l'ignorais encore, apprends donc que

l'eau est le rhum des éléphants. Du rhum, ma chère Cora !... A la santé de Médéric !

— Vive le Planteur !

— Vive son esclave !

— Silence !... L'éléphant les renvoya à Kama pour qu'ils ne troublassent pas sa république et ils y rencontrèrent un jeune homme triste dévasté par le regret de sa patrie, et c'est alors qu'ils s'avisèrent de regretter la surface de la Terre et qu'ils aspirèrent à la légèreté de l'air qu'on y respire, dans l'espérance de laisser au centre de la Terre l'ennui qui les avait accompagnés et, par l'artifice de la magie, ils revinrent à l'essentiel de leur nature ; à savoir pour le chef, de bourlinguer de mer en mer, tuant l'honneur sous ses serments, aimer et trahir, désirer et vaincre et perdre et s'enrichir et être roi de soi-même jusqu'au jour qu'un méchant capitaine discipliné vous viendrait pendre au nom du Roi ; pour les hommes, de larguer, carguer, combattre, souffrir, hurler dans les tavernes et gémir dans les fers, être un matelot de pont qui reçoit cent coups de corde pour une sotte réponse et, le soir de ce jour d'infâmie, se peut connaître le dieu vivant d'une sauvagesse barbouillée d'huile et qui vous dit « Maoumanamami ! » contente, quand on la baise !

Marthe Galland, éclatant de rire, sombra entre les bras de Septime Febur, bien mortifié de sa victoire.

Florimond, s'étant recueilli, conclut de la sorte :

— Ainsi, de ces pernicieuses visions furent au même titre dupe ces gentilshommes qui avaient tout rompu pour se renouveler le sang et les humeurs par des façons de manants, et les gens de rien qui avaient désespéré leurs mères et leurs maîtresses pour se donner l'humeur d'un gentilhomme.

« Si j'étais romancier, acheva Florimond qui se piquait de ne pratiquer la prose qu'à son journal, je bâtirais des

histoires évidemment admirables, absurdes par surcroît, mais vraies ; des espèces de féeries psychologiques dont les héros seraient tous gens de la plus piteuse naissance, des gens au-dessous de vingt-cinq mille francs de rente, et j'en écrirais de la pire plume aristocrate.

— Cet animal va nous gâter notre soirée ! bâilla Paroli.

— Authentique explosion de la planète de Nazar ! hurla le Puma en mettant le feu aux poudres, libérant dix soleils ligotés par l'art en d'étroites papillottes, ivres de se manifester par une mort opulente, cette mort qui était leur vie éphémère et triomphale.

— C'est vrai, dit sérieusement O'Brien en fixant Paroli, c'est vrai que nous sommes livides ; c'est vrai que nous sommes sans couleur... au second plan !

— Assez de cette blague idiote !

— Calme-toi, Paroli.

— Mais au troisième plan, déclama le Puma immense au milieu des rouges fumées de bengale, le navire inconnu sombre parmi ses flammes ! Ah ! ah ! ah !

Soudain évadé d'une lutte grotesque et repoussant Marthe Galland, ivre ou jouant l'ivresse, Septime Febur coiffé de son gibus battait en retraite, à reculons, se dessinant sur le plastron de grands signes de croix. Le perroquet fou de rage glapissait : Cochon de pays !

Le cercle des hôtes s'était rapproché du Planteur, comme impressionné par les symboles fantasques du poète et pour ravir à Médéric un peu de sa lumière, un peu de sa couleur.

Cora s'attristait, muette, à voir l'heure passer sans que parût le beau Mumu.

Les yeux brillants, mouvants et lumineux tel l'alcool marin dont l'air était empli, tremblant un peu, Médéric releva sa négresse affaissée et lui souffla au visage ce seul mot :

HUITIÈME CHAPITRE

— Danse !

Élargissant les bras, il dépouilla Cora de son peignoir aux cents couleurs.

Elle glissa, la tête repliée, soumise et prête à la révolte, très belle ainsi, toute nue.

Et puis, se mordant les lèvres et se frappant trois fois le front à la manière de ses aïeules barbares, elle dansa, sans qu'on sut si c'était pour obéir ou pour se libérer !

Et sa danse glacée, exempte de volupté, les troublait tous, et jusqu'au grossier Paroli, plus sûrement que les mornes bouffonneries tirées par Florimond du fond de sa mémoire pleine des récits du temps des voyages sans fin, des croisières désespérées.

Soudain, Marthe Galland, à qui l'on ne songeait plus, tira le Planteur par sa manche de toile et l'invita à courber sa haute taille pour qu'elle put lui parler à l'oreille.

Cora, glaïeul humide et noir, dansait toujours, vraiment pour s'évader.

L'Allemand suivait du regard, ivre fixe, le couple que formait Marthe et Médéric.

Médéric la repoussant leva les poings sur elle. Marthe éleva à demi une main pacificatrice et le resaisit, achevant à l'oreille écarlate quelque horrible confidence.

Alors Médéric poussa un cri dont Marthe elle-même s'épouvanta.

Grisée, Cora ne s'arrêtait pas de danser.

Médéric ramassa dans l'herbe un rotin et, titubant, de Cora dont Florimond prévenait la chute à Marthe inquiète des effets de son ouvrage, il battit l'air de sa trique sans se résoudre.

— File ! ordonna O'Brien à Marthe Galland.

— Ah ! ça ..

— File donc !

Cora s'était jetée aux pieds de Médéric dont les yeux ingénus laissaient enfin couler de lourdes larmes.

Médéric jeta sur l'herbe son rotin, releva Cora et l'enveloppa du peignoir que tendait Darneting, majestueusement.

Le Puma déclamait :

Mein Blick, nun weide dich...

La compagnie s'évanouit alors, sans qu'il fût besoin d'adieux.

— Darneting...

— Que voulez-vous du pauvre Karl ?

— Tu te souviens de cette histoire contée par Florimond ?

— L'oublierais-je déjà ?

— Les voyageurs ont-ils trop vite quitté la planète Nazar ? Sont-ils remontés trop tôt à la surface ?

— Trop tôt, mon maître ! C'est lâcheté ou folie qu'interrompre trop tôt le voyage s'il est vrai qu'on ne fait jamais qu'un beau voyage.

— Tu as raison, mon vieux Puma, restons...

— Restons au centre !

— Cora !...

— Tu n'es pas fâché, Médé ?

— Tais-toi, bijou noir... le bon Darneting nous laisse.. Amédée ronfle ivre-mort... chante, Cora, chante pour moi... tu sais, cette chanson...

Obéissante, Cora modula dans la nuit :

Pa'oles d'amou'
Zoli bouquet !
Bouquet pâ'fu'mé
Pou' z'o'eilles !...

sa petite tête de joli animal noir tourné vers la palissade d'où, peut-être, Mumu épiait, entêté à ne point paraître.

ENFANTS PERDUS

L'air de la colline parisienne était, ce matin-là, parfumé de chansons. Il y en avait d'aigres autant que le jeune matin lui-même et d'étoffées, chaudes pleines ; il y en avait de pareilles à des pulpes savoureuses, promesses de midi. Il y en avait de douces et de désespérées, des audacieuses et des défaillantes et chaque fenêtre chantait la sienne.

De la maison coloniale du Planteur s'envolaient ces paroles :

Bonsoi' Missié li Gouve'neu'
Bonsoir Missié Consigni-ateu',
Ze viens pô'tè un pétition
Poul' empesser mon Doudou aller !

Le vrombissement du tour d'un polisseur accompagnait ce large cri de violente espérance :

Révolution pour que la science
Régénère l'humanité !...

Le mendiant bancroche, le stropiat au chapeau de cow-boy esthète, l'invalide du ranch sentimental, promenait dans les dédales du sommet la guenille diaprée de sa poésie essuyant les pierres que heurtaient les mots tendres et lourds comme elles :

J'ai pris un pavé
Trouvé
Au fond d'un cratère

Et quelqu'un m'a dit : Mon Dieu !
Plus dur pavé ne se peut
Trouver sur te...erre !
Mais moi qui sais ce que je sais !...

Et c'était quelque chose de bien cruel que ces misérables paroles ; quelque chose de tout à fait déchirant que cet orgueil désolé, cette outrecuidance du désespoir !

Florimond, bien qu'il le fît sans joie, chantait aussi. Il claironnait une de ces bouffonneries blasphématoires, une de ces charges insultant l'art et dont il régalait volontiers les sociétés d'artistes, possédé du souci de détruire un peu de soi, par pudeur corrompue, par délicatesse détournée :

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !
Cric-crac !
J'entends l'bois du lit qui craque,
Cric-crac !
J'entends l'bois du lit craquer !

O'Brien, le nez chaussé de lunettes, corrigeant les épreuves d'un roman maritime, chantait :

And the moon shines bright
. . . .
On the grave of poor Lily Dale
O Lily, Sweet Lily !...

M. Trozzi le père, modelant un Saint-Vincent-de-Paul, coulait une à une au fond de sa belle barbe des notes et des paroles claires, brillantes, menues, pareilles à de petites pièces blanches tombant dans une tire-lire :

Vorrei baciare i tui capelli neri
Le lalbra tue e gli' occhi tui severi...

NEUVIÈME CHAPITRE

M. Trozzi le fils lui répondait, tout en rhabillant pour quarante sous la montre de Jules Galland, afin que l'employé ne put se tromper d'une seconde sur l'heure du bureau :

Vorrei morire, conté angelo mio
O bella innamorata
Tesoro mio !

Paroli chantait la Chanson dite du Fils Trozzi et le hussard rengagé, une fois de plus en permission, ou convalescent chez son frère, lançait aux échos les paroles insolentes de son refrain gaillard :

Ta femme est une putain,
Brigadier !...

Dans son taudis, la mendiante glapissait une gaudriole aussi fanée que ses infâmes reliques, ses hardes de fête aujourd'hui des guenilles :

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée,
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétillon,
Cette fille
Qui frétille
Est si bien sans cotillon !

La voix cassée de la grand'mère de Léontine lui répondait, au refrain :

Ma frétilllon,
Cette fille
Qui frétille...

en martelant le plancher d'un pas de rigodon.

Les vieilles étaient saoûles. Et leurs rires infâmes imitaient le bruit même du cassis versé à la régalade au fond de leurs gosiers de vieilles.

Septime Febur s'éveilla en gémissant.

Toujours en se couchant, sa prière faite, le solide croyant, le croyant dont l'âme était comparable à son corps, trapue, se fixait une tâche pour le lendemain, spirituelle ou matérielle.

La rencontre première du jour lui rappelait exactement la promesse faite la veille à Dieu et à soi-même.

L'âme de Septime Febur était vraiment trapue comme son corps aux muscles solides, nourris d'un riche sang de terrien. Acculé en héros vaincu aux frontières du désespoir, un tel chrétien n'avait pourtant jamais connu le spleen.

Pour rendre le tableau de son âme au désespoir en ses heures les plus déchirantes, il eut fallu la peindre à l'image des écorchés des planches anatomiques, mieux qu'à celle du maigre juge prévaricateur que fait torturer le maître hollandais par la canaille de l'échafaud.

Le soin exact d'une minutieuse vertu affranchissait Septime Febur de ce pire désespoir qui l'avait tourmenté. Gardien fervent de la lumière de Dieu dont il s'alimentait, le poète ne rougissait pas plus de s'adonner aux plus petites pratiques de la dévotion que la chaste souveraine d'un foyer honnête n'a honte des soins ennuyeux du ménage. Non plus, ajoutait Septime Febur, que le soldat risquant sa vie en beauté au combat ne se croit humilié de colliger les petites recettes utiles au bon entretien de ses armes.

— L'adoration hors de la vie dévote, affirmait-il encore, n'est qu'une débauche pire que les autres.

Septime Febur irritait beaucoup de ses compagnons par de tels propos, plus irritants de lui être familiers. Paroli lui-même haussait les épaules, lui qui se croyait en règle

pour l'année quand il avait renouvelé son abonnement à *La Croix*. Paroli suivait aussi la messe de dix heures, le dimanche, après avoir empli chez le père La Bille sa blague en peau de phoque du tabac de la semaine.

Seul, l'athée Florimond approuvait Septime et paraissait le comprendre.

Mais hors du désespoir dont on se damne en raison même de sa foi, Dieu nous partage encore assez de souffrance. Et cette souffrance, le dernier ou le premier grand catholique de son siècle la supportait en son âme à l'image de sa chair trapue, ainsi qu'un centurion aux petites jambes solides d'infatigable fantassin, aux épaules larges et rondes, qui prendrait à son compte la flagellation de Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il !

Pour la première fois, depuis bien longtemps, Septime Febur renâcla devant la tâche qu'il s'était imposée.

Et il referma les yeux parce que le jour la lui rappelait.

Le sentiment lui vint qu'il devait être tard déjà dans la matinée. Il s'était réveillé bien au delà de l'heure qu'il s'était fixée, et cette pensée lui vint que ce pouvait être, avec le secours silencieux d'une conscience seconde, celle de nos nuits closes, parce qu'il avait horreur de la tâche assignée.

— Est-ce pour cela, se demanda-t-il, en rouvrant les yeux, que je suis impuissant à me formuler à l'avance, selon mon habitude, les termes de la confession de ce qui pourrait être tout de même un péché ?

Là-dessus, de gémir à nouveau en roulant, sous la chemise de grosse toile, ses épaules de flagellé par divine procuration.

Septime Febur se tira violemment hors des draps.

Avant tout, il fallait vaincre la paresse. Car la paresse c'est un péché évident, capital par surcroît, dont l'examen ne demande pas de subtilité. Le vaincre, vaincre celui-là

dont il était certain était le plus urgent et Septime Febur en éprouva une sensation de réconfort, très vive, directe, gourmande. Mais, à cause précisément qu'il n'avait eu que peu de peine à discerner et à vaincre, le dévot mésestima vite sa victoire, retombant lamentablement dans le désordre pernicieux du doute, gémissant pour la troisième fois et roulant à nouveau ses épaules rondes libérées de la chemise pour les ablutions.

Lorsqu'il fut lavé, rasé, vêtu, Septime Febur, en redingote s'agenouilla et fit sa prière. C'était sa faiblesse de n'aller à Dieu qu'en habits de cérémonie.

Confirmant par leur souffle même le souffle du ciel, ses lèvres remuèrent :

Mon Dieu, je vous remercie très humblement de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'ici...

Septime Febur se reprocha d'avoir fixé au mur trop près du crucifix le portrait de son ami Florimond. Son sourire d'ironie le gênait cruellement en cet instant. « Il faudra, se dit-il, que je le change de place. » Il se reprocha plus encore d'avoir souillé l'instant unique d'une pensée étrangère, et il se reprocha, en artiste, d'avoir gâté sa prière, et il s'accusa de cette dernière pensée comme d'un péché possible, probable. Même il redouta d'avoir seulement prêté à son ami Florimond, dont la jeune image souriait, cette ironique pitié qui, peut-être, était sienne et souflettait si effroyablement Dieu.

C'est encore par un effet de votre bonté que je vois ce jour ; je veux aussi l'employer à vous servir.

Au-dessus de son galetas, la mendiante et la grand'mère de Léontine hoquetaient :

NEUVIÈME CHAPITRE

Seigneurs, banquiers et notaires
La feront encor briller,
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller
Ma Frétillon...

En même temps qu'un flot de son sang de fils de paysan lui empourprait les joues, des larmes glacées montèrent à ses yeux. Il fit effort pour se reprendre :

... *Je vous en consacre toutes les pensées, les paroles, les actions et les peines. Bénissez-les, Seigneur...*

... *Seigneurs, banquiers et notaires...*

Les vieilles ivrognesses chantaient plus fort et dansaient une espèce de monaco en ébranlant le plancher.

Septime Febur vociféra presque sa prière pour triompher de leurs glapissements.

... *Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour, et qui ne tende à votre plus grande gloire.*

Chu... chu... chu..., ploc...

Le bruit du balai de Mme Breischwantz traînant ses barbes sur les carreaux de la cour et se heurtant au mur, juste sous la fenêtre, fit frissonner Septime Febur bien vite courbé plus bas.

... *je ne puis rien sans le secours de votre grâce... et ne nos inducas in tentationem ; sed libera nos a malo. Amen.*

C'était alors un chuchotement, un chuitement continu relevé de sifflements légers.

Le murmure des fontaines de Sichar en Samarie n'était pas plus doux que le bruit de l'eau emplissant, pour les

besognes mercenaires accomplies dans la simplicité du cœur, le seau de fer de Mme Breischwantz.

Septime Febur ouvrit sa fenêtre.

Visiblement, c'était pour l'y voir apparaître que la portière s'attardait à sa tâche.

Jamais le poète n'avait vu ce triste visage à la vieille femme. Mais ce fut elle qui lui dit :

— Vous êtes bien pâle, monsieur Septime !

Son locataire éleva à demi la main pour la laisser retomber, lourde.

— Alors, monsieur Septime, vous voilà prêt... elle aussi.

— Le faut-il ?

— Hélas !

— Pourtant...

— Chut !... écoutez !...

Mme Breischwantz s'effaça du mieux qu'elle put, appuyée au chambranle de la fenêtre.

La misérable mendiante grognait de manière à être entendue de tous :

— Peut-être bien qu'ils se moquent de toi, ma vieille... qué que ça fait ?... laisse-les donc ces coquins... ce bandit de Septime... ce choléra de faux dévot... et la gueuse de concierge à qui qu'il a donné la pièce ! Toute cette racaille, et leurs cochons de pareils, ne peuvent rien contre ton droit... tu entends, imbécile qui chiale ? ...Ton droit, je te dis ! ton droit !... ton droit au nom de la mère... et mon droit aussi à moi qu'on a volée !... parce que c'est une voleuse, ta petite-fille, une voleuse !... et qui vole pour donner à un homme... à son âge !... Allons, les agents !... qu'on l'emmène ou bien les agents !... les agents !... J'irai les chercher s'il le faut... ils me connaissent !... Ah ! n... de d... oui qu'ils me connaissent !

NEUVIÈME CHAPITRE

« Hé ! mère Breischwantz !... est-ce que nous n'allons pas être débarrassées bientôt de cette petite saleté ?

« D'abord, il y a un rapport du commissaire... allons, j'y vas moi-même... les agents ! »

— Vous entendez ? coula Mme Breischwantz à l'oreille de Septime,... ah ! l'horreur de monde !... Allons, monsieur Septime, il faut !... et c'est pas même à cause de ce que dit cette canaille de mendiante qu'il faut. Voyez-vous, monsieur Septime, les agents, la prison — comment peut-il exister une prison pour les enfants ? — tout ça c'est des mots avec lesquels une vieille ivrognesse n'arrivera pas à me faire peur. Sans avoir le bras trop long vous n'êtes pas sans connaître des personnes en place, comme on dit. Même sans aller jusque-là, je me priverais bien volontiers pour glisser la pièce à ce drôle de citoyen d'Amédée à qui le commissaire dit bonjour. Soyez tranquille ; Amédée aurait laissé emmener Léontine en prison, mais il n'arrivera jamais rien à ce Mumu. Je me comprends !

— Alors, que craignez-vous ? demanda Septime, bercé d'une flottante espérance.

— Tout que je crains ! Tout, et, d'abord, qu'elle recommence ! La malheureuse ! C'est à croire que c'est par trop d'innocence qu'elle n'aperçoit seulement pas le mal. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, monsieur Septime, vous qui savez ne pas réfléchir pour rien ?

Septime se redisait mentalement :

— Un concile a-t-il solidement établi que la femme a une âme ?

Il poursuivit à haute voix :

— Mais vous, madame Breischwantz, vous avez du cœur !

— Oh ! pour ça, je ne suis pas si bonne que vous croyez !... Ah ! ce Mumu, par exemple, si je pouvais... Il y a si long-

temps que je me méfiais sans bien comprendre ! Je le disais souvent à Léontine : qu'est-ce que t'as donc, une petite fille comme toi, à fréquenter Mumu ?

— Et que vous répondait-elle ?

— Elle niait, monsieur Septime, elle niait ! Elle était butée ; on l'aurait noircie de coups sans rien lui faire avouer. Et enfin pour Mumu elle a volé la mendiante. Quatorze francs qu'elle lui a volés pour donner à ce Mumu. Dites, c'est du vice ; ça ne peut pas se juger autrement que du vice, surtout si on tient compte de son obstination ; eh bien, c'est plus fort que tout, je ne peux pas la voir autrement qu'innocente.

— A la bonne heure ! Je...

— Oh ! vous, c'est autre chose !... Elle serait dix fois coupable qu'on vous entendrait encore la défendre par bonté pure et, si possible, vous accuser pour elle. Vous êtes un saint !

— Je vous défends de dire cela, madame Breischwantz, je suis un misérable pécheur.

« Madame Breischwantz, vous croyez vraiment que ce dont je me charge n'est pas une abominable erreur, la plus fatale des mauvaises actions ? »

— Non. Il faut ça pour sauver Léontine. Pour la sauver de la vieille gueuse, pour la sauver, hélas ! de sa grand'mère qui maintenant obéit à l'autre ; pour la sauver de Mumu, pour la sauver de ce portrait de sa mère qu'elle finira bien par deviner ce qu'elle y fait, en belle robe de bal comme elle dit, à Tunis ! Pour la sauver d'elle-même, monsieur Septime ! Songez qu'elle a volé deux fois la mendiante. Ça n'est que la deuxième qu'Amanda l'a vu faire. Elle n'a rien dit d'abord. Pas par charité ; ah ! que non ! Elle guettait. Léontine était chez sa grand'mère, devant un bout de miroir cassé, à se faire belle pour courir à son rendez-vous. Oh !

monsieur Septime, pourquoi le bon Dieu permet-il des monstruosités pareilles ?

— Il ne les permet pas, ma bonne madame Breischwantz. Il a manqué à Léontine... tout ce que, tous, nous sommes coupables de lui avoir refusé, de lui avoir volé. C'est nous, les voleurs ! C'est moi, le voleur ! J'ai été de ceux qui lui ont volé sa mère.

— Oh ! vous !...

— Moi-même !

— Elle finissait de se coiffer, bien propre dans sa plus belle chemise... l'instinct, tout de même !... le mauvais instinct... ce que c'est !

— Pas le mauvais instinct, madame Breischwantz... Léontine est un chef-d'œuvre d'innocence !... C'est avec elle-même que Léontine jouait à la poupée si elle jouait, de tout son cœur, à de merveilleuses noces.

— Je veux vous croire, monsieur Septime, et je vous crois déjà. Malheureusement il y avait Mumu et c'est pour lui que Léontine a volé la mendiante. La pièce de cent sous enveloppée dans un bout de papier, l'espèce de bonne aventure avec permission des prêtres qu'Amanda offre aux personnes charitables, était encore sur la table boîteuse où la petite l'avait posée. La mendiante a bondi comme une tigresse, criant : « T'es justement en chemise, il ne te manque plus que la corde au cou ! Tu vas demander pardon ! » Et elle griffait et elle déchirait les petites affaires de la pauvre chérie. Il a fallu la lui arracher des mains. Le soir, Amanda obtenait de la grand'mère imbécile qu'elle dise que la petite était vicieuse, que la maman ne donnait plus de ses nouvelles, qu'elle manquait des moyens de la nourrir et que tout ce qu'elle pouvait faire c'était de la mettre à l'Assistance plutôt qu'en correction. Alors, j'ai obtenu de la prendre en attendant, et vous avez bien voulu vous charger des formalités,

vu que vous êtes la seule personne convenable de la maison. Je n'ai plus rien à dire, vous savez tout.

Elle ajouta pourtant :

— Bien sûr, il faudrait mieux, pour la sauver, le couvent.

Septime, rêveur, apercevait peut-être la vraie Léontine, la fillette grandie par son rêve passionné, évadée de l'enfance ; un rêve biblique la libérait des lisières en quoi l'Occident maintient de tels êtres. Aussi, entendant le propos de Mme Breischwantz dans le sens du noviciat, il répondit :

— Je ne crois qu'aux vocations joyeuses.

C'est de tels élans qui donnait à Septime Febur, pour l'ordinaire des jours, gaieté et santé, malgré le mauvais paiement de son génie et les mille blessures qu'il recevait de la malignité des hommes.

— Ah !... n'en voilà assez... ma bonne amie, je vas chercher les agents.

Septime, enluminé d'allégresse extatique, chût à ces mots des degrés harmonieux de son ciel et redevint livide.

— Ah ! partez !... pour l'enfant et pour tout le monde, le plus tôt sera le mieux.

— Vous avez sans doute raison, ma bonne madame Breischwantz.

En acquiesçant ainsi, Septime Febur souffrait mille morts.

Le soin dont il se chargeait l'accablait. Pourtant, en cet instant, il ne pouvait plus même prendre sa mission en exécration. Ce casuiste délié, cet écrivain ami des rares détours se soumettait absolument au bon sens populaire de la portière au grand cœur.

L'ignorance sanctifiée réduisait le dernier orgueil dans son dernier réduit.

— Allons ! dit Septime Febur.

NEUVIÈME CHAPITRE

On sortait de son capharnaum comme d'une maison de comédie. En un moment, il eut rejoint, de l'autre côté de la muraille, Mme Breischwantz, poussant devant lui la porte de sa loge.

Petit ange sombre, ses belles boucles noires s'échappant d'un chapeau de paille, couvrant ses épaules déjà rondes, à l'étroit sous une robe de mérinos, teinte en noire et de l'autre année, Léontine se tenait assise sagement, comme dans l'attente du départ pour un voyage promis.

Septime Febur se vissa son monocle au gauche pour assurer l'immobilité, la sereine fixité de ses traits véhémentement ébranlés par un grand trouble intérieur.

Mme Breischwantz, dont l'unique tâche était de souffrir passivement et qui n'avait pas à redouter plus que voir partir Léontine, put s'abandonner impunément au désordre de la passion.

Elle se jeta au cou de Léontine et fit, pour élever l'enfant entre ses bras, un effort que rendirent vain ses mauvaises jambes ; alors couvrant la petite de baisers :

— Ma chérie !... ma chérie !... ma pauvre chérie !... oh !... oï ! en gémissant aussi à cause de ses douleurs.

Léontine lui rendit ses baisers mais non point ses caresses et, apparemment calme, *raisonnable* à glacer d'angoisse le sensible Septime Febur, la petite exilée, l'enfant bannie, condamnée, dit simplement :

— Au revoir, maman Breischwantz !...

— Ah ! monsieur Septime, faut-il !... faut-il !

— Oui, le faut-il vraiment ?

— Je vous comprends, monsieur Septime. Mais ça n'est pas de ça que je voulais dire. C'était une façon de causer. Pour ce que vous voulez parler, oui qu'il le faut !... mais c'est à vous fendre le cœur et on a bien le droit d'en pleurer...

d'autant qu'elle me fait peur à ne pas verser une larme. Enfin !... tant mieux si elle n'a pas trop de chagrin.

— Oh ! maman Breischwantz... j'ai du chagrin, mais je vous ai compris... il faut, et puis M. Septime viendra me voir tous les dimanches et il m'a promis d'écrire à maman. N'est-ce pas, monsieur Septime ?

Septime Febur ne murmura un faible oui, en dodelinant, qu'après s'être à demi détourné.

— Allez, conseilla Mme Breischwantz, j'entends la vieille qui crie.

— Au revoir, maman Breischwantz, vous m'écrirez ?

— Oui... bien sûr... ma belle mignonne !... ma chérie belle !... ah !

— Au revoir, Mistagor... tu penseras à moi, gros minet ?...

— Ah ! allez... allez !...

La mendiante penchait sa carcasse à la fenêtre lorsque Septime Febur et Léontine, le poète tenant l'enfant par la main, quittèrent la loge obscure.

A leur passage, Amanda ricana, puis elle cria, les mains en cornet, le bonnet de travers, une floche grise sur l'œil, ses joues crevassées pourpres de saoûlerie :

— Hé, vieille Breischwantz !... tu viens boire un verre de cassis avec nous !

*
* *

Chemin faisant, Léontine avait confessé à ce guide généreux et qui cependant l'allait perdre :

— Il n'y avait que Mumu qui me parlait comme à une personne véritable... les autres me traitaient en petite fille parce que c'est plus commode, sans s'apercevoir que je ne jouais pas avec les autres enfants... et ça, c'était ceux qui faisaient attention à moi, pas beaucoup.

NEUVIÈME CHAPITRE

« Mumu aussi, lui qu'on dit pourtant si méchant, répétait que j'étais trop petite, mais si doucement ! Et il avait encore une telle façon de me dire : Quand tu seras grande, Titine !... ça me donnait la force et le courage d'attendre aussi longtemps qu'il fallait, et bien sage... Vous me comprenez, monsieur Septime, vous qui expliquez tout ?

« On me dit qu'il ne faut plus penser à Mumu. Mme Breischwantz qui est si bonne me l'a dit ; ça n'aurait pas suffi pour que je m'applique à obéir. Vous me le dites aussi, monsieur Septime. Alors j'essaierai. Pourtant Mumu ne m'a jamais fait de mal et j'ai eu du bonheur par lui.

« C'est à cause qu'il a accepté mes sous et que j'ai chipé pour lui à la mendiante ? Ça doit être pour ça. Je le devine. Pourquoi donne-t-on à la mendiante qui est méchante au lieu de donner à Mumu qui n'est pas vieux et qui sait parler si doucement ?

« Je ne peux pas croire que vous, monsieur Septime, vous trouviez que c'est bien. A vous non plus on ne donne pas de sous. »

Septime Febur baissait la tête. D'exacts reproches ne l'eussent pas davantage accablé.

— J'obéis, je ne pleure pas... si maman avait été là, j'aurais su tout ce qu'il faut apprendre... un jour. Monsieur Septime, je vous ai entendu dire à votre ami M. Florimond que l'homme n'était qu'un écolier et on parle aussi des gens qui ne savent pas vivre... On va m'apprendre, dites ?... L'école où je vais, c'est comme un couvent sans les sœurs ?

Tout à fait égaré, Septime répondit :

— Oui, oui, je viendrai te voir tous les dimanches.

Il crut perdre la raison à voir, au détour d'une avenue, flotter un drapeau pisseux au fronton gris de l'établissement des Enfants Assistés.

Il se compara à Jean-Jacques, un de ses grands morts familiers, chéri malgré les gronderies de son confesseur.

Dans le vestibule de l'asile, des infirmières passèrent en courant, riant et se bousculant, répondant à l'appel d'une cloche dont on apercevait les soubresauts convulsifs, au faîte du bâtiment central, dans le fond du jardin sans fleurs, luisant des lances rondes de ses fusains en faisceaux.

— C'est donc un hôpital ?... est-ce que je suis malade, monsieur Septime ?

Le cœur de l'homme battait à se rompre.

L'enfant et lui, guidés par l'un, renvoyés par l'autre, traversèrent un dédale de couloirs, sonores d'éclats de voix et de bruits de vaisselle, blancs de gros linges empilés sur des brancards, éclatants des cuivres de cuisine aperçus au travers d'une baie. Ils se trouvèrent, enfin, seuls en face d'un fonctionnaire, dans un bureau d'acajou et de reps vert.

Septime ne garda jamais, à cause de son trouble d'alors, le souvenir des préliminaires. Il se souvint seulement du vieil employé à la barbiche courte grognant :

— Mais... mais... vous n'avez pas la mine d'un pauvre !

Rien n'était plus raisonnable (vocabulaire de Léontine) que répondre :

— Monsieur l'employé, vous vous abusez. Je ne suis pas le père de cette petite malheureuse. Il fallait que quelqu'un s'acquittât du soin exécrable qui la livre à votre charité sans chaleur. J'ai accepté d'être cet intermédiaire. L'enfant ne m'est rien.

Septime Febur ne parlait pas cette langue.

Il fut seulement vexé qu'à cause de son beau chapeau gibus et de sa belle redingote on n'eut pas su reconnaître, pour la saluer, son affreuse pauvreté.

Septime Febur, pesant des deux paumes, bien à plat, sur

l'acajou taché d'encre, et dardant les feux de son monocle sur le visage du fonctionnaire, auquel il trouva des traits empruntés au masque d'Amédée, articula :

— S'il est vrai qu'il m'est défendu de faire votre fortune, je suis pauvre. Pourtant, ainsi que votre esprit comptable l'a judicieusement perçu, je suis riche ! Riche de dons inouïs sur moi-même, accumulés ! Riche de biens acquis, conquis placés sur l'éternité.

L'employé haussa les épaules et récita une espèce de leçon apprise :

— Il est bien entendu que vous perdez toute espèce de droits sur l'enfant confiée à l'administration. C'est comme si elle n'était plus votre fille, puisqu'aussi bien vous renoncez délibérément — il insista sur le mot *délibérément* — à l'exercice de votre paternité. La règle — je dis la règle ! — ne souffre aucune exception. L'enfant devient notre pupille. Quoi qu'il arrive — vous comprenez le sens étroit de ces mots : quoi qu'il arrive ? — vous ne pourrez jamais la reprendre...

Or, Septime Febur commençait de sourire, renveloppé de cette gaieté qui, aux heures de la pire détresse, assurait sa bonne santé catholique. N'était-ce à cause qu'une détermination favorable se formulait en son esprit ?

C'est à cet instant de l'affreux boniment de l'homme aux manches de lustrine que le petit cœur de Léontine se creva.

Un cri horrible sortit de sa gorge gonflée ; d'ardentes larmes affluèrent à ses yeux de Sulamite et elle se jeta, à la façon violente d'un jeune animal effrayé, sur Septime Febur qu'abattue à ses pieds elle étreignait convulsivement aux jambes, serrant de toute la force de ses bras roidis, de ses mains enfiévrées, poussant ce cri qui devait décider de tout :

— Papa Septime !... Papa Septime !... ne me laisse pas !

Papa Septime ?

Qui avait enseigné à Léontine de dire cela ? Qui le lui avait dicté ? Qui le lui inspirait ?

Septime Febur ne pouvait songer qu'à Dieu.

Il l'en remercia.

Léontine haletait, faon frappé aux reins, frissonnante, cachant sa tête enveloppée de boucles brunes dans l'ombre des jambes du poète. La chevelure enfantine achevait en franges de soie somptueuse l'étoffe d'un noir roussâtre du pantalon tirebouchonnant.

Septime Febur se taisait, oscillant, la face décolorée. Mais son monocle ne broncha pas d'un degré.

L'employé suivait la scène en sceptique, l'œil goguenard.

Septime Febur s'inclina et, pieusement, releva l'enfant, éperdue, qui commença de reprendre confiance à sentir tant de douceur. Quand Léontine fut debout, Septime Febur ne lui prit point la main, ainsi qu'un père eut pris la main de son enfant. Il glissa, en se penchant à peine, le bras gauche sous le bras droit de Léontine, comme si elle eut été sa petite épouse.

Maintenant, il aspirait à se laver de si longues heures d'angoisse, de si désespérantes, de si pernicieuses et vaines délibérations par la bouffonnerie concertée dont on sait qu'elle était chez lui un très scrupuleux exercice spirituel.

Plein de morgue, le visage rhabillé aux belles couleurs de la Saintonge, et se tournant avec une brusquerie feinte vers le bureaucrate :

— Monsieur, ç'eut été la fierté de mon pauvre père que j'appartinsse à l'administration. Souventes fois le remords m'a tourmenté de n'avoir point accordé cette joie bénigne au cher homme. Je tenais pour mérités dûment mes maux les pires, à cause que je ne l'avais point écouté. Je vois bien aujourd'hui qu'on avait trompé mon père !

NEUVIÈME CHAPITRE

« L'administration est une caverne de brigands et ce ne put être le dessein réel d'un parfait chrétien d'enrôler son fils dans une troupe de malfaiteurs. Je vous salue, Monsieur.

Il salua.

Un rire qui n'osait fusa aux lèvres de Léontine, calmée, rendue aux douces lois de son enfance méconnue.

— Ris, Léontine !... ris tout ton soûl !... tout le malheur vient de ce qu'on ne t'a pas appris à rire !...

Suffoqué, tapant le bureau du plat de ses doigts aux extrémités souillées d'encre rouge (Septime Febur les vit rouges de sang et les décrivit tels en un conte hermétique), l'employé soufflait, en jargon phoque :

— Pfff !... poh !... pfm !... qu'est-ce que c'est que c'est ?... des façons !... pfff !... voulez-vous bien... par exemple !... poh !... plus vite que ça me f...tre le camp !

Déjà Septime Febur entraînait Léontine, rassurée tout à fait, confiante, presque joyeuse.

Ils passèrent sous le porche, bras dessus-dessous, pareils à des mariés de féerie.

— Vois, dit Septime, comme le drapeau flotte gaiement !...

— Papa Septime, je comprends tout... tu n'as pas été méchant... ma pénitence est finie... tu voulais seulement me faire peur !

— Te faire peur ? Dieu m'en garde !... Plus tard, je t'expliquerai.

— Où allons-nous ?... pas chez grand'mère... la vieille ne voudrait pas... chez maman Breischwantz ?

— Pas si vite !... D'abord nous allons nous amuser... faire la fête !... c'est un grand jour !

Maintenant le singulier couple, parvenu à la hauteur des jardins en perspective du Luxembourg, se trouvait au seuil

d'un café renommé pour la délicatesse des repas qu'on y servait aux artistes aisés, aux sénateurs des provinces à grands crûs et aux astronomes à qui les calculs de probabilités laissaient le loisir de la gourmandise.

Septime Febur, de sa main libre, tâta l'étoffe de sa redingote à la place du portefeuille. L'argent du terme et l'argent du bottier ? Le temps n'était pas à la pluie, on pouvait donc s'accommoder de bottes percées et Mme Bresichwantz ferait patienter le propriétaire. Septime accepterait aussi de copier des rôles d'acteur — il y a des vaudevilles si amusants ! — pour l'agence de la rue de Douai. Jean-Jacques copiait de la musique.

— Entrons ! dit-il à Léontine.

C'était une partie fine.

Le poète choisit une table à deux couverts, près de la grande baie d'où l'on apercevait les beaux vieux arbres du jardin royal.

Dans un cornet d'un verre vulgaire simulant à merveille le verre de Venise tremblait une très petite aigrette de verdure et de clochettes odorantes ; une rose mousse se blotissait à sa base. Léontine, dépliant avec respect la serviette présentée en bonnet d'évêque, pria gentiment son papa Septime de lui dire si elle aurait permission d'emporter les fleurs. La bonne réponse de son bon ami la fit rosir de plaisir.

Le maître d'hôtel engageait aux ordres.

— Monsieur prend naturellement des hors-d'œuvres ; c'est la spécialité de la maison.

— Vous nous servirez du caviar ! ordonna Septime Febur, gourmet superbe.

Il s'était juré d'éblouir Léontine.

— Je dois avertir Monsieur, avoua l'officieux saisi de respect, que nous n'avons que du caviar pressé, c'est-à-dire de conserve. Le caviar frais est rare ; il ne se garde pas et

Monsieur, qui n'est sans doute point du quartier, ne sait peut-être pas que sur la rive gauche on en consomme très peu.

— Je te demande pardon, Léontine ; le premier plaisir que je voulais te faire est coupé en deux, réduit de moitié, pressé !... mais il est de conserve ! Aie bien soin de ta joie, enfant !

— Oh ! monsieur Septime ! ça ne fait rien, balbutia Léontine qui ne comprenait qu'à demi les piteuses divagations de son sauveur.

Elle avait à la fois envie de rire, de pleurer, de lui sauter au cou et de très bien se tenir à table, cette table à manger aux élégances laborieusement simulées ; la plus belle table à jouer dont aucun rêve eût jamais pu tenter sa convoitise.

Le maître d'hôtel se donnait une peine énorme à classer son client dans une des catégories sociales pratiquées depuis ses débuts comme chasseur au Café de la Régence. Il reparut, précédant le garçon apportant la terrine de caviar.

— Et après les hors-d'œuvres ?

— Demandez à la Princesse.

L'officieux ne trouvait pas à son client, malgré sa singularité, la mine d'un plaisantin. Il ne savait pas s'il fallait oser rire.

— Je voudrais bien du poulet ! fit d'une voix gourmande Léontine, enhardie par cet abandon à quoi on l'encourageait.

Septime commanda la suite.

— Avant les fruits, des glaces !

Léontine se livra autant aux joies de cette promesse qu'à la satisfaction qu'apportait à ses sens la noire friandise piquée avec précaution.

— C'est bon !... on dirait de la sardine au cirage.

— Mon ami le prince Demidoff m'a raconté qu'aux noces

de sa sœur, que le comte Cheremetieff était venu demander en mariage à la tête d'une sotnia de Géorgiens cuirassés d'or, on fit, autant par manière de divertissement que par charité, goûter un seul grain, une seule perle de caviar frais au vieux moujick occupé depuis cinquante ans à recueillir le caviar sans jamais avoir seulement été tenté de porter rien de cette merveille à ses lèvres, sachant que ç'eût été un crime pour quoi on l'eut knouté et envoyé à Sibérie. Eh bien, ce seul grain de caviar lui rendit la jeunesse. Le vieux moujick devint un beau jeune homme dont le comte Cheremetieff lui-même voulut que la comtesse fît son garde du corps.

Le maître d'hôtel était dévoré de révéler à cet hôte, inquiétant d'être si énigmatique, qu'il avait un frère sommelier chez un comte Cheremetieff, avenue Marceau. Il n'osa pas.

— Et comme vin ?

— Du champagne !

— Et, bien entendu, Apollinaris ou Napoléon pour... Mademoiselle.

— Demandez à la Princesse.

— Je veux bien du champagne ! dit Léontine.

D'un doigt large, Septime indiqua sur la carte la marque de son choix.

— ... et une Apollinaris ! prit sur soi d'ordonner le maître d'hôtel à son second.

Il fut confier sa perplexité à la dame de la caisse.

Léontine en croquant des fraises :

— Papa Septime, tu ne me quitteras plus jamais ?

Septime, que l'ordre absolu de l'existence et les petites difficultés quotidiennes épouvantaient, ce héros de la vie morale se connaissant bien capable de déserter devant le tracas, commençait, dégrisé maintenant qu'il avait bu, d'aper-

cevoir la profondeur de l'impasse dans laquelle il s'était engagé.

Tout en étudiant, avec une consciencieuse naïveté, diverses solutions dont aucune ne convenait, il répondit à l'être mystérieux sur un ton de mystère, et beaucoup pour soi-même :

— Qui est sûr de ses vrais compagnons, Léontine ?... Combien d'amis ne franchissent jamais mon seuil !... Eh bien, ce sont eux mes hôtes les plus constants...

— Même ceux qui sont morts ?

— Même ceux qui sont morts. Pourquoi cette question, petite ?

— Pour rien... Tu ne m'appelles plus princesse ?...

Le déjeuner payé, Septime Febur constata avec satisfaction qu'il lui restait assez de monnaie blanche pour prendre un auto de place. Montmartre dont il avait si souvent franchi, de Montrouge, la distance comme d'une enjambée lui paraissait inaccessible ; il voulait aussi épargner à Léontine la fatigue d'une longue marche. C'était seulement ceci et cela, car, en vérité, aucune hâte de toucher au but ne le tourmentait. Au contraire !

Il avait peur de la mendiante, peur de la grand'mère, peur de la bonne Mme Breischwantz. Comment accueillerait-on la faillite de sa malheureuse équipée ?

De la décision qu'il inclinait à prendre, il n'était pas convaincu qu'elle fût la meilleure. Et comment l'accepterait Léontine, abîmée de confiance en sa seule et directe assistance ?

Il connaissait, près de Saint-Ouen, une bonne femme capable de se charger humainement de Léontine jusqu'à ce que l'on ait trouvé pour l'abandonnée un asile certain. L'abbé Richard pourrait être d'un bon secours. Quelle faute de n'y avoir pas songé plus tôt ! S'il le fallait, on formerait un syn-

dicat d'amis pour la défense de Léontine, laquelle ne tenait pas plus de place qu'un chat.

Ayant renvoyé la voiture à la hauteur du boulevard de Clichy, Septime Febur, assis sur un banc auprès de Léontine, tentait, assez maladroitement, de l'accoutumer à l'un quelconque de ces projets.

Sans s'épouvanter du voisinage de la terrible mendiante geôlière de sa grand'mère gâteuse, Léontine dit, suppliante :

— Garde-moi avec toi !

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?... Personne ne viendra me reprendre, va ; je suis une enfant perdue !...

— Moi aussi, répondit Septime Febur ; moi aussi je suis un enfant perdu !...

Les passants rapides regardaient à la dérobée ce monsieur en redingote et cette gamine qui pleuraient, presque aux portes du cimetière.

DIE VERWANDLUNGEN DER VENUS

Mme Breischwantz courut d'abord avertir Septime Febur parce qu'il était le voisin, le grand voisin.

Septime Febur ne se trouvait pas au logis.

A la craie bleue, le dernier — ou le premier ? — poète de l'Adoration perpétuelle avait écrit sur le bois nu de sa porte :

J'allais chez vous
Merci !

La déception de Mme Breischwantz fut grosse de ne point trouver au nid M. Septime.

Elle ne s'attarda pas. Traînant la jambe et gémissant, la portière reprit sa course :

— Si au moins je peux trouver l'un de ces messieurs !... et la mère qui est au poste !... canaille de vieille mendiante !... fallait-il que je sois bête !... C'est bien sûr M. Florimond qui avait raison...

« Elle y va et elle en sort quasiment comme elle veut, du poste, la coquine !... et aujourd'hui... Ah ! M. Mumu !...

— Qu'est-ce qui ne va pas, madame Breischwantz ?

Le bon cœur de la simple créature ressemblait à la porte nue de Septime Febur et il était à l'image de sa vie. Une pièce de bois solide encore mais fendue, sonore ; une pièce de bois sans apprêt et qui laissait deviner la source et le courant anciens d'une sève généreuse, un peu lourde, celle d'une essence robuste et saine, vulgaire ; une pièce de bois

consciencieusement équarrie, taillée sans ornements, enrichie d'inscriptions préparées à l'avance ; une défense solide, et pas assez pourtant et qu'avaient ébranlée, secouée, usée les pieds ferrés et les poings noueux, et les talons éculés et les ongles cassés des grosses impatiences ; une pièce du bois le plus lisse, le plus blanc, le moins rare et le plus loyalement travaillé pour la constante protection du logis des pauvres ; gonflée par les pluies qui vont fouailler les malheureux jusque dans l'ombre de leurs retraites ; gonflée par l'eau des grands lavages, l'eau qui fait belle et douce la main des prêtres et des amoureuses riches et qui use et qui ronge et qui rougit et qui gonfle jusqu'à les faire saigner en les crevant les mains des femmes pauvres.

Les soirs de tempête, les interminables jours des vents d'hiver, la porte de bois blanc secouée sur ses gonds rouillés qu'on n'eût pourtant pas aisément arrachés du mur de briques enfumées, sonnait aussi bellement qu'un orgue de chapelle misérable.

Et le cœur populaire de Mme Breischwantz, secoué par l'orage d'une douleur bien plus haute que tant de durs chagrins marquant sa vie de femme pauvre, gémit alors autant que la porte du poète, fendue du haut en bas, quand la pluie assaillant les pauvres lavait le bois grossier, si blanc ! effaçant les inscriptions de bonne humeur, les farces de consolation préparées à l'avance.

Mme Breischwantz eut préféré recourir à la haute autorité accordée à Septime Febur, le plus authentique des prêtres du Sacré-Cœur, régulier et séculier, et qui disait de plus belles messes, basses ou chantées ; la verve de Florimond Daubelle, barbes brillantes d'une flèche dont la pointe ravivait des sources d'émotion limpide, lui eut été d'un vrai réconfort ; elle eut encore choisi la confortable sécurité d'un Sorgue absorbant toutes les douleurs au profit de son art

et dont la complaisance lucide était quelque chose, en face de la détresse tumultueuse, de semblable à une fleur de bonne volonté.

Dieu n'avait mis rien sur le chemin de la désespérée que Mumu, au moins demeuré de sa race, en dépit de son élégance de prostituée, en dépit de son égoïsme de riche, lui le joli gueux ; en dépit de sa cruelle distinction de tendre assassin aux mains nettes, intactes et soignées.

Mme Breischwantz sombra entre les bras de Mumu, laissant crouler sa tête lourde aux mèches grises et floches comme sur l'épaule d'un fils pervers depuis toujours pardonné ; comme sur l'épaule d'un petit frère coupable et retrouvé ; sur l'épaule du petit amant sans amour qui ne répugnait pas à tolérer en son cœur corrompu la pitié, trop paresseux — le joli petit homme ! — pour la bannir, la séquestrant seulement lorsqu'elle le contrariait par trop dans l'administration de ses froides jouissances de fille entretenue.

— Monsieur Mumu !... Mumu !... mon petit Mumu !... Mumu !... Mum...

Et, mêlés aux larmes mâchées, ravalées, en grappes au fond de la gorge, ces mots répétés — toujours le même, — faisaient un continu gémissement, une plainte infinie d'innocent débile, une plainte de vieille sachant toutes les souffrances immédiates, animales, vulgaires, sachant tout cela et demeurée malgré la vie, et presque au terme de la vie, sous la couronne misérable de mèches grises et floches, et devant cette vie d'afflictions conjuguées, renouvelées et toutes l'une à l'autre pareilles, un éternel nouveau-né.

— Mum... u... u... Mum... u... Mumu !...

Mme Breischwantz qu'une catastrophe chavirait et disloquait, ne s'était jamais embarrassée de savoir ce que c'était qu'une cause première.

En cet instant, elle n'avait plus ni haine, ni mépris, ni méfiance.

Un crime venait d'être commis. Qui était le vrai assassin, sinon Mumu ? Pourtant, ce crime on l'eut pu empêcher. Et l'on n'avait pas fait tout ce qui était humainement possible pour l'empêcher.

Mme Breischwantz ne l'avait pas fait.

Septime Febur ne l'avait pas fait !

A cause de cela, Mme Breischwantz, associant le voyou Mumu à son chagrin, à ses remords, à son amour désespéré de la victime, faisait remonter jusqu'à Mumu le plus pur de ce chagrin, de ces remords et de cet amour même.

— A la fin, me direz-vous ce qui se passe, mère Breischwantz ?

Lâchant Mumu et laissant retomber ses bras courts et gras sur ses hanches flasques, la portière répondit à Mumu, d'un souffle qui desséchait un peu plus sa gorge et ses lèvres :

— Titine est tuée !

— Léontine... la môme ?

— Oui... elle s'est suicidée !

— Sans charre ?

— Si je le dis...

— Comment...

— Elle s'est jetée.

— Par la fenêtre ?

— Non, dans le précipice.

— Le précipice... Quel précipice ?

— De la rue Berthe.

— Derrière la palissade ?

— Oui, là où qu'il y a d'écrit *Danger de mort*.

— Sans charre ?... J'aurais jamais cru. J'avais toujours pensé que c'était un truc à la mords-moi-le-doigt, un boniment enfin, une blague genre Montmartre...

DIXIÈME CHAPITRE

— Oui... moi non plus je croyais pas que c'était si profond... les anciennes carrières... Ah ! si on savait !... Léontine elle-même, malgré toute la peine qui crevait son pauvre cœur de petit chat, le courage lui aurait peut-être manqué si elle avait pu voir, avant, jusqu'au fond du trou. Vois-tu, Mumu, c'est toute la vie... on ne croit pas aux avertissements qu'on nous donne, sans savoir d'où ils viennent, et puis un jour...

Mumu ne se formalisait pas que Mme Breischwantz en son égarement le tutoyât. Frappé malgré tout par la mort de Léontine, il conservait assez de sang-froid pour apercevoir que la portière commençait de s'égarer en un labyrinthe de pensées difficiles dont lui-même aurait trop de peine à la dégager.

— Ça, dit-il, c'est des choses sur quoi qu'il faudrait laisser causer M. Septime.

— Pourquoi n'est-il pas là !

— Vous l'avez cherché chez ses copains ?

Mme Breischwantz eut un lent geste de lassitude et sa gorge lourde expira un sifflement étouffé.

— Mumu, si vous vouliez... on pourrait aller voir ; moi, il faut, c'est obligatoire... mais j'aimerais autant avec vous.

— Où donc ? Chez les copains de M. Septime ?

— Non, rue Berthe, au trou.

— Qu'est-ce qu'on y fera maintenant ?

— Quand même !

— Ça se doit ?... Je dis pas non.

— Songez donc ! la pauvre misérable mignonne, que sa grand'mère n'est même pas là pour la recevoir... ou ce qu'il en reste.

— Parlez pas de ça, madame Breischwantz, ou je vais mollir. Vous savez bien qu'en face de choses pareilles je suis comme une gonzesse. Où qu'elle est, sa vioque ?

— Au poste, donc.

— C'est pas la première fois. Et la saloperie du troisième de chez vous, celle qui a installé comme elle mendiante au Sacré-Cœur la vioque à Léontine, est-ce qu'elle y est aussi, au poste ?

— Non, ils n'ont emmené que la grand'mère. C'est Petit et Nez-de-Coq, vous savez, le bourgeois qu'a de meilleures façons que ses collègues et qui reste rue Alfred Stevens.

— Si vous croyez que je m'occupe des bourres !... Pourquoi que je m'en occuperais puisqu'ils s'occupent pas de moi ?

— C'est raisonnable... Dites, faut aller voir... maintenant on doit travailler à la tirer de là... on a juste le temps... faut que j'aille. Vous venez, Mumu ?

— Des fois ça ne rendrait pas mieux service que j'aille jusqu'à la rue Tourlaque demander poliment aux cognes qu'ils relâchent la vioque ?... Je leur dirais la raison... A quoi que je pourrais servir là-bas ? Regardez, madame Breischwantz, j'ai pas de bras !

— Vous croyez que ces messieurs la relâcheront ?

Mumu ricana :

— Ces messieurs !... vous êtes polie !... Mais vous avez raison, c'est pas sûr qu'ils la relâchent. Elle n'a rien fait et ils ne pourront pourtant pas la garder plus tard que ce soir, vu que les curés la tolèrent sur les marches ; mais c'est truqué comme au Châtelet, c'te pièce-là. Un coup de l'autre vieille.

— Comment ça ?

— Vous me comprenez très bien, madame Breischwantz ; la Mendiante du Sacré-Cœur en est comme Flic en personne. Tout le monde le dit sur la Butte. Pour un oui, pour un non, on la boucle et puis on la relâche. C'est des magnes, pour tromper... et ce qu'elle en mange ! On ne me retirera pas de l'idée qu'elle a fait cueillir la grand'mère pour que Léontine

soit toute seule... on l'a poussée cette môme-là !... On ne me le retirera pas de l'idée. La mendiante pouvait pas la blairer.

— A cause de vous, Mumu.

— Ça se dit, madame Breischwantz, ça se dit... quoi que ça n'ait pas de bon sens... d'ailleurs...

— Quoi donc ?

— J'ai rien dit.

— Faut que j'aille...

— Je vous suis.

— Ça c'est bien... ça me faisait trop peur... merci... marchons vite... ah ! ma pauvre jambe.

Mme Breischwantz, sans cesser de gémir, piétinait en paraissant rouler sur elle-même, à son habitude. Mumu, qu'elle se crevait à suivre, avançait à grandes enjambées, les poings aux poches de son pantalon collant, tordant en la mâchant, au coin des lèvres, une cigarette turque à bout doré, éteinte.

Tout Montmartre averti du drame commençait de dégringoler du sommet de la Butte ou, reflux montant du boulevard extérieur, d'envahir en marée la rue Lepic, la rue Germain-Pilon et la rue Tholozée. Les mégères et les ménagères ; les artistes et leurs femmes ; les filles et leurs souteneurs vomis par les garnis du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts ou de l'impasse de Guelma ; des clowns de Médrano et les camelots du bar Fauvet rêvant d'ordinaire jusqu'à l'heure des journaux dans l'ombre cossue du piano mécanique ; les ouvriers d'une imprimerie voisine et un chansonnier enrichi ; le peintre Sorgue et des agents ; Médéric Bouthor et Cora, le planteur et son esclave. D'un édifice en construction, rue Lepic, on apportait des cordes, des échelles. Des enfants criant de joie se disputaient l'avantage de briser du poing la glace de l'avertisseur d'incendie, planté, gros champignon écarlate, au milieu de la place des Abbesses.

Et il y avait encore, en cercle, ou par grappes, ou juchés

sur la palissade que balançait leur poids, beaucoup d'autres enfants, garçons et filles, en culottes courtes de velours ou encore en jaquette ; en jupes à l'imitation laborieuse de celles des sœurs élégantes ou en simple sarreau noir à la taille serrée par une ceinture de garçon, avec des mollets nus tachés d'encre ou bleuis de pinçons ou striés de ponceau par le martinet des mères justicières. Il y avait là tous les enfants de la Butte Montmartre, témoins mystérieusement convoqués, et en un moment, du martyr — sur le mont dédié à la souffrance — de la plus mystérieuse innocente.

Mme Breischwantz et Mumu approchaient. Maintenant ils étaient tout près. Ils étaient au premier rang, ou presque.

S'ils se penchaient un peu, encore un peu, malgré le vertige, au-dessus du gouffre nourri de chair fraîche, ils verraient sans doute ce que redoutaient tant de voir la portière au grand cœur et le sensible malfaiteur, le tendre adolescent pervers.

Mumu retardait, d'une froide crispation de tout son être, ce trop cruel moment.

— Madame Breischwantz, je disais tout à l'heure...

— Qu'on avait poussé Léontine ?... je le crois comme vous ; du moins je comprends ce que vous vouliez dire. Il n'y a pas que la mendiante qui était autant dire une sale chienne acharnée sur ce pauvre chat... elle avait d'autres ennemies, d'autres femmes... des ennemies autant qu'une femme, l'innocente !

— C'est pas tout à fait de ça que je vous causais, madame Breischwantz. Je voulais vous demander de ne pas croire les saletés qu'on a dû vous rapporter sur... Léontine... ou sur moi... enfin... sur la gosse à cause de moi.

— J'ai rien à croire, Mumu, et j'aime mieux que cette idée-là vous gêne... c'est pas d'une mauvaise nature. J'ai rien à croire...

DIXIÈME CHAPITRE

— Alors ?

Mme Breischwantz baissa la tête.

— C'est, dit-elle, une chose qu'on n'arrivera pas à s'expliquer. Il n'y avait sûrement pas sur la terre de malédiction une créature meilleure, ni plus pure que Léontine. Elle n'avait pas le vice en tête et si personne n'a eu la vilenie de lui montrer, de lui apprendre...

— Je vous jure, madame Breischwantz !

— Merci, Mumu. Je vous crois et ça me fait du bien de vous entendre parler si franchement. Mais j'ai vu ce que j'ai vu, j'ai rien besoin de croire ni d'aller écouter. Pourquoi te courait-elle après et qu'est-ce qu'elle attendait de toi si tu n'as pas eu de mauvaises pensées à lui souffler, dis, Mumu ?

— C'est balbutia Mumu, que personne avant madame Breischwantz ne pouvait se flatter d'être parvenu à troubler, c'est une môme qu'on n'aurait jamais bien pu comprendre.

Mme Breischwantz ne répondit pas tout de suite. Elle fit halte parce que sa jambe malade la torturait et aussi parce que la portière et son compagnon se trouvaient maintenant face au drame.

— Mumu, tu ne le sais peut-être pas... on ne t'a peut-être pas dit comment avaient commencé les malheurs de la chérie... Léontine a volé pour toi.

Mumu cracha son mégot et, blêmissant, rabattit d'un geste emporté sa casquette à carreaux sur ses beaux yeux de douce catin.

— Je ne sais pas ce que me voulait cette drôle de gosse... faut me croire, madame Breischwantz, faut me croire... un jour que j'étais dans la mouise — comment qu'elle l'a deviné que j'étais dans la mouise ? J'y en ai pas plus parlé qu'à personne et quand j'y suis... plus j'y suis, mieux je sais crâner tant que le plus à la coule s'en apercevra jamais !... Léontine

a deviné... et c'est vrai qu'elle m'a rendu service. Ceux qui ne l'ont pas sauté peuvent pas juger des cas pareils. C'est pour ça que les juges sont si injustes avec le peuple ; ils ne peuvent pas savoir. J'ai eu un petit copain qui est à Cayenne pour du pèze, presque rien, qu'une jeune fille de Montparnasse lui a refilé à la porte d'un bar. C'était sa copine de toujours, mieux que sa frangine, et depuis la Maternelle. Allez donc l'expliquer aux magistrats ! Il y a des mecs qui ont versé du rouge pour pas plus que ça.

— Parle pas tant, Mumu. C'est rien que de Léontine que je voulais te causer. Elle a volé la mendiante.

Mumu tapa du pied.

— Charogne !... C'est Marthe Galland qui nous a donnés !... Vous pleurez, maman Breischwantz ?... Dites... écoutez voir ; j'ai sûrement eu des torts... mais il y a, puisque vous l'aimiez tant, une chose que je peux vous dire et qui vous fera du bien... vous avez vu ce que vous avez vu... c'est tout. Il y a rien de plus.

« Si... c'est fini maintenant et qu'on la remonte... morte, elle est avec les anges !... Pure, maman Breischwantz, pure qu'elle était !... Je ne l'ai même pas regardée de la façon que vos artistes l'ont bien des fois regardée...

Il se moucha, la tête inclinée et, dans un souffle, il dit :

— Je le jure !

Mumu racheta-t-il de lourdes erreurs par cette sincère confession ? Il en eut pu racheter d'autres encore à ce tribunal et à ce marché, si son démon ne lui eut dicté d'en tirer sur-le-champ un trop prompt et trop plat avantage.

— Je vous laisse là... Justement voilà M. Sorgue ; allez près de lui si vous avez peur... moi je cours au quart faire relâcher la vioque. C'est ce qu'il y a de plus pressé.

La portière ne retint plus Mumu qui détala, sans souci d'élégance, après qu'il eut lentement contourné la palissade

pour n'être remarqué ni de Médéric Bouthor, ni de Cora.

Sorgue, sincèrement ému, vit la vieille face bouleversée de Mme Breischwantz. Il put comparer ce masque de douleur à ceux qu'il avait peints, recréés, les ayant jadis découverts en des taudis aussi banals, aussi empuantis de plat-au-chat et de miroton que la loge de Mme Breischwantz. D'entre tous ceux de son âge et de son temps, Sorgue était le seul à ne s'être jamais moqué de Paul Charlemagne, le romancier du peuple, et son poète, demandant et obtenant la main d'une pauvre et laide créature à ses yeux apparue plus belle, plus brillante qu'aucune souveraine de légende pour l'avoir vue, un soir de grosse chaleur, remonter d'un coup de reins, à la façon des troupiers, un pesant sac de linge humide encore de la lessive.

On connaissait à Sorgue de belles maîtresses qu'il n'avait jamais déshabillées dans son atelier. C'est après des semaines de chasteté farouche qu'il composait ses chefs-d'œuvres avec le souvenir des plus misérables, des plus disgrâciés modèles, des pauvres chers à son cœur d'artiste et plus pauvres d'être volés encore du prix de la pose et des milliers de francs qu'aujourd'hui les marchands comptaient à Sorgue rien que pour une toile de douze.

Il arrivait à Sorgue d'y songer. Alors il était sincère s'il rougissait de son gain, croyant à la noblesse enviable de ceux sur qui régnait la misère invincible.

De ces sortes de crises, immobiles et muettes, Sorgue sortait apaisé après s'être imposé d'offrir à son cher Septime Febur un tableau dont personne n'eut discuté la valeur absolue.

Et Septime Febur, suspendant la merveille au-dessus des livres disloqués, sur la planche de sapin, aux côtés d'autres merveilles, continuait de se repaître d'abstinence devant, sans que jamais l'effleure la tentation d'en porter aucune aux marchands de la rue Laffitte.

Sorgue prit les mains gercées de Mme Breischwantz entre ses mains longues d'artiste patricien ; il flatta de leurs paumes tièdes et douces cette vieille peau rude, rouge et glacée, comme il caressait — enfant — les mains de sa mère en deuil lorsqu'elle laissait éclater à ses yeux le chagrin dont elle ne devait même pas mourir.

Cora, qui se collait au torse athlétique de Médéric Bouthor, aperçut le groupe formé, au milieu de la foule amorphe, par le peintre et la concierge. Elle toucha de sa main dorée la patte velue du planteur. Médéric, à cet avertissement, tourna la tête.

Sans qu'on sut lequel avait été le plus directement à la rencontre de l'autre, les deux couples se trouvèrent bientôt réunis.

Mme Breischwantz murmura :

— Est-ce qu'on sait ?... a-t-on pu descendre ?... et les pompiers qui ne viennent pas !

Le Planteur répondit :

— J'ai amené Amédée et Karl Darneting.

— Le boche ?

— Oui, le boche... comme vous dites, c'est un boche, évidemment, mais c'est surtout un poète... je crois, Sorgue, les poètes doués de ressources surnaturelles et je les crois aussi plus humains que les autres hommes...

— Non, corrigea Sorgue, ils sont inhumains... mais cela revient au même.

— Darneting, reprit le Planteur, est faible de la faiblesse de ceux qui ont trop longtemps mal mangé ; il n'est rompu, lui le rêveur, lui le contemplatif, à aucune des pratiques de la force... eh bien, voyez, il a réussi ce que n'a pu même tenter cette brute d'Amédée, bon à tout, l'homme aux cent mille métiers et si parfaitement insensible à la douleur, aux coups, et les pires, qu'on a pu abattre sur lui douze chassepots

et le fusiller sans qu'il s'en porte plus mal. Darneting a réussi ce qui a trouvé en défaut l'athlète que je suis. C'est Darneting qui est descendu dans le trou.

Les maçons qui avaient apporté les échelles et les cordes se penchaient, ainsi qu'un groupe de vieux pierrots, funambules tragiques, au-dessus du gouffre, accroupis ou arcboutés et quelques-uns peinant, ahannant à tirer sur un câble qui leur brûlait les mains.

Coiffé d'un grand feutre, un colossal charpentier moustachu, culotté d'ample velours bleu, criait des mots, entre ses mains repliées en cornet.

Il ne montait rien en réponse à ses appels ou à ses conseils que des grognements gutturaux, assourdis et à quoi ni lui ni personne n'entendait goutte.

— C'est du boche qu'il nous envoie ! dit le costaud, exaspéré.

— Quand même, remarqua un maçon, il a du sang, et du poil où qu'il faut le Choucroutman.

— Pourquoi qu'il risque sa peau, fit un autre, il n'est pas de chez nous ; Qu'est-ce que ça peut lui f... que la gosse crève ou ne crève pas ?

— Paraît, dit un troisième, que les Prussiens raffolent des mômes ; aussi on peut voir si chez eux ça pullule, les lardons.

— Moi, risqua un quatrième, je crois bien que c'est un espion. On les choisit parmi les plus courageux, nécessairement, et ils ont la consigne d'être aimables pour tromper le monde. Ils cachent leur jeu, quoi !... pour nous avoir !

— Quand même y'a que lui qu'a eu le culot de descendre.

— Oui, mais il serait temps qu'il remonte ! Je sens plus mes bras.

— Ho ! hisse !... ferme !... Il tient la gosse !

— Vivante ?

— On peut pas voir... sa petite frimousse est pleine de sang.

— Espérez... tirez pas... le boche s'enroule la corde sous le bras.

— Les plus beaux contes, dit Sorgue, sont ceux qu'on peut entendre au moins de deux façons et que, parfois, on n'entend plus du tout...

— Oui ! oui ! fit Médéric Bouthor enthousiaste et pensant sans doute à son propre roman.

— Nous jouons, reprit Sorgue, depuis plusieurs semaines des rôles dont nous ne savons s'ils sont les premiers ou de la figuration, les rôles d'un drame dont l'auteur est encore à découvrir. En voici une partie qui s'achève. Pour que le drame fût mieux émouvant, il importait que l'Ennemi se réservât de sauver notre petite amie.

Les trompes des pompiers retentirent. L'auto rouge stoppa.

Avec des précisions de gymnaste, les sapeurs casqués de cuivre sautèrent à bas de la voiture et, en file indienne, fendirent la foule, suivis d'un monsieur myope et bedonnant, le commissaire de police du quartier.

Il serra les mains de Sorgue et de Médéric Bouthor, se découvrant cérémonieusement en face de Cora.

— C'est, dit-il, une véritable épidémie.

Et il rappela le suicide déjà ancien, de l'acteur polonais qui s'était jeté d'un toit, rue Durantin, et la mort du peintre, un compatriote de Darneting, trouvé pendu dans son atelier de la rue Ravignan.

Sorgue se reprochait de sourire malgré la pitié qu'il avait pour Léontine martyrisée, parce que le commissaire de police, prudhommesque et vaniteux, avait la voix qu'en ses jours de belle humeur, Septime Febur, dont les imitations étaient des œuvres d'art, prêtait aux philistins.

DIXIÈME CHAPITRE

— Ces sortes d'affaires sont délicates, en ce sens qu'il est toujours difficile devant un suicide présumé d'enfant d'établir qu'il y a vraiment eu suicide.

En parlant, le magistrat essuyait les verres de son binocle, sans songer à suivre le regard de Sorgue, obsédé par les masques de cent petits enfants attentifs au sauvetage de leur compagne.

Enfants pâles aux prunelles translucides, aux paupières bleuies, aux pommettes trop brillantes ; tout une humanité infime à qui le martyre d'une des siennes donnait la première place, le pas sur les vieux badauds, et qui le comprenait obscurément.

Ils s'étaient précipités là, dégringolant des hauteurs de la Butte, ainsi qu'on les voyait, d'autres jours, s'engouffrer en trombe sous une voute d'ombre pour assister au châtiment de l'un d'eux proclamé par une mère assoiffée de justice imbécile et torturant la chair de sa chair.

C'était la même curiosité avide et c'était la même terreur et c'était la même âpreté à ne se rien laisser dérober du spectacle, et Sorgue regrettait que Florimond Daubelle ne fût pas là. Il chérissait ce sceptique d'avoir, pensait-il, la bonté militante des impurs qui ne savent pas prier et les déchirantes inquiétudes de ceux que la lumière brûle encore. Comme lui, le peintre, Florimond, le poète, eût reconnu sur ces visages penchés vers un spectacle de mort, sur ces yeux épelant les signes obscurs de la vie et de la mort, avec patience et difficulté, écoliers qu'une leçon de hasard captive enfin, les mêmes palmes mortelles aux tempes et les mêmes bandeaux d'insaisissables asphodèles au front dont, tant de fois, ils virent parés de petits garçons et de petites filles, de petits garçons surtout que ne sauve pas la ruse inconsciente, solitaires au centre d'une cour, sur une marche glacée, en pénitence ou martyrisant tristement un chat ou un oiseau.

Sorgue pensa si profondément, en l'éclair de quelques secondes, à ces choses qui ne s'expriment jamais en langage concret, qu'il se laissa aller à dire, à voix haute et à l'adresse de Médéric Bouthor :

— Tous les enfants sont des enfants martyrs !

Le Planteur ne s'étonna pas du propos ; ce fut à Sorgue de s'étonner lorsque l'amant de la négresse lui répondit :

— C'est la vérité... on sait ça, on le comprend avec son cœur si on n'a pas d'esprit. Moi, je suis bien content de n'avoir pas d'esprit.

Oyant ces derniers mots, Cora, toujours pendue au bras de son maître, dédia au peintre un long sourire de prostituée.

Médéric pensait avant de parler. A cause de cela, il n'avait pas tout dit :

— Par exemple, ce qu'on ne sait pas c'est à quel moment l'enfant cède la place au vieillard. Il n'y a pas d'hommes ; il y a les enfants et les vieux. Il y a beaucoup de vieux parmi ces petits enfants ; parmi nous qui sommes pour eux des vieux, combien survivent d'enfants ?

Cora ne put retenir un rire strident, et ce rire bref, fut tel en un tel moment, que l'esclave en demeura terrifiée. Elle eut peur de son rire, plus que de la colère de son maître lui tordant le poignet à le broyer, fier et honteux d'avoir, pour la première fois, osé lui prouver la brutalité de sa loi.

La rusée Cora plutôt que se plaindre eut souci de tromper le courroux populaire :

— Ce sont les nerfs... je n'en peux plus...

Le commissaire lui offrait des sels :

— J'en porte toujours. Vous savez, mes fonctions me conduisent parfois dans des endroits où ça ne sent pas trop bon. Et puis, on ne sait jamais !...

DIXIÈME CHAPITRE

— Monsieur le Commissaire, balbutia Mme Breischwantz, épouvantée de sa hardiesse, est-ce que vous permettrez qu'on relâche la grand'mère de Léontine ?

Comme le magistrat semblait ne rien comprendre, Sorgue lui donna des explications en son langage. Cora, soucieuse de se faire un renom de pitié, se montra pressante, autant que s'il se fût agi d'une grâce presque impossible.

— Oh ! oui... je vous en prie !...

— En ce cas... et pour être agréable à Mademoiselle !

Sorgue imaginait une composition burlesque, plus véridique que la réalité.

Les deux personnages tout nus. Devant la négresse au ventre tatoué de symboles difficiles et coiffée d'un chapeau de Paris, une ombrelle-massue entre ses doigts bagués, s'inclinait le commissaire, un gibus à la main, l'écharpe sur le nombril pudiquement nouée de face, avec un détail quand même obscène ; toute la flamme solaire lui brûlant les yeux à travers les glaces du lorgnon ; avec au fond, dominé par une marâtre ivre et ricanante, un paysage d'enfants assassinés.

Pareil à un chien fou, Amédée vint presque tomber aux pieds du Planteur.

— Patron ! Patron !... voici la petite... le boche la remonte.

Cora le détestait.

— Imbécile, quand on n'est bon à rien on se tait, et on se cache.

— Et Léontine ?...

— Oh ! morte, pour sûr... de la bouillie !

— Oh !...

En un moment, ils se frayèrent un chemin. La grappe d'hommes en blouses blanches montrait un dos immense, courbé. Un seul souffle s'élevait.

— Han !

La tête de Karl Darneting apparut. Un effort trop brusque la heurta aux parois. L'oreille gauche saigna violemment. Karl Darneting n'eut ni une plainte, ni une grimace de douleur.

Il avait perdu le bonnet en poils de lapin, par lui romantiquement prétendu de peau de loup et qui avait beaucoup servi sa réputation locale. Des mèches rousses déjà trempées de sueur se collaient au sang.

— Han !...

Le buste commença de dépasser le niveau du trou ; les hardes déchirées ; la poitrine nue toute meurtrie.

— Han !

Plusieurs enfants s'enfuirent quand d'autres se poussèrent en avant, et il y eut des cris d'épouvante. Mme Breischwantz tomba sur les genoux, bête fourbue.

Karl Darneting eut besoin d'un effort inouï pour poser ferme le pied hors du trou ; il avait la jambe meurtrie et déchirée du jarret au bassin et peut-être, aussi, quelque chose dans sa carcasse de plus ou moins rompu.

Il ne regardait ni la foule, ni au ciel, mais quelque chose qui n'est ni du pays d'ici ni des pays qui sont là-bas ; quelque chose qui est entre la terre et le ciel et que peu d'hommes commencent d'apercevoir, s'ils sont bien braves et bien persévérants.

Entre ses bras, comme une proie vénérée, il portait étendu sur ce lit dur mais palpitant le cadavre de Léontine, et parce que Karl Darneting s'efforçait de cacher, avec un lambeau de sa manche déchirée, l'horrible blessure de la petite tête glacée, Léontine morte, morte volontaire, semblait heureuse.

Karl Darneting ferma les yeux. Fut-ce pour mieux songer à l'amère jouissance de vivre un tel instant, au centre des chemins de la mort et d'une foule incapable d'offrir à l'Ennemi la vaine reconnaissance ?

DIXIÈME CHAPITRE

Il les rouvrit et, avant de se laisser docilement ravir son fardeau affreux et merveilleux, se sentant défaillir, éloignant sûrement le commissaire de police qui préparait un compliment stupide, Karl Darneting éleva doucement dans la lumière, presque à la hauteur de ses yeux, le cadavre amolli de la petite fille et, de toute la violence déclamatoire de sa blonde gueule germanique hérissée de poils fauves, il scanda :

— *Die verwandlungen der Venus !* *

— Un peu qu'il n'est pas d'ici ! souffla un jeune pompier à son caporal.

Médéric Bouthor, envahi d'une sueur glacée, se sentait mal à l'aise. Il se souvenait d'avoir entendu déjà Karl Darneting proférer ce vers le jour qu'il avait « acheté la négresse » et qu'il l'avait présentée à ses amis.

* *Métamorphoses de Vénus !*

LE CAVALIER DIVAGUANT

Sorgue se baissa et ramassa la lettre glissée sous sa porte. Ayant allumé la grosse lampe de cuivre, dont la clarté donnait à l'atelier de bois aux lourdes poutres la couleur d'un cabaret maritime, il décacheta l'enveloppe.

Paris, le....., *Bastion n° 29.*

« Cher maître,

« Vous pouvez tenir pour assuré de recevoir demain, au « plus tard, de la part de Mme la comtesse Gertrude von « Hansa Würtefeld, un chèque de mille francs.

« Cette somme représente l'avance, gracieusement con- « sentie par cette grande amie des artistes, d'une prime dont « je ne puis avoir aujourd'hui même le bénéfice.

« Je vous demande de bien vouloir, mais non pas en mon « nom, consacrer ce peu d'argent aux funérailles de la petite « Léontine, à son inhumation et, si cela suffit, à l'achat d'un « peu de terrain. Léontine morte est une si petite chose « qu'il ne faudra sans doute pas beaucoup de terre.

« Plus tard, nous veillerons — car vous m'aiderez à cela « — à édifier une tombe digne de l'enfant merveilleuse.

« C'est le fiancé de Léontine morte qui vous adresse cette « prière et cet adieu.

« Indigent, j'ai trouvé l'hospitalité ici, parmi les troupiers, « qui sont les pauvres entre les pauvres, avant mon départ « pour l'Afrique.

ONZIÈME CHAPITRE

« Là-bas, l'Allemand au service de la France, le soldat « sans patrie et l'époux sans épouse, l'homme chaste que « vous savez, ira de lupanar en lupanar, méprisant la risée « des camarades, porter aux filles les fleurs qu'il ne peut « déposer sur la tombe de Léontine, certain de rencontrer « un jour, sans jamais le savoir, la mère de Léontine.

« Adieu,

KARL DARNETING,
Soldat au 1er Régiment Étranger,
Mle 12493,
en subsistance, bastion 29, boulevard Soult.

Sorgue ne méconnut pas totalement la dignité de l'un et l'autre geste ; toutefois, sa propre dignité, et son souci, lui dictèrent le bon goût de ne pas sombrer dans les phantasmes d'une admiration vulgaire.

Se souvenant d'un mot de Florimond caricaturant quelque bourgeois, grand lecteur de manuels et d'articles d'encyclopédie, mot devenu fameux parmi ceux de la bande, il dit simplement :

— C'est un cas !

Un cas pouvait être soumis à Septime Febur.

Sorgue fourra la lettre dans une poche de son veston de mécano et, délibérément, sifflottant le refrain de la Légion que lui avait appris le romancier O'Brien, grand admirateur des aventuriers capables d'accepter une discipline faite pour des galériens, il prit le chemin de l'impasse Trainée.

On n'y avait point ramené le corps déchiré, écrasé, de la petite Léontine. La police a des droits sur les morts pathétiques. C'est de la Morgue que partirait son cortège.

Sorgue songeait qu'il était heureux, en somme, que les Pompes Funèbres, institution morale et artistique, et d'État, au même titre que l'Institut de France et les Artistes Fran-

çais eut, elle aussi, des droits sur les morts, des droits absolus sur les morts vulgaires et pathétiques. Ses canons tarifés libéraient le peintre novateur du souci d'ordonner des obsèques dont le style ne fût pas trop en opposition avec ce qu'avait pu imaginer le poète allemand demeuré invinciblement romantique.

Septime Febur n'était pas seul. Aplati sur un coffre à bois bourré de vieilles hardes et de très peu de linge, le frère d'O'Brien, le hussard rengagé, étalait, ainsi qu'il aimait à le faire sur la literie régimentaire, son pantalon garance à passepoil d'azur et ses houzeaux avachis, les pouces passés sous les bretelles, et s'épuisant voluptueusement à faire des ronds au plafond avec la fumée de sa cigarette.

Sans mot dire, Sorgue tira de sa veste bleue la lettre de Karl Darneting, la défroissa du plat de la main après l'avoir posée sur le coin de la table, puis il l'offrit, dans son enveloppe, à Septime Febur.

Ayant ajusté son monocle, le poète catholique déplia le billet et le lut à voix haute.

Quand il eut terminé :

— Plaignons-le chrétiennement, car il va souffrir. Le métier de soldat, l'un des rares dont Dieu m'ait gardé en mon ingrate jeunesse, est le dernier et le pire des métiers.

— Penses-tu ! grommela le hussard sans cesser de cracher des ronds de plus en plus parfaits.

— L'Afrique, reprit Septime Febur, est une terre de damnation, et puis il y a les Touaregs, qui sont les descendants de la tribu perdue, les seuls Juifs demeurés militaires ; il y a les Kroumirs, il y a... enfin là-bas c'est toujours la guerre et Karl Darneting y peut trouver la mort, demain.

— Qu'est-ce que ça fout ? demanda candidement le hussard en consolidant sa position devenue précaire ; ça m'évitera de lui fendre la gueule en deux avec mon bancal

dans les rues de Pont-à-Mousson ou dans les rues de Mulhouse, si les prières de Septime Febur réussissent, à la prochaine qui n'est pas loin.

Septime Febur, très calme et préparant benoîtement le café, poursuivit, absolument comme si le hussard n'eut rien dit :

— Karl Darneting mourra, ainsi que la plupart des militaires, en état de damnation ; bien que trop de prêtres soutiennent le contraire parce que le patriotisme républicain a faussé la guerre et que la plupart des prêtres modernes sont républicains sans le savoir.

— Et moi, interrogea le hussard, je ne mourrai pas en état de damnation, dans les rues de Ponta ou de Lulhousmuche ?

— Je prierai pour toi.

— Et tu ne prieras pas pour le boche ?

— Je prierai pour lui, avec répugnance, et ce sera, hélas ! une faute de plus, une faute particulièrement odieuse puisque ma prière, puisque cet acte de foi l'aggravera chaque jour.

Septime Febur versa l'eau chaude sur le marc et dit encore :

— Je suis content de ne plus voir Karl Darneting. C'était un vrai poète ; un génie malheureux ; un colporteur du malheur.

Le hussard se redressa, cracha sa cigarette et, s'asseyant sur le bord du coffre, la tête sur la poitrine et les mains à plat sur les cuisses habillées de garance :

— Moi, je ne gobe pas la Légion, ou du moins je ne la gobe pas tant que ça. Je laisse ça à mon frère qui n'y a pas été voir et qui écrit là-dessus des choses épatantes, comme de juste. La Légion, ça n'a rien à faire avec la guerre moderne. A la prochaine, qui n'est pas loin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, il faudrait que ça se règle entre des types

comme Larnetingdoche et moi ; des mecs qui comprennent que c'est idiot et que ça ne peut pas s'éviter ; des intellectuels en faillite qui n'ont pas su rester du côté où l'on mérite de vivre la vie. Personne ne les plaindrait ; ils seraient payés en conséquence et vous parlez si l'affaire serait liquidée en vitesse.

« J'aurais voulu que le Karl prenne du service chez son Kaiser, dans la Garde, dans tout ce qu'il y a de plus boche, dans un régiment à drapeaux pleins d'écussons, de couronnes, de croix et d'aigles pareils à ceux des Invalides. Mais il est à la Légion. Pas de danger qu'il y crève d'une balle marocaine. Septime a raison ; il a quelque chose de pas naturel ; il fiche la poisse et moi je dis qu'il sera dur à tuer. Vienne le coup de tan — et je le sens venir ! — mon Karl, vu ses père et mère, restera tranquillement à Sidi-Bel-Abbès à distribuer les cartouches, les bidons et les collections de guerre aux Belges, aux Suisses, aux Alsaciens, aux Luxembourgeois et aux Français qui se sont cherché un nom difficile à prononcer dans le Bottin de l'Etranger. Vous voulez mon sentiment ? Je l'em... ! »

— Il y a, fit Septime, du vrai dans les divagations d'O'Brien jeune. Je remercie Karl Darneting de n'avoir pas pris l'habit. Je veux qu'on aille à Dieu dans la joie si la joie c'est l'amour, et non par désespoir. Mais la Légion épargne à la Trappe de déplorables moines.

— Ce qui me fait rigoler, reprit le hussard qui ne tenait jamais à paraître subtil, c'est qu'il descendra en taule plus souvent qu'à son tour. Ah ! dis donc, c'est là qu'il pourra gueuler tout à son aise dans sa langue pour parler aux chevaux ! Freiheit !... An das Leben !... Quel faisan !... Verse-moi du café, Septime, pour que je trinque.

— Tais-toi, O'Brien, et ne répète rien de ce qu'il n'a que trop répété... tu dois comprendre que je souffre de

croire à des incantations... et j'ai déjà trop à m'accuser.

— Dis donc, Septime, avec le boche de malheur qui se barre et la petite misérable, l'innocente qui meurt... est-ce que ça... n'efface pas tout ?... Est-ce que le cafard est tué et le guignon écarté ?... Je vous vois tous touchés par quelque chose... Il y a encore du côté du Planteur un petit mystère... Dis donc, Septime, t'as pas idée comme je suis content d'avoir été au régiment où j'ai appris à boire et à ne plus penser à moi-même comme dans la vie... j'y pensais pour me donner des ordres et tu peux croire que je ne m'en donnais pas qui m'embêtaient plus que ceux qu'on me donne... Maintenant que je suis commandé, je peux vraiment penser pour moi-même par moi-même et pour le plaisir... surtout quand j'ai bu. Un soir que j'étais mûr, et qu'on m'avait mis en caisse pour avoir corrigé une pouffiasse dans un café près de la gare, en face du pont... mais tu ne connais pas Lunéville, j'ai réfléchi... Ah ! t'as pas idée comment qu'on est bien pour penser en prison !... J'ai pensé que les péchés des catholiques ça pouvait servir aux païens à se faire une règle de vie. Le péché, quoi, c'est ce qui n'était ni à dire, ni à faire ; c'est la bourde, la gaffe, ni plus ni moins... C'est pour ça que moi qui ne crois pas en Dieu je me demande pardon... mais écoute voir, tu vas être épaté, vu que je n'en suis pas digne ça me fait rigoler... c'est pour ça que je rigole tout le temps !

Septime Febur souffla à Sorgue :

— Il a beaucoup bu avant de venir ici.

— Je vaux mieux que vous tous... pas toi, Septime, mais les autres... et comme poète... depuis que je pense quand j'ai bu, en taule ou à l'écurie. Je regrette même pas de ne pas avoir demandé à être trompette... j'aime mieux rêver en écoutant souffler les autres.

Malgré que la lampe baissât, en battant de sa flamme

réduite au bleu, Septime Febur vit au cavalier ivre un grave et tout nouveau visage.

Fraternellement, il jeta son bras autour du cou de ce cavalier divagant.

— C'est comme ça que je fais, dit O'Brien, quand j'embrasse mon cheval. Septime !...

— Que veux-tu ?

— Je me suis égaré en parlant trop vite... rapport au Planteur... et puis le coup des péchés... selon toi, et ta religion, et ce que disent les curés, c'en est-il un de penser que des gens ont le malheur en eux, comme qui dirait par héritage et donation, et c'en est-il un autre de compter ce qu'il faudrait de sacrifices intelligents pour briser le malheur en l'apaisant, et...

— Assez, ordonna Septime Febur au hussard qui s'était recouché ; assez, tu es ivre et je ne te comprends qu'à demi, mais c'est certainement un péché.

Le cavalier bâilla et, avant de s'endormir :

— S'ptime ! y'aura bientôt la guerre, je ne pourrai pas t'emmener... pas de veine !... j'aurais pourtant eu bigrement besoin de toi.

Septime Febur recouvrit précautionneusement le dormeur de son grand manteau bleu clair ; puis, se tournant vers Sorgue :

— Si tu crois comme moi qu'il n'est aucune parole méprisable et si, pas plus que moi, tu n'admets le hasard, que penses-tu ?

— Je pense, répondit Sorgue, qu'un singulier imbécile tel que Médéric Bouthor, qu'un Marlou rose, qu'un voyageur étranger dont, en somme, on ne sait rien, qu'une catin de couleur dont on regrette que son maître ne la traite pas pour tout de bon ainsi qu'une chienne d'esclave, qu'une petite fille suicidée...

ONZIÈME CHAPITRE

— Et peut-être un pître lugubre de la sorte d'Amédée, une ancienne étoile de bal public devenue mendiante et moucharde...

— ... Tu me comprends, mon cher Septime !... nous gouvernent plus sûrement et disposent plus exactement de nos destins que ne le peuvent nos intelligences, nos âmes, nos consciences quand même de choix et perpétuellement en travail.

— Hélas !

— Il est tranquille maintenant ; il ronfle.

— Nous ne savons pas s'il est tranquille. Il m'a confié que son cheval avait des rêves terribles, et je ne crois pas que ce soit pure vision d'ivrogne. Moi-même, à la campagne, dans mon pays, en Saintonge, un après-midi d'orage, j'ai vu des herbes épouvantées !... elles se courbaient comme sous l'aquilon et je sais bien que pas le moindre souffle ne rafraîchissait mes tempes brûlantes.

— Veux-tu te charger des... détails, pour les obsèques de Léontine ?

— Je m'en chargerai. Mais quelle singulière pensée ! Pourquoi croyez-vous tous qu'un homme de Dieu — si j'ose à cause de votre erreur me qualifier ainsi — soit aussi l'homme de la mort ?

— Viens.

— Oui, je te demanderai l'hospitalité pour cette nuit.

— C'est cet ivrogne qui te chasse de chez toi ?

— Oui, certains ivrognes empruntent les mines de saints et j'ai peur des saints ; le diable est un saint qui échappe à Dieu.

INSCRIPTIONS POUR UN OBÉLISQUE

Florimond Daubelle était à sa table de travail, devant la fenêtre ouverte sur le vieux cimetière Saint-Vincent. Il aimait ce cimetière étroit qui n'était plus qu'un jardin fou, et l'un des plus jolis du monde. Chaque jour, à midi, les ouvrières d'une imprimerie voisine et les petites voyoutes désœuvrées qui paradaient le soir, coquettes et misérables, hardies et lamentables, dans les cabarets proches, venaient là se cueillir des bouquets. Ce n'était pas profanation ; la nature avait si bien repris sa revanche sur la mort.

Deux créatures humaines jouissaient pleinement de ce petit Eldorado, de ce Paradou accueillant seulement à des ombres furtives de l'amour ; c'était Florimond et le gardien logé dans une bicoque forestière collée au mur bas du cimetière.

Il y cultivait pommes de terres et petits pois ; il y élevait des poules, y entretenait en liberté un corbeau aimant à se percher sur la seule croix de fer émergeant du cahos végétal. Au soir tombé, le portier du néant, gendarme des morts, se donnait le plaisir sportif de la chasse aux chats, armé d'une carabine à piston qu'il nommait son Monte-Cristo.

On voyait, dans la porte de la jolie nécropole, une boîte aux lettres. Florimond avait souvent rêvé devant cet objet banal, sans vouloir admettre qu'il fût à l'usage du seul gardien.

Et il avait commencé d'emplir un cahier de trois sous

d'une série de petits poèmes extravagants dont chacun était une épître à quelque mort, à quelque morte de son choix qu'il imaginait reposer là. Sa meilleure pièce était une lettre en vers libres à « *la jolie laide* », comparse de théâtre, jalouse de Rachel. Il était encore satisfait du rendez-vous donné à l'ânière et du billet adressé au capitaine de la garde nationale qu'on avait remonté des boulevards, sur une civière, avec une balle dans le ventre, un soir de juillet.

Florimond conserva quelques mois d'hiver ce cahier au fond d'un tiroir, pour le glisser, un soir, dans une grande enveloppe blanche et le jeter dans la boîte aux lettres du cimetière.

Après quoi il se souvint que Dante-Gabriel Rossetti fit rouvrir la bière de sa femme adorée pour y reprendre, entre les cendres du cher corps et le satin souillé, les cent sonnets de la *Maison de Vie.*

Une nuit qu'il devisait avec le vieux gardien, tous deux fumant leur pipe, Florimond, par un détour qui n'avait pas besoin d'être habile, amena la conversation sur l'objet de sa préoccupation : la boîte aux lettres, et les choses étranges qu'elle pouvait avoir contenu.

— Il y a bien longtemps qu'elle ne sert plus. Le facteur sait qu'on a perdu la clé, et puis qui c'est donc qui pourrait bien écrire ? Je n'avais plus que ma sœur, elle est morte au pays l'année de l'exposition.

Florimond s'étonna que cette réponse l'allégeât au lieu de le désoler. Jamais il ne fut tenté de crocheter la boîte rouillée, tombeau jaloux de son menu chef-d'œuvre.

Florimond aimait la fenêtre devant laquelle il avait installé sa table à écrire, non point seulement parce qu'elle prenait vue sur le cimetière aimable. Il l'aimait encore parce qu'en s'y penchant, parce qu'en en perçant la vitre d'un regard profond capable de s'étendre jusqu'au joli paysage

dyonisien de brumes et de fumées, on tournait le dos à Montmartre qu'il n'aimait point ; à Montmartre où il n'acceptait de vivre que par complaisance, en manière de tribut à de tyranniques amitiés ; Montmartre où, naguère, il s'était venu percher dans l'espoir haïssable d'y consommer quelque amour indigne, si bref, et qui lui laissait encore sur les lèvres une horrible fadeur.

Peut-être n'aurait-il plus su vivre, non pas heureux mais au moins à loisir, ailleurs que sur le flanc de cette butte exécrée. Un cabaretier poète qui râclait de la guitare au pied de la plus lourde basilique, d'essence étrangère et en outre expiatoire ; c'était une image qui contentait assez bien ce souriant ennui conditionnant sa réputation d'homme agréable, jusque dans les salons où pénétrait Florimond et qui l'eussent retenu volontiers.

Il aimait encore cette fenêtre parce qu'on y tournait le dos un peu plus qu'à Montmartre, à Paris, à la vie ; la vie de fer des hommes de ce temps.

L'intérieur de Florimond n'était pas artiste. Tout esthétisme extérieur l'offensait dans son goût secret. De meubles assez laids hérités de sa famille bourgeoise, il avait composé un ensemble presque harmonieux en ne conservant précisément que l'essentiel, l'utile. D'un buffet breton débarrassé de ses panneaux et bourré d'éditions classiques excellentes et vulgaires, sans valeur, il disait volontiers : « Ce meuble se justifie. » D'une jardinière prétentieuse renvoyée à la cuisine avec le rang de saladier, il disait aussi : « Je lui ai joliment rabattu son caquet ! » Un tel intérieur si peu pittoresque ne se décrit pas.

L'ami de Septime Febur, l'athée confident le meilleur du dévot, demeurait, depuis de longues heures, assis près de la fenêtre, penché sur une vieille table à tric-trac devenue son bureau. La table apparaissait recouverte sur toute sa surface

par une de ces larges feuilles de papier blanc sur quoi il se plaisait, manie récente, à calligraphier ses menus poèmes.

Lorsque l'un d'eux lui donnait une satisfaction particulière, il le suspendait au mur, à la façon des vieux poètes chinois, et s'interdisait de composer un second poème avant qu'il fut las du premier qu'alors il jetait volontiers au feu.

Mais ce jour-là Florimond n'avait rien écrit.

Il ne lui restait plus à noircir, sur la large feuille blanche, qu'une très petite marge, tout le reste étant illustré de compositions fantasques, maladroites, mais point puériles : une série de rébus littéraires, quelque chose comme l'écriture idéographique imaginée par le plus tendre d'un peuple mélancolique malgré qu'à son aurore.

Toute nue jusqu'à la taille et juponnée d'un éventail de plumes, il avait dessiné la spirituelle aristocrate qui s'appliquait à lui faire une réputation. Sous le portrait, ces mots en guirlande de majuscules :

HOMMAGE RESPECTUEUX

Puis c'était un Légionnaire à tête de puma, en capote d'ordonnance et armé à la romaine, avec un petit pot de myosotis en fleurs au sommet de son barda, montant la garde au bord d'un silo d'où s'éveillait Lazare brandissant un journal du soir. Dans un landeau traîné par des lapins angoras, Amédée, en habit noir et pieds nus, aux doigts démesurés, la poitrine barrée du Grand Cordon de la Légion d'honneur, saluait une foule composée de toutes les mesures du système métrique auxquelles l'artiste avait donné des pieds et des mains sommaires, comme font les écoliers de leurs carabonhommes. Amanda couronnée, en effigie sur une pièce de cent sous, de profil avec un étonnant œil de face à l'égyptienne. Un mouton, un lapin, un chevreau, un poulet, égorgés, tous les

petits animaux qu'on voit suspendus à l'étal portant une couronne de perles : *A Léontine.* Léontine apportant de l'eau, dans un vase au col allongé, à Florimond captif et chargé de chaînes.

Dans une apothéose, vaste composition, Léontine en robe de distribution de prix, montait au ciel, guidée, conduite, soutenue, escortée, gardée, par les fétiches, idoles et simulacres dahoméens, nigériens, canaques, papous de Médéric Bouthor. Le Paradis était une belle boutique de tabacs fins d'où les bienheureux soufflaient sur la planète la fumée d'immenses cigares. Dans une loge rustique, Mme Breischwantz tirait le cordon.

Assis sur une négresse à quatre pattes, Mumu-Narcisse souriait à son image dans le monocle que lui tendait d'une main Septime Febur, se voilant la face de l'autre main, et sur le cordon tendu du monocle dansait un sapajou aux ailes de papillon.

Au centre, plus obscène par l'application, le soin du trait que le choix du motif, un cœur, mais velu, dans un nid de roses et de dentelles, éblouissant, flamboyant de mille rayons, adoré par le peuple des lettres de l'alphabet et les chiffres arabes, traités dans la même manière que les mesures du système métrique.

Une Passion : Au « Véronique-Cinéma », l'image de Jésus apparaît sur l'écran. Fureur du peuple ! Le tenancier Septime est obligé de rendre l'argent. Sous la protection de la force armée, un huissier à tête de vipère cornue saisit la Croix, qu'il met aux enchères ; Septime Febur essaie une quête inutile. Sous sa table à écrire, Septime Febur cache Jésus déserteur de Biribi.

Cora toute nue, le chef coiffé d'un diadème barbare, danse sur les marches du Sacré-Cœur, renversée par l'étreinte d'un Mumu dandy au chapeau melon ailé.

DOUZIÈME CHAPITRE

Un petit rosier en pot se fleurissait de devises contradictoires, centons de la morale vulgaire, fleurs de la théorie, service intérieur et service en campagne, roses libertines.

Le jardin du Planteur avec sa fontaine-bouteille d'où l'encre jaillissait en bouquet compliqué ; et la flore fantastique savamment étiquetée ainsi qu'on voit dans les jardins botaniques : l'arbre à porte-plumes, l'arbre à livres, le Grand Atlas-Parasol dont les fleurs sont des chameaux, des tapirs, des ours blancs, des girafes, des gazelles, des lamas, des tigres du bengale et des oiseaux de basse-cour. Sous la matraque de la favorite noire, accoutrée à la façon des petites femmes de la *Vie parisienne*, le sapeur blanc de la race caucasienne, Œil de Faucon, Confucius et Vendredi achevaient la récolte de la gomme à effacer.

Le porte-plume d'écolier roula d'entre les doigts lassés de l'artiste, dessinant tout seul une jolie fleur de deuil. Florimond regarda longtemps, sans penser à autre chose, ses longues mains tachées d'encre.

La nuit entassait des blocs d'ombre sur le cimetière.

— Ils ne sont pas taillés selon l'art des vieux maçons, mais conformes au système métrique, tout est bien !

Florimond alla s'étendre sur son lit bas pour y faire un somme, sans souper, avant de descendre s'écœurer de bière et de tabac au *Cabaret des Étrangleurs*, la maisonnette écrasée sous un arbre centenaire, qui commençait de luire et de bourdonner, à peine, et que Florimond comparait à une lanterne sourde qui serait une guitare.

Le chat Sibilot vint se coucher sur les pieds du poète.

Avant de s'endormir, Florimond sourit à la promesse d'ajouter à ses hiéroglyphes une Marthe Galland tenancière d'un lupanar où les pensionnaires vêtues en sylphides et couronnées de pampres seraient Baudelaire, Gérard de Nerval, Guy de Maupassant, Cazotte, Sainte-Beuve, Henri Beyle

et Lamartine. La Martine ! Il s'amusa beaucoup de cette farce et confia à son chat :

— J'ai l'invention chorégraphique. Nous nous enrichirons par le ballet qui est à rénover. Septime me trouvera des sujets à illustrer dans les Écritures.

Et il dédia encore à Léontine cette allégorique pensée : D'agréables lutins se présentaient au seuil gardé par le Puma vêtu en esclave phrygien, portant entre leurs bras, qui une robe de communion, qui une robe de bal, qui une robe de noces, qui une robe de deuil. Le Puma renvoyait les lutins pourvoyeurs avec deux mots : Trop tard !

La lanterne sourde bourdonnait plus haut dans le grand silence du soir sur le mont des martyrs.

Un homme surgit des brumes, au pied de la colline, qui de degrés en degrés, de ruelles en ruelles, se glissa au cœur de l'ombre.

Marthe et Mumu descendaient lentement la rue des Saules, éclairée seulement par un chétif réverbère du temps où le gaz marquait de son chiffre bleu la dernière étape du progrès dont s'enchante misérablement la folie des hommes.

Il ne manquait rien qu'un pendu à ce piètre lumignon, flambeau d'une ruelle hantée d'illettrés romantiques.

Les amants cheminaient au long du parc de la Belle Gabrielle, limité par des pierres croulantes et une muraille de bois pourri.

Enlacés, ils trébuchaient parfois, se heurtant à quelque caillou saillant de la ruelle rustique, sans trottoir.

Leurs ombres les précédaient, falotes et brèves ; lorsque les amants se désenlacèrent, les deux ombres s'allongèrent, chacune de son côté, brutalement et cruellement, identiques aux armes de duellistes qui se mettent en position.

— Ah ! je la sentais venir ! soupira Mumu.

— Aussi, c'est toi qui me cherches !

— Je te cherche ?

— Qu'est-ce que tu me reproches ?

— D'être folle !... C'est-il le Septime qui t'a tourné la tête avec ses mômeries ?... Qu'est-ce que t'y fais au Sacré-Cœur que t'en sors plus ?

— Oh ! ça...

— Trois fois que je t'y trouve !... L'argent se fait rare, l'argent se cache et du peu que tu trouves, il faut que t'en donnes à ce poison de mendiante ?...

— C'est une malheureuse !

— Ça va !... Tu sais, si c'est le Septime qui te tourne à l'eau bénite, je la lui rentrerai dans le cou, sa boîte à cornes, au Septime !

— Qu'est-ce que tu me chantes avec Septime ?... Laisse-le donc tranquille, il ne s'occupe pas de moi, ni de toi.

— C'est vrai aussi, quel plaisir que tu trouves depuis quelque temps à t'entourer de mannequins qu'il vaudrait mieux ne pas voir ?... Et l'Amédée, qu'est-ce que tu lui veux ?

— Amédée ?... Tu es fou !... Il répare ma machine à coudre et...

— Dis donc, tu me prends pour un navet ?... Oui ou non, veux-tu me dire ce que c'est que ces manigances ?

— Les gens que je vois sont des amis !

— Oh ! Oh !... t'as bien dit ça, ma belle !... Viens donc ici sous le bec de gaz que je te regarde mieux !... que je voie la couleur de tes yeux quand tu crânes !... Je t'aime mieux comme ça... au moins c'est franc !

Mumu méditait de borner la querelle, d'arracher, par ruse, sans trop sembler y tenir, son secret à Marthe Galland, puis, certain de la duper aisément, de feindre la tendresse repentante, d'implorer même, attirer la maîtresse agressive en son retrait du maquis et là, ranimant adroitement la

guerre, de la châtier avec une lâcheté raffinée, de la rosser tout son soûl. Après, il lui donnerait autant de plaisir qu'en réclamerait sa fureur soumise. Le petit roué se connaîtrait deux fois vainqueur.

Mais Marthe s'inquiéta tout à coup d'un barbet recueilli depuis trois jours, adoré, caressé, mignotté et qu'un instant elle semblait avoir complètement oublié.

— Laisse donc le chien, il nous suit. Dis donc, Marthe, parle-m'en de tes amis.

— J'appelle mes amis les gens qui me disent la vérité pour m'obliger.

— Ah !... et quelles vérités qu'ils te disent ?

— Tu veux savoir ?

— Je te le demande.

— Tu regretteras peut-être.

— Je te dis que ça me fait plaisir !

— Ah ! ce qu'on est bête !

— C'est pour moi ?

— Non, Mumu, c'est pour moi.

— Alors ?

Marthe, souriant avec acidité, feignit de compter sur ses doigts :

— La belle Cora, la négresse... une !

— C'est pas vrai !

— La Léontine... une mineure, ma chère, deux !

— Répète pas ça !... ou si tu le répètes !... il y a des choses...

— Oh ! je sais !... rien que de la bonne amitié... elle grandirait... tu étais assez jeune toi-même pour attendre.

— Tu vois bien !... tu conviens toi-même...

— Je dis deux, Mumu, et la poule entretenue... par qui, Mumu ?

— C'est ça qu'on te raconte ?

Il se prit à rire d'un rire qui sonna faux.

— La poule de la rue Chauchat, trois !

— Marthe, ça n'a pas de bon sens ! Je...

— Attends... d'abord il faut retrouver le chien... que j'aie au moins un être à aimer.

— C'est pas sérieux...

— Laisse-moi... après... je veux retrouver Pilou.

Elle s'arrêta net et lui tourna le dos.

Puis elle cria, longuement, d'une voix très aiguë, lançant aux échos le nom de l'animal :

— Pilou !... Pilou !... Pilou !

Se retournant vers Mumu irrité, battant le sol du bout de sa badine, ce jonc souple fiancé aux reins de l'autre :

— Siffle !

Docile, Mumu porta crapuleusement deux doigts réunis à sa bouche, perçant l'air d'une aigre modulation.

Alors, un homme qui semblait s'être glissé entre deux planches de la barrière, un homme habillé de vêtements sans couleur, le col relevé autour d'un foulard noué très haut, une casquette de lad rabattue sur les yeux, se dressa devant Mumu.

— Eh, môme, donne-moi du feu...

... ben oui, du feu... t'as pas compris ?...

— Monsieur !... balbutia Marthe en reculant.

Mumu résistait mal à cette lâcheté de baisser les yeux sous le regard de l'inconnu.

— Tu te fous de moi ? lui cracha l'homme.

Mumu recula.

L'homme le gifla, à toute volée.

— J'ai peur ! j'ai peur !... Monsieur !

L'homme la regarda, haussa les épaules et marcha sur Mumu qui voulait fuir.

— T'es un homme ou une...

— Au sec...

— Ah ! petite saloperie !...

Et, ayant bien choisi sa place, il lui plongea son eustache dans le foie, jusqu'à la virole.

Mumu n'eut pas une plainte.

L'homme, un maître en son art, eut l'adresse de retenir sa victime à l'épaule pour qu'elle ne s'effondra pas en travers du chemin. Il guida sa chute. Le corps de Mumu vint s'allonger contre les planches pourries, sous une affiche de music-hall dont, le matin, il avait apprécié la fantaisie.

Marthe, qui tout à l'heure fuyait, était tout près maintenant.

— C'est bien fait, s'pas? fit l'homme. Surtout au prix que c'était !... T'as le supplément ?...

— Tenez.

— Ça va. Alors... salut !... et vous savez... changez pas d'idée... si vous avez des remords, gardez-les pour vous... Tu me donnerais d'abord qu'on me trouverait pas... et puis tu serais piquée avant d'être faite... parce que, pas vrai ? on est deux... Salut !

Marthe remua vaguement la tête.

— Attends, s'pas ?... je sifflerai ! recommanda l'homme.

Marthe se balança sans répondre, les yeux fixés sur Mumu.

L'ombre de l'homme s'évanouit. Marthe tendait l'oreille, et puis elle compta :

— Un... deux... trois... dix... vingt... trente....

L'homme, au loin déjà, siffla.

Alors, relevant ses jupes à pleines mains, elle se mit à courir aussi vite qu'elle le put ; si vite que parvenue au bas de la rue des Saules, elle s'abattit au seuil du cabaret des *Étrangleurs.*

On la releva, livide, les vêtements déchirés et souillés.

DOUZIÈME CHAPITRE

Chilpéric, le patron, déguisé en Robinson Crusoë, s'approchait :

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Tu t'es fait mal ?

— Chilpé... au... secours !

— Au secours ?... Ah ! bon sang !... qu'est-ce qui est arrivé ?

— Mumu... Mumu ! !... on... l'a...

— Bon sang !... Tu dis, Mumu...

— Tué !... on me l'a tué ! on me l'a tué !

— Où ?

— Là-haut... on marchait... un voyou... on me l'a tué ! on me l'a tué !

Les buveurs, accourus, avaient peine à soutenir cette épave.

— Toi, fais-la porter sur ton lit, ordonna Chilpéric à la patronne ; moi, je vais voir. Qui vient ?... Ah ! c'est embêtant cette histoire-là. Va falloir prévenir la police.

— Un malheur ? s'enquit, attiré par la rumeur, Amédée qui rôdait par là.

— On a tué Mumu !

— Ah ! mon dieu, le pauvre enfant !

— Qui c'est-t'il qu'aura fait le coup ? demanda candidement un rapsode indigène, et de seize ans.

— Allez donc chercher ! soupira Amédée, les bras au corps et les mains ouvertes comme des palmes encadrant sa face de scélérat.

Maternellement soignée par la patronne du cabaret, Marthe Galland récompensa d'un récit complet les soins de la brave femme. La compagne de Chilpéric souffrait ainsi qu'elle savait souffrir dans ces grandes occasions.

Limonadière, l'honnête créature ne regrettait pas de ne point trôner à la caisse d'un petit « café blanc » d'habitués tranquilles. Sincèrement, artiste elle aussi, grandie et per-

vertie à la fois par le génie truculent, académique à sa façon, du Robinson Crusoë de la rue des Saules, elle préférait au café de Boubouroche le cabaret des *Étrangleurs*.

Son bon sens populaire continuait de l'avertir du grotesque des plus fidèles clients ; mais elle ne se dérobait pas au charme que lui donnait à subir *l'intention*. Sans doute ça n'était pas un vrai poète, ce gamin aux joues de poupon qui disait « qui c'est-il qui ? », pourtant Septime Febur et Florimond Daubelle ne se moquaient pas de lui et Sorgue avait exposé son portrait rue Laffitte. Il est vrai que Sorgue avait peint en pied le beau Mumu, le Marlou rose qu'on venait d'occire si proprement.

La patronne, qui faisait pousser de beaux choux et des tomates appréciées des dîneurs riches, dans l'enclos attenant au cabaret, avait été la seule à s'intéresser sans raillerie cachée aux désespérées tentatives d'acclimatation de Médéric, à sa culture du caoutchouc, du poivrier, de l'ébénier et de l'ananas ; au surplus, elle tenait de Florimond que cette culture européenne de l'ananas en terre ingrate était renouvelée de Balzac ; or, au cabaret des *Étrangleurs*, on honorait fanatiquement les belles-lettres, du patron débonnaire au plus authentique étrangleur.

Elle ne jugeait pas redoutables les complots dont son cabaret était le théâtre ; pourtant elle savait que ce qui s'accomplit dans les ténèbres fuit un jour par l'issue lumineuse du désastre public, ne fût-il symbolisé que par très peu de sang.

Un soir, un gamin au costume héroïque, par Florimond surnommé le poète mineur, apprenti débauché par quelque muse contrebandière, coiffé d'un chapeau de pifferaro, avec une lavallière plus longue qu'aucune barbe, si joli, si frais, si saintement illettré ! découvrit un Racine sur le piano.

Rien de tel encore ne l'avait ébloui.

DOUZIÈME CHAPITRE

L'enfant copia le *Songe d'Athalie*.

Une brute possédée de la hantise du mouchard, bien qu'il fût le copain d'Amédée, l'épiait à la dérobée. La brute assassine, dont l'âme était aussi pure que celle de l'enfant, ne vit rien dans ce poète mineur au travail qu'un mouchard prenant des notes.

Le fatal romantisme exigeait qu'on ne brûlât que du bois dans la cheminée rustique du cabaret.

Han !... une bûche appliquée sur la nuque assommait le poète enfant saignant sur le Racine cartonné, de vingt-neuf sous.

Elle ne croyait pas beaucoup à la férocité des bandits assidus que des étrangers, à demi-informés, venaient voir boire des saladiers de vin chaud. Pourtant on avait assassiné Mumu.

Elle qui avait chéri son Robinson au temps que l'art ne le possédait pas encore ; elle qui avait inspiré à des maîtres que Sorgue n'avait pas connu des divines maternités en berçant son enfant, au rythme des absurdes romances montant de la basse salle enfumée, ne croyait pas beaucoup à l'amour qu'on célébrait en cette chapelle puant le vin et l'alcool trouble ; elle doutait même du deuil pathétique de Marthe Galland ; pourtant elle avait vu mourir d'amour bien des petites filles, à peine les aînées de Léontine et des hommes se pendre, comme ce peintre allemand, bien moins fou que Karl Darneting, dont le souvenir aussi la troublait, et qui, avant de se pendre, avait jeté par la fenêtre sa pension d'un mois, en vignettes étrangères, à une chanteuse des rues qui n'avait su que s'enfuir sans ramasser cette fortune, parce que les pauvres ont quelquefois peur de l'argent.

Elle eut bien souhaité que Chilpéric, dont les petits yeux brillaient d'intelligence, l'aidât à se reconnaître dans ce chaos du rêve et du drame le plus vulgaire ; mais c'est un souhait

qu'aux approches de la vieillesse elle n'avait jamais osé formuler, par amour pour son homme, à cause qu'elle le savait sincère devant elle, incapable de lui mentir, et par respect pour son rêve, son rêve de vieux mastroquet lyrique qu'elle s'interdisait de gâter.

C'est elle qui, pour se désencombrer un peu de sa mélancolie, refit à Florimond survenu le récit de la mort de Mumu, tel qu'elle le tenait de la maîtresse du Marlou rose.

On avait transporté Mumu à la Morgue. On répétait les dures paroles d'un policier :

— Dommage qu'on ne l'ait pas eu vivant !... beau môme quand même !

Le commissaire de police établissait une vague relation entre l'assassinat de Mumu et le suicide de Léontine, et le départ de Darneting sur qui l'autorité militaire lui avait demandé des renseignements. Il en avait fourni d'anodins. Mais le commissaire attendait son changement. On l'allait attacher à la police des chemins de fer, à la protection des souverains en voyage. Il en était grisé, sombrant à son tour dans le rêve permanent. L'affaire de la rue des Saules ne serait pas suivie.

Florimond Daubelle se dégoûtait du spectacle du cabaret encombré ainsi qu'aux plus réussis galas. La mort de Mumu devenait ce que ceux du Doit et Avoir nomment « un coup de commerce ». Florimond quitta les artistes et les étrangleurs à l'instant que Jules Galland, averti comme on l'est en Orient par de rapides coureurs, venait chercher Marthe étendue sur le lit bourgeois de Robinson Crusoë.

Le public du lieu faisait fête à Jules Galland, honteux et flatté malgré tout. Quelqu'un s'asseyait au piano et jouait une adaptation mélodique d'une de ses œuvres récentes, le dernier succès de Marthe, *Ta chair me brûle* !

Florimond erra sans mesurer le temps autour du Sacré-

Cœur, de ruelle en ruelle, sans rencontrer aucun de ceux qu'il ne cherchait pas.

Pilou, le chien de Marthe, se jeta dans ses jambes et lui lécha les souliers.

— Veux-tu être mon chien ? lui demanda Florimond ; ma maison est honnête ; on y pleure quelquefois, mais on y est à l'abri de cette honte que tes anciens maîtres nomment l'aventure. Et puis, tu sais, mieux vaut un maître qu'une maîtresse. De quoi n'as-tu pas été complice, innocent animal ? Viens ; je te présenterai à Sibilot qui a du jugement et de la profondeur dans la gourmandise. Tu t'appelleras désormais Croquefredouille.

Croquefredouille, acceptant ce nouveau baptême, suivit docilement le maître de Sibilot, en battant la nuit avec sa queue.

Bientôt ce fut Croquefredouille qui mena Florimond.

— Vieille farce ! pensa l'errant, et ceux qui croient traîner des cœurs « après soi » galopent après, frères de l'âne poursuivant la carotte fraîche pendue au fil du fouet.

Le barbet conduisit Florimond à cette terrasse d'où un soir, à peine moins mélancolique que celui-ci, il avait contemplé Paris dans la société de Sorgue et de Médéric.

Florimond revit le halo des halles, et la même vision d'enfance traversa ses yeux, un fiacre emportant sa mère en robe de bal à la Dubufe.

Il haussa les épaules et tourna le dos à la nocturne féerie parisienne.

Le chevalier de la Barre lui apparut, lié à son poteau, avec la masse lunaire du Sacré-Cœur sur les épaules.

— Ah ! celui-là ! soupira Florimond, je le rencontre toujours dans les meilleurs moments.

Le barbet s'était assis sur son derrière.

— Comme il me ressemble, ce beau jeune homme !...

Les siècles s'éteindront sur les siècles... l'inactuel deviendra l'éternel et l'on connaîtra enfin de la seule vérité, nourrissante et bienfaisante, celle qui se prouve par l'absurde. Oh ! surtout pas de révision !... un procès d'un procès ? pouah !... Rien n'est vrai que ce qui fuit le débat. Ce jeune homme qui me ressemble n'a pas avoué... avouer quoi ? Et qui serait demain son avoué ?... Dans la poussière monumentale, l'homme à venir trouvera le simulacre d'un martyr, et de l'inscription mensongère, pour la seconde fois, il ne démêlera qu'un nom bien propre à renouveler sa piété. Qu'il adore mon semblable Saint Jean-François Le Fèvre de la Barre, brûlé pour avoir bafoué ce qu'il adorait, par délicatesse... à cause qu'il y avait du monde !

Florimond s'inclina afin de fleurir la base du monument d'un brin de chèvrefeuille, odorant autant qu'amour d'été, et qu'il avait cueilli au seuil du cabaret des *Étrangleurs*.

— La pudeur !... quelle pose !... Tant pis, il sera saint en dépit de Voltaire et peut-être l'avenir nous confondra-t-il.

Une heure matinale tinta quelque part.

Florimond regagna son logis. Sibilot et Croquefredouille se mesurèrent et condescendirent, raisonnablement, au pacte d'amitié.

Florimond, ayant mis habit bas, reprit sa place devant la grande feuille couverte d'hiéroglyphes qui, continués, devaient dispenser le poète d'écrire ses mémoires.

— Est-ce un travail japonais ? pensa-t-il ; un travail japonais dans le déplorable genre du Journal des Goncourt inventeurs des Japonais tellement inférieurs aux Chinois !... Dieu merci, ce n'est pas japonais... c'est chelléen.

Il chercha, du bec de la plume, de petites surfaces blanches à couvrir et, veillé par Sibilot renforcé de Croquefredouille, dessina d'abord des degrés prolongés jusqu'à une plate-

forme supportant un château d'eau au jet triomphal progressivement incliné par le vent, pour que l'architecture du tout s'acheva en cascade lente, puis en beau lac.

— C'est l'image d'une vie et d'un roman équilibrés.

Il céda à la faiblesse de surcharger d'effets la nudité de son œuvre : une tête à deux profils, celui du Planteur et celui du Marlou rose, en œuf de tir forain au centre du jet d'eau. Cora, noire et nue, gravissant les degrés, debout sur les mains. Saint Jean-François de la Barre enchaîné aux profondeurs souterraines du monument.

Puis la plume courut plus vite, en crissant assez pour énerver Sibilot : une dépêche à l'adresse de *Mademoiselle Cora, négresse, au Sacré-Cœur*, affranchie d'un timbre à l'effigie d'Éléphant X ; une guitare fumante traînant après ses rubans un train chargé d'ânes ailés, en long ; Sorgue, inspiré, jouant une marche funèbre sur la machine à écrire ; Paroli, empereur des Français, décernant au peintre Paroli la croix de Commandeur de l'Ordre du Système métrique ; Léontine, auréolée, conduisant sur une butte nue, flanquée d'un échafaud, un troupeau de pumas ; le hussard, sur un cheval apocalyptique, sabrant ses camarades, affublés de masques dahoméens ; d'autres folies lugubres et puis des pluies d'étoiles ; un arbre généalogique des erreurs sentimentales ; deux livres fermés : *Décalogue* ; *Catalogue* ; l'entrée d'un jardin secret dont un prestolet armé en estaffier gardait le seuil ; au fronton du portique, cette enseigne déconcertante : *Intention, entrée libre...*

Florimond, près de s'endormir sur son fol ouvrage, parla haut :

— Si j'étais plus fort je graverais cela sur un obélisque ; mais il lui faudrait une base assez large pour recouvrir tout ce que j'assassine en le perpétuant...

AUJOURD'HUI A TROIS HEURES ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

Ce matin-là, Septime Febur en avait appris de belles. Cette expression triviale est la seule dont on puisse convenablement user, la mieux propre à illustrer cette humilité particulière au boute-en-train de Dieu, la seule qui rende sensible cette rançon de la vertu imposée au poète vivant parmi les plus humbles, qui l'honoraient sans le distinguer de leur sombre troupe. Ils le régalaient de leurs commérages : les femmes particulièrement, cela va sans dire.

Et pour le cher Septime à qui la conquête de la seule paix, de cette paix qui est le bien, de cette paix qui est le calme étant la perfection, apportait d'infinis tourments très spécieux, c'était un perpétuel sujet d'angoisse, parce qu'il subissait trop docilement ces ragots, parce qu'il savait ne les pas subir par l'effet d'une benoîte soumission, parce qu'il y prenait à la fin du plaisir en en mesurant la bassesse.

Ça devait être un péché. Mais c'en eut été un autre, d'orgueil, et de la pire sorte, que se dérober, déterminé à la sainteté, à la médiocrité des humbles. Aussi pouvait-on voir quelquefois, en redingote et chapeau gibus, ses frugales provisions à la main, s'enfuir de chez l'épicière de la rue Berthe, en proie à la plus misérable agitation, le docte martyr dévoré de scrupules, comme d'une gale, au point de s'interroger tant de nuits, et si vainement, pour connaître à la fin

si certaine forme du remords n'était pas la plus secrète invention du Malin, le piège suprême !

Aux péchés qu'en tremblant côtoie le chrétien, sur sa route lumineuse, notre dévot avait ajouté le péché de délicatesse. C'était encore un péché, croyait-il désolé, de compter ce péché et c'en était un pire que de trembler quand Dieu nous mène.

Pourtant Septime Febur cherchait patiemment la paix.

— Prenez des lentilles, monsieur Septime, j'en ai des belles d'Auvergne bouillies d'à ce matin ; prenez-en. C'est bien ferrugineux et ça n'échauffe pas le sang comme la viande, surtout celle de cheval qu'est plus lourde et censément plus riche. Rien ne vaut les lentilles, monsieur Septime, pour le travail de tête.

Febur se laissant servir docilement une demi-livre, l'épicière ajoutait :

— Faut que je vous dise, Mme Galland m'a réglé son petit compte... elle qui passait si fière devant chez moi avec des airs de me mépriser sous prétexte qu'elle me devait, quand elle allait se faire voler chez Caraton, de la rue Lepic, qui ne vend que du pourri... Et gentille ! aimable ! fallait la voir !... seulement toujours à manières... ça pose comme ça respire ces personnes-là... Figurez-vous qu'elle faisait l'étonnée de ne me devoir que ça... comme si c'était dans les choses naturelles !... Elle m'a donc payé recta et elle a fait pour plus de trente francs de provisions... et partout dans le quartier ça a été pareil, et elle venait des Galeries où, s'il faut la croire, vous n'avez pas idée de ce qu'elle s'est fait livrer... Mieux que ça ; on dit qu'elle a payé ses termes en retard, et si vous aviez vu comme elle est bien chaussée !... Pour moi, c'est du mic-mac. D'où qu'elle a pris l'argent ?... Oh ! je sais ce que bien du monde pourra dire ; mais alors ça serait du tout nouveau, vu que c'était plutôt son habitude de donner de

l'argent pour du plaisir que d'en recevoir. Vous me comprenez sans que j'insiste.

« Il y a une chose à considérer, c'est que depuis la mort misérable de c'te crapule à museau de fille, depuis l'assassinat de Mumu pour tout dire, les Galland vivaient mieux et censément plus régulièrement. Bien sûr que la Marthe continuait à devoir tout partout, mais chez Caraton, par exemple, elle achetait le moins pourri et ce pauvre cocu de Jules avait eu un chapeau et des souliers neufs... On sentait qu'il y avait censément comme un trou de bouché où les pièces de cent sous ne coulaient plus à mesure qu'on les gagnait. C'est à considérer, je ne dis pas ; seulement de là à la somme qui leur tombe aujourd'hui, aux Galland. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Septime, vous dont c'est le métier de réfléchir ?

Le poète s'interdisait d'en rien penser. L'épicière, satisfaite d'avoir propagé la nouvelle, ne tenait pas autrement à l'opinion de son client.

Quittant la boutique, Septime Febur croisa sur son chemin l'homme à la tête en boule de papier imprimé, le hideux Amédée serrant une douzaine d'enveloppes entre ses doigts sales.

— J'ai mis quelque chose pour vous chez Mme Breischwantz ; c'est pressé. Ah ! non, je ne sais pas ce que c'est, mais c'est pressé.

Septime Febur hâta le pas et, en l'absence de la portière, prit au vol l'enveloppe à son nom sur la tablette du judas.

Assis dans son vieux fauteuil à oreilles, il déchira l'enveloppe et lut :

AUJOURD'HUI, A TROIS HEURES, ABOLITION DE L'ESCLAVAGE.

Médéric Bouthor renouvelle à Septime Febur l'assurance de son amitié.

TREIZIÈME CHAPITRE

Il compte sur la présence de Septime Febur au jardin de la Plantation.
Prière d'être très exact
La cérémonie devant être courte.

Sorgue, Florimond Daubelle, O'Brien l'aîné, les peintres Vascar et Paroli, d'autres notabilités de là-haut recevaient, à peu près dans le même moment, semblable invitation. Médéric avait encore convié son voisin le baron Crochard.

Septime Febur n'avait pas envie de rire.

— La cérémonie sera courte...

Rien ne se précisait en acte, en image, en spectacle sur l'écran intérieur. Les yeux mi-clos il ne suivait rien qu'un brouillard dont la couleur et l'absence de forme l'inquiétaient.

— ... abolition de l'esclavage !... qu'est-ce que Médéric ?... par quel secret nous surprend-il ?... est-ce seulement le rhum dont il abuse ?... je ne crois pas volontiers qu'il soit un simple ivrogne... et s'il est dément, n'ai-je pas assisté fraternellement des déments pires ?

L'invitation burlesque fut l'objet unique de la conversation au repas de midi chez Vernin, le restaurateur de la rue Cavalotti. Mais Septime Febur, approvisionné de lentilles et de fromage blanc, n'y parut pas. Sorgue non plus. En l'absence des deux amis, Florimond Daubelle se garda de trop probables pronostics, limitant son activité spirituelle à une alliance tacite avec O'Brien l'aîné dans le but de contrarier Paroli en toutes ses propositions les moins aventurées.

Quand un peu avant trois heures les invités, dont aucun n'avait fait défaut, se retrouvèrent dans le maquis pour envahir en groupe le jardin fou de la plantation, rien ne leur put indiquer que le voisinage avait le soupçon d'un événement exceptionnel.

L'homme à la tête en boule de papier imprimé les attendait au seuil, penchant sur la gauche son torse décharné et grimaçant, ce qui était sa manière de saluer et sa façon de faire le gracieux.

— Que ces messieurs veuillent bien prendre la peine de patienter un moment, le patron ne va pas tarder. Asseyez-vous donc, messieurs, la table est toute préparée. Qu'est-ce que ces messieurs souhaitent que je leur serve ?

— Eh bien, du rhum, dit Paroli, du rhum comme toujours, puisque c'est la spécialité de la maison.

— Monsieur Paroli voudra bien m'excuser, mais il n'y a plus de rhum.

— Non !

— Plus de rhum chez Médéric ? s'écria Florimond.

— Plus de rhum ! articula sourdement Septime Febur.

— Ah ! ça, reprit Florimond, que se passe-t-il ici ?

— Pour ça, monsieur Daubelle, je serais bien empêché de vous répondre. Le patron prépare une surprise, c'est tout ce que je puis vous dire. Voulez-vous du Malaga ? Voulez-vous de l'absinthe ?

— Oui, de l'absinthe ! ohrgnh !...

C'était Paroli grognant d'aise à la promesse d'une soûlerie gratuite.

O'Brien intervint :

— A trois heures ?... tu n'as pas honte ?... et quand Médéric nous doit soûler d'une surprise plus forte qu'aucun alcool ?... Paysagiste grossier, peintre inspiré du fumier et des topinambours, silence !... Donne-lui du Malaga, Amédée ; nous voulons tous du Malaga.

Amédée prit sa course vers le racoin qui tenait lieu de cellier et lui servait aussi de niche.

— O'Brien, est-ce que tu crois que ça sera bien drôle ?

— A en pleurer, mon cher Paroli.

— Tu crois ?

— C'est assez mon sentiment.

— Ah !... toi aussi, Daubelle, tu penses...

— Je suis fâché d'être venu, confessa Septime Febur. Partons-nous ?

— Ce ne serait pas poli.

— Oh ! oh ! Paroli, pour être si poli tu choisis mal ton jour.

— Que veux-tu dire, O'Brien ?

O'Brien ne répondit pas.

— Est-il si impoli de se retirer discrètement et l'usage commande-t-il qu'on assiste en corps à un suicide ?

— Hein ?... Quoi ?... hurla Paroli.

— Qui a parlé de suicide ? demanda Septime Febur presque pâle.

On regarda ce baron Crochard, qui auparavant n'avait rien dit, et Florimond Daubelle, qui depuis un instant s'était tû.

Vascar et Daubelle, face à face, indifférents, embrasaient leurs cigarettes l'une à l'autre.

Comme on siffle la nuit sur une route dangereuse, Paroli s'exclama :

— Hé ! quoi ?... c'est une fête !... vous voyez bien que notre ami le Planteur a hissé les trois couleurs au mât de pavillon de sa maison coloniale.

— La logique ne t'est pas familière, Paroli.

— Et pourquoi, Vascar ?

— Si le pavillon n'était jamais hissé en pavois joyeux, comment ferait-on pour pouvoir le mettre en berne ? Hein, réponds à cela, nigaud ?...

Amédée reparaissait qui remplissait les verres à la ronde.

On but sans gaieté.

Florimond, par malice, surveillait étroitement Septime

Febur préparant une sourde retraite et qui semblait avoir déterminé leur ami Sorgue à le suivre.

De la maison coloniale parvint comme un bruit de lutte, et puis un cri. Oui, un cri. Un seul cri. Très aigu. Quelque chose de pareil à une défaite complète résumée en ce seul cri. Un cri de femme.

— Un cri de femme sauvage ! constata Paroli.

Portes et fenêtres demeuraient closes. Alors toutes les paires d'yeux se tournèrent vers Amédée. L'hypocrite ne put supporter tant de regards avides. Feignant d'être occupé à rechercher un canif chû dans l'herbe, ou le tire-bouchon, il tournait résolument le dos à la société, lui montrant sa maigre échine.

— Il manque le Puma, regretta O'Brien, et...

Florimond l'arrêtant du geste :

— Assez là-dessus !... Il y a trop d'absents qui ne le sont pas assez !...

Septime pria :

— Allons-nous-en.

Médéric Bouthor parut au seuil, aussi pâle que le pouvait paraître ce géant à la face de cuir rudement tannée. Il s'appuyait au chambranle et, de la main, saluait ses invités. Il avait son éternel costume en toile à voile, un beau foulard rouge, des anneaux d'or aux oreilles et son grand chapeau solaire en paille de Manille.

— Merci, mes amis... merci d'être venus, tous !... Patience !... ça ne va pas être long... mais il faudra rester parce que c'est ce soir que la fête sera belle, entre francs camarades, entre lurons qui ne savent pas mentir... nous souperons et...

— Est-ce qu'il y aura du rhum ? lança Septime Febur qui n'en buvait jamais.

Médéric, sans répondre, lui dédia un pitoyable regard.

TREIZIÈME CHAPITRE

— Alors, je pars.

Médéric implora presque :

— Reste, Septime Febur !...

Aussitôt, gourmandant furieusement l'homme à la tête de papier :

— Bougre de sale cochon, pourquoi n'as-tu pas offert les cigares ?... Veux-tu te grouiller d'aller les chercher, n... de D... !

Comme Amédée détalait vers son antre, le trou aux provisions, Médéric dit enfin :

— Attention... voici la surprise !...

Là-dessus il disparut, laissant l'huis grand ouvert.

Le même bruit de lutte frappa une seconde fois les oreilles, mais plus bref, et un gémissement rauque remplaça le cri bref d'auparavant.

Amédée après avoir, avec une extrême célérité, déposé sur la table de bambou la boîte de cigares, s'était collé contre le pignon de la maison coloniale, sentinelle muette, comparse inquiétant.

Le malaise dont souffrait Septime Febur depuis le commencement les avait gagnés tous, et jusqu'au grossier Paroli.

. . . .

Un géant blanc au col strangulé d'écarlate traînant et poussant une mince et souple ombre noire.

Le Planteur traînait et poussait hors du logis sa négresse, son esclave, toute nue, ses épais cheveux épars encadrant son beau visage gla é de terreur.

Médéric prévint le geste d'on ne sait plus lequel d'entre ses hôtes et, d'un mot, le suspendit :

— Laissez !... je ne lui ferai pas de mal !... elle ne m'appartient plus !...

Il lâchait prise et Cora roulait sur le gravier, en boule au bas des cinq marches du petit perron.

— J'ai dit : A trois heures, abolition de l'esclavage !... je suis à peine en retard... elle est libre !

« Devant tous je renonce solennellement à mes droits sur cette fille de couleur. Les portes de la Plantation sont ouvertes.., qu'elle aille !

« Toute nue... sans doute, mais légère de ses chaînes !...

« Qu'elle aille !...

« Tout est fini ! Les esclaves sont en liberté et ce sera ce soir la danse de la délivrance.

« Mes chers amis, je vous engage à piétiner les plants les plus rares et à bien soigneusement saccager tout ceci qui m'a coûté tant de soins... Nous tordrons le cou au perroquet...

« Sorgue, je te fais cadeau de mes bonshommes, les dieux, les fétiches, les masques... toi seul peux les recevoir sans en souffrir, sans en périr... sans être esclave !... Ton art saura, hors de la fantaisie...

Il étouffait et dut faire un effort inouï pour précipiter la fin de la harangue évidemment préparée, mais dérangée par un trouble immense :

— L'esclavage est aboli... personne n'est plus esclave... Nous sommes libres... libres !... et vous savez, mes amis, JE-NE-SUIS-PAS-FOU !

« Libres ! J'ai dit !

Amédée, en figurant qui a bien répété, amenait le pavillon. C'était cet instant qu'il attendait, par ordre, l'échine collée à la muraille.

Vascar exigea le succès de sa prévision :

— L'avais-je pas dit ?

— Mais il n'y a plus de rhum ! sentencia O'Brien pour bien marquer qu'ils assistaient à la dernière excentricité du

Planteur, ne devant plus rien connaître que de la vie ensommeillée d'un pauvre hommes vieillissant, M. Bouthor, rentier, impasse Girardon.

A ce moment, Cora, se soulevant sur les mains, tourna vers celui qui n'était plus son maître, sa jolie tête mordorée de monstre enfantin et, de toutes ses forces recrues de haine, lui cracha :

— Salaud !

Sorgue et O'Brien, penchés sur elle, esquissaient le geste de la relever.

Elle leur fit face, agressive :

— Laissez-moi !... c'est vous qui l'avez poussé... pour rire !... si !... pas à... ça ?..., à tout !..., à tout !... à tout le reste !... laissez-moi !...

Médéric, dont les lèvres ne s'ouvraient plus qu'à peine, balbutia :

— Va-t'en !...

Comme elle ne se relevait pas, il creva de rage, les poings brandis et gueulant :

— Va-t'en donc !...

Amédée pencha sur elle sa face ignoble :

— Partez donc, vous voyez bien que c'est fini.

Elle soufflait, — si bas ! des mots qu'on entendait à peine :

— ... j'ai peur... j'ai toujours eu peur...

Et son regard, d'abord, et tout son corps tremblant tanguaient doucement vers le clos feuillu, au delà de la barrière, là où naguère guettait Mumu, là où, la nuit, le Marlou rose lançait son long appel en sifflant, très doucement, deux doigts fins et soignés dans sa bouche agréable.

Médéric marcha sur elle.

D'un bond elle se releva, échappant à Sorgue, et courut vers le seuil.

Médéric la suivait, ses poings noueux agités d'un furieux tremblement.

O'Brien voulait contenir Médéric et Paroli, perdant l'esprit, barrait le seuil, les bras en croix.

Médéric fut aisément le plus fort. N'entendant pas même celui qui criait qu'on jetât au moins un manteau à Cora, il se rua sur la misérable et la poussa dehors, culbutant du même coup Paroli.

Florimond, malgré sa fragilité, retenait Cora, prévenait sa chute et l'emportait dans ses bras, traversant la rue en un moment peuplée d'amateurs de catastrophes, pour trouver refuge dans l'ombre d'une boutique de mercerie.

— Ah ! allez... allez... il faut me laisser... Septime... tu viendras me voir... plus tard... et toi, Sorgue, souviens-toi...

L'homme à la tête de papier, dédiant un long soupir menteur à la douleur de son maître, refermait pesamment les deux vanteaux de la plantation sur les hôtes congédiés.

O'Brien, qui s'était détaché du groupe, revint pour dire :

— Nous n'avons que faire ici, Florimond s'inquiète de tout. La mercière a des yeux de poulpe, mais elle ne manque pas de cœur ; elle prête un imperméable, des pantoufles et vend au meilleur compte un châle et d'excellents bas de fil. Ce soir nous irons aux nouvelles.

Ils se séparèrent sans trouver rien à se confier qui ne fut ni trop bas ni trop amer.

Pourtant Vascar soupira :

— Je voudrais m'expatrier.

— Je voudrais travailler, répondit Septime Febur.

Il y avait au logis de Florimond un coffre clair empli jadis par la passante d'une folle semaine. Florimond y puisa assez de hardes fraîches encore et de tendres bagatelles pour que la bannie pût achever de se vêtir.

TREIZIÈME CHAPITRE

Samaritain qui redoutait certaines formes de la gratitude, ses excès et ses pièges, Florimond conduisit Cora, le soir venu, dîner dans un petit restaurant de la rue Caulaincourt, mais assez loin de la plantation. Une sorte de guinguette avec des bosquets.

Rien ne fut moins romanesque que ce souper au long duquel le poète et la Vénus noire exilée tinrent le langage de la raison.

Vers la fin du repas, Septime et Paroli, passèrent, faisant un tour de Butte, au long des aigres frondaisons de la guinguette et, peu à peu, on pouvait du bosquet suivre leur colloque. Un moment vint même que Paroli fit halte, afin d'avoir mieux ses aises pour affirmer une idée difficile.

Accroché brutalement, au bras du dévot, comme un croquant rompu de labeur, Paroli accablait de sa corpulence et de sa lassitude Septime Febur résigné à cette compagnie.

Paroli expliquait :

— On me prétend grossier, vulgaire, commun, — ah ! vous ne m'épargnez guère...

— ... a dit le fabuliste.

— ... parce que je n'ai pas d'esprit ? Est-ce donc quelque chose de bien pur ce que vous nommez l'esprit ?

— Sans doute l'esprit nuit à l'Esprit, mais auquel te reproche-t-on de faillir ? Pour moi, jamais...

— Oh ! toi !... toi, tu doutes de ma religion parce que je ne sais pas l'orner comme... c'est difficile à dire... enfin, comme tu fais... moi, je prie, je suis la messe de la même façon que je peins.

— Exactement, c'est d'un impressionnisme qui touche à l'anabaptisme.

— Prends garde, Septime, tu vas te moquer encore ; prends garde ! Quand on se moque — l'esprit nuit à l'Esprit !

tu viens de l'avouer, et j'ai compris ça facilement, moi qui suis si bête — quand on se moque, c'est des humbles, c'est des petits, c'est des simples qu'on se moque et, tu sais, et je le dis avec force parce que c'est une chose qui nous touche toi et moi, sans les simples il y a longtemps que l'Église militante serait morte. Ça n'est peut-être pas vrai ? Tu ne le crois pas ?

— Quelle faiblesse, Paroli, que penser qu'une vérité veut qu'on la leste d'une approbation !

— On me croit bête, oui bête, c'est bien le mot, incapable d'imagination... eh bien, moi, le grossier Paroli, moi dont tu penses que je suis bien empêché d'accorder de la pompe à ma foi, j'ai reconnu dans le décor désolant de notre siècle au moins deux signes absolus de la survivance des bonnes terreurs du moyen-âge ; ces terreurs profitables à la fin à la paix de nos âmes.

— Lesquels ? demanda Septime enfin intéressé, et prodigieusement.

— Oh ! deux beaux spectacles de la damnation sur terre, de l'enfer installé dans l'homme et de l'homme acharné à arracher l'enfer de sa carcasse, de sa chair, de sa peau... des spectacles que je compare aux vieux bois strasbourgeois et de Lyon, aux Danses macabres, aux Jugements derniers et aux...

— Mais quoi ?...

— Je parle des images aux teintes plates et de style scolaire, et des moulages de plâtre aussi et des cires qu'on voit à la vitrine de la Ligue antialcoolique sur la rive gauche, et encore des affiches du savon Cadmus, sur les murs et dans les tramways ; tu sais, ces costauds distingués, ces beaux sportifs rasés en vrais gentlemen et qui se grattent !... qui relèvent leur manche de linge fin ou écartent leur plastron étincelant pour se gratter ! jusqu'au sang ! Leurs yeux !

La terreur dans leurs yeux ! As-tu vu ça ? C'est des photographies, tu sais !

— Paroli, je ne me moquerai plus jamais de toi.

— Dis donc, Septime, qu'est-ce que Florimond va faire de Cora ? J'espère qu'il ne la gardera pas. C'est une malheureuse...

— Mais elle n'est pas dans le destin de notre ami ; tu as raison. Ce soir t'est favorable, Paroli.

— Si on fait une quête pour elle, j'irai volontiers jusqu'à cent sous ; après tout c'est moi qui l'ai connue le premier.

— Chut !... ne parlons pas de ça... L'argent altère tout.

Ils passèrent.

Un peu plus tard, satisfait d'avoir fraternellement couché la négresse dans son propre lit et de l'y laisser endormie, Florimond sortit sur la pointe des souliers, souriant — de quel sourire ! — à la pensée de confier la vaincue à la vigilance du chat Sibilot et du chien Croquefredouille, ce complice probable de l'assassinat de Mumu. La pensée du jeune homme vagabondait loin.

Cora dormait, paisible. Florimond s'adressa ce discours :

— Je suis assez pervers pour m'offrir ce luxe-là. D'ailleurs ça n'a pas figure de sale bienfaisance et ça n'est pas non plus de la pucellerie à retardement si je n'ai aucun goût pour cette Jeanne Duval ; surtout, « ça ne fait pas anecdote » comme disaient les trousseurs de petits mémoires secrets. Tout est là !

« Ne pas faire anecdote ! Quelle bonne doctrine ! Quelle règle saine ! Il sera sage que j'en entretienne Septime, et dès demain.

« Médéric ignorait l'*Invitation au Voyage*, c'est ce qui faisait sa force. Encore ne lui a-t-elle servi de rien. Cocu, il s'effondre parce qu'une garce pire que la sienne, une assassine, mais oui, lui a vendu — trop cher ! — le secret

de sa défaite. L'éternel fabliau, la solide gaillardise d'almanach précipite dans le fossé tragique ce pauvre homme qui faisait d'un régal d'esthète malade son plantureux ordinaire !

Dégringolant lestement des hauteurs, il héla un chauffeur sur le boulevard de Clichy, en lui jetant l'adresse de la duchesse de Tracktir, rue de Miromesnil. La duchesse protégeait le poète, favorisant son entrée dans la société, pressée de l'arracher à ses besognes mercenaires et à tout ce qu'elle estimait consumer son talent. Elle disait gentiment « son génie ». Fille d'un père de la Constitution, celle que Florimond nommait sa marraine avait épousé le fils unique du héros de Crimée, le vieux maréchal Mourlon, premier des ducs de Tracktir et l'ami fidèle du prince mélancolique dont l'empire vrai avait les formes vagues de la fumée de son cigare.

C'était le dessein de Florimond que de demander à la duchesse de composer pour l'affranchie à l'abandon l'essentiel d'un trousseau, d'une garde-robe et d'une bourse. Alors Cora, résolue à ne s'en pas revenir humiliée à Vaugirard, pourrait prendre possession de la chambre Louis XVI, garnie, rue Fontaine, et dont rêvait déjà cette victime. Florimond savait quel sourire répondrait à sa prière, en consentant.

Au frais matin du jour suivant, Septime Febur, tôt levé, aperçut Florimond, comme toujours à cette heure vêtu d'un ample manteau de voyage qu'égayait à la base les jambes larges et claires du pyjama, coiffé d'une casquette de golf, la pipe courte aux dents et, d'une main, portant le lait de Sibilot, tenant de l'autre un coquemart de cuivre — reflétant le pauvre et tendre paysage — lourd du chocolat fumant promis à l'abandonnée.

Septime Febur revécut alors tout le roman. Il lui semblait

que le sol était souillé d'une large flaque et perlé de minces gouttelettes ; le sang de Mumu et le sang de Léontine.

Là-bas, le Puma faisait la guerre ou s'ennuyait en prison, gémissait au creux brûlant d'un silo ou simplement faisait l'exercice ; le hussard aussi faisait quelque part l'exercice avant de faire la guerre ou d'aller en prison et de subir la crapaudine, tous deux satisfaits d'obéir.

— Qu'avons-nous vécu ?... Est-il possible que tout cela n'ait aucun sens ?... Le mal et le malheur... Où sont les auteurs principaux ?... Qui sont leurs complices ?... Ne pas même savoir de quoi il convient s'accuser !...

Devant le maquis, à la porte de la plantation, Sorgue, avec une sorte de fièvre joyeuse, assisté de l'homme à la tête en boule de papier imprimé, entassait sur une charrette, les dieux du Bénin, du Niger, les fétiches de Papouasie et les idoles d'Amérique, les masques de deuil et les masques de fête, tout le trésor révoqué du Planteur.

Décembre 1917-*Septembre* 1919.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 JUIN 1920
PAR FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE — SOMME.

